

La prosopographie des hommes du livre, 22 et 23 avril 2005

BACCONNIER, Brigitte

GUILBAUD, Juliette

RJÉOUTSKI, Vladislav

BARBIER, Frédéric

KARP, Sergueï

VINCENT, Josée

BOTREL, Jean-François

MELLOT, Jean-Dominique

BOUVIER, Béatrice

MONOK, István

Coordinateurs scientifiques du colloque : BARBIER, Frédéric et VARRY, Dominique

Avec la collaboration de GUILBAUD, Juliette

BACCONNIER, Brigitte ; BARBIER, Frédéric ; BOTREL, Jean-François, *et al.* La prosopographie des hommes du livre. In *La prosopographie des hommes du livre, l'enssib à Villeurbanne, du 22 au 23 avril 2005* [en ligne]. Format PDF.

Disponible sur : <<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1459>>

Ce document est « **tous droits réservés** ». Il est protégé par le droit d'auteur et le code de la propriété intellectuelle. Il est strictement interdit de le reproduire, dans sa forme ou son contenu, totalement ou partiellement, sans un accord écrit de son auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'enssib sont accessibles à partir du site :

<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

La prosopographie des hommes du livre

**Actes du colloque organisé à l'enssib, Villeurbanne, par le
Centre de Recherche en Histoire du Livre les 22 et 23 avril
2005.**

Coordination scientifique :

Frédéric BARBIER,
École pratique des hautes études

et

Dominique VARRY,
École nationale supérieure des sciences de l'information et des
bibliothèques

Avec la collaboration de Juliette GUILBAUD

Table du volume

I. Histoires de familles	4
Une famille de libraires lyonnais : les Duplain	5
Brigitte BACCONNIER	
La librairie française en émigration : le cas de la Russie (2e moitié xviii^e-début xix^e s.)	17
Vladislav RJÉOUTSKI	
La dynastie Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862)	41
Béatrice BOUVIER	
II. Groupes, réseaux et solidarités	50
Le livre janséniste et ses premiers réseaux parisiens au xvii^e siècle	51
Juliette GUILBAUD	
Les livres et les gens du livre dans le voyage de Karl von Zinzendorf en Russie (1774)	61
Sergueï KARP	
De la confrérie à l'association : la mémoire professionnelle des gens du livre en Espagne au xix^e siècle	71
Jean-François BOTREL	
III. Prosopographie et projets de recherche	83
Entre professionnels des bibliothèques et historiens du livre : le défi prosopographique du <i>Répertoire d'imprimeurs/libraires</i> de la Bibliothèque nationale de France	84
Jean-Dominique MELLOTT	
Gens du livre en Hongrie, 1473-1948. Une base de données	93
István MONOK	

Le Dictionnaire historique des métiers du livre au Québec et au Canada français 101

Josée VINCENT

Index nominum et locorum 112

I. Histoires de familles

Une famille de libraires lyonnais : les Duplain

Brigitte BACCONNIER

Chargée d'études et de recherche à l'Institut national de recherche pédagogique (INRP, Lyon)

Cette communication se place dans le cadre du volet lyonnais d'une prosopographie des gens du livre au XVIII^e siècle, et d'une thèse d'histoire du livre intitulée *Cent Ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*. Il s'agit de présenter trois générations de libraires qui ont traversé le XVIII^e siècle littéraire lyonnais, puis parisien. Si leur nom est très connu, leurs activités le sont beaucoup moins. Nous nous sommes attachées à comprendre comment s'organise la profession de libraire, quels sont les réseaux de sociabilité de ces hommes, comment se compose leur lectorat, quelles sont leurs pratiques commerciales. Nous avons découvert une famille aux multiples facettes et aux nombreux secrets. La première période, lyonnaise (1702-1773), montre l'ascension et l'apogée de trois hommes dans le monde de la librairie, Marcellin (1^{re} génération), Pierre et Benoît dits les frères Duplain (2^e génération). La deuxième période (1774-1789) décrit les activités de Joseph-Benoît et Pierre-Jacques (3^e génération), qui se déplacent vers Paris pour assouvir leurs ambitions. La troisième, dite parisienne (1789-1820), va révéler la nature des deux hommes qui entrent dans le monde de l'imprimerie et du journalisme.

Une période lyonnaise : 1702-1773

En 1702, Jean Guillermin, notaire à Lyon, reçoit dans son étude un marchand libraire dénommé Marcellin Duplain, lequel désire s'associer avec un libraire lyonnais qui a pignon sur rue, Claude Bachelu. Si les Lyonnais connaissent bien la famille Bachelu, libraires de père en fils, il n'en est pas de même pour Marcellin Duplain. Qui est cet homme ? D'où vient-il ? Pierre Adamoli apporte en partie une réponse à ces questions, dans un libelle « vengeur » qu'il adresse quelques années plus tard à Benoît, le fils de Marcellin :

Fils de valet, ton ayeul manant
Près de Monistrol habitant
Là fut la chaumière de ton pere
Du hameau qu'on m'a dit naguere
Territoire nommé Leplain
Dont tu forgeas ton nom Duplain

Je tiens tous les faits d'après luy, quand je le fréquentois, que son pere Marcellin s'établit libraire a Lyon en 1705 : avec deux louis d'or du reste de ses gages¹.

Les deux hommes travaillent ensemble pendant trois années. En 1705, Marcellin épouse Constance, la fille de Claude, et « fait gendre » : il bénéficie ainsi de la moitié du fonds de la librairie². En 1710, il rachète les 50 % du fonds restant³ et deux ans plus tard, il acquiert également le fonds de Laurent Bachelu⁴. Cette même année paraît la première publication à l'adresse de Marcellin Duplain, l'*Analyse du livre de Job* de Daniel Laurent. Dans la première période de son activité, Marcellin continue son commerce dans la droite ligne de son beau-père en publiant « des livres de piété courante⁵ », puis, au fil du temps, il va diversifier son fonds. Marcellin et Constance ont seulement deux enfants, Pierre et Benoît. Alors qu'il est de coutume de lancer le fils aîné dans le commerce à la suite de son père, dans cette famille, les deux fils montrent une prédisposition au métier de libraire. Benoît, le fils cadet, travaille avec son père de 1736 à 1740, date de la mort de Marcellin. Ensuite, les deux frères s'associent de 1740 à 1763, sous l'appellation des « frères Duplain » qui devient leur signature professionnelle. On assiste au début d'une collaboration longue et fructueuse. Les deux hommes bénéficient d'un héritage solide, et font deux mariages que nous qualifierons d'heureux et bénéfiques : Pierre épouse Madeleine Bruyset⁶ fille du libraire Pierre Bruyset-Ponthus et Benoît, Claudine Mandiot⁷, fille d'un riche marchand lyonnais. Par la suite, ces deux alliances auront une influence sur la vie des petits-fils de Marcellin. Ils exercent dans les très beaux et vastes locaux de la maison des chanoines de Saint-Antoine, rue Mercière. Cette association a un effet stimulant chez les deux hommes. En même temps que leur commerce prospère, ils prennent une place de choix parmi leurs pairs. Successivement, Pierre puis Benoît sont adjoints (Pierre, 1740-1744 ; Benoît, 1745-1754) et syndics (Pierre, 1754-1765 ; Benoît, 1771-1774) de la librairie. Marcellin fut également syndic, mais le manque de sources ne nous permet pas de connaître plus en détail le rôle qu'il a joué. De 1759 à 1768, Pierre et Benoît sont libraires de l'Académie des sciences et belles-lettres de la ville. Mais les frères Duplain sont avant tout des novateurs, les premiers à Lyon en 1756 à mettre en place la vente de livres par souscription avec

¹ Libelle de Pierre Adamoli à Benoît, fils de Marcellin (bibliothèque municipale de Lyon [ci-après BML], ms. PA 55, fol. 90-91).

² Mariage Marcellin Duplain-Constance Bachelu, 19 févr. 1705 (archives départementales du Rhône [ci-après ADR], 3^E4665).

³ Vente damoiselle [Constance] Duplain-sieur [Claude] Bachelu, 12 août 1710 (ADR, 3^E4674).

⁴ Vente de fonds de librairie sieur [Laurent] Bachelu-sieur [Marcellin] Duplain, 28 juin 1712 (ADR, 3^E6479).

⁵ Marie-Anne Merland, Guy Parquez, *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVII^e s.*, t. XVIII, Baden-Baden-Bouxwiller, V. Koerner, 1993, p. 7.

⁶ Mariage Pierre Duplain-Madeleine Bruyset, 30 janv. 1738 (ADR, 3^E7907).

⁷ Mariage Benoît Duplain-Claudine Mandiot, 9 sept. 1742 (ADR, 1^{GG}170).

prospectus, pour l'*Histoire de la philosophie* de Stanley⁸. Ils sont aussi les premiers à avoir introduit, dans leur ville, la vente des livres à l'enchère et au détail en 1753 :

Nous nous flattons que l'on nous saura gré du soin que nous prenons d'introduire dans cette ville la méthode de vendre les bibliothèques à l'enchère et en détail. Si elle réussit, comme il est à présumer, la connaissance des livres y prendra un nouvel accroissement, et l'on ne les regardera plus à l'avenir comme des effets de nulle valeur dans une hoirie. Nous avouons cependant avec franchise que nous ne faisons que suivre les traces de M. Gabriel Martin, qui l'a introduite dans Paris, avec un applaudissement général, et un succès avantageux pour toutes les familles⁹.

Si les frères sont impliqués dans les ventes de livres, Benoît en est incontestablement le spécialiste. Son professionnalisme est reconnu par Pierre Adamoli : « Je me rapporte à cet égard [vente de livres] à M. Duplain le cadet, mon ami et homme très intelligent sur cette matière¹⁰. » Trente catalogues de vente sont recensés, dont vingt-sept conservés à la bibliothèque municipale de Lyon. Pierre et Benoît en ont produit six pour les années 1740, sept pour les années 1750, six entre 1760 et 1763. Benoît publie à lui seul, de 1764 à 1770, dix catalogues. La totalité de ces catalogues représente la vente de 31 695 ouvrages. Parallèlement, ils produisent cent trente titres à leurs adresses « Pierre », « Benoît » et « frères Duplain ». Une troisième source de revenus découle des ventes d'autres libraires : 10 % des ouvrages proviennent de libraires de province, Chambeau d'Avignon, Charmet de Besançon, Durand de Dijon, Henry de Lille, les Bruyset et Delaroche de Lyon, mais aussi d'autres de Nice et de Strasbourg. 90 % des ouvrages sont issus des libraires parisiens Bauche, Bleuët, Cailleau, Desaint & Saillant, Didot, Durand, Gogué, Guillyn, Humblot, l'Imprimerie royale, Lacombe, Lambert, Merlin, Rollin, la veuve Valleyre, Vincent. Leurs contacts privilégiés en Europe sont James Brindley, de Londres, et Marc-Michel Rey, de Genève. Des affaires sont traitées avec l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie l'Autriche, la Belgique et l'Espagne. La poursuite d'une enquête de bibliographie matérielle, commencée par Dominique Varry, montrera la proportion de fausses adresses. Pour cela, le livre de compte des frères Cramer, qui contient les relations d'affaire entre la Suisse et les deux frères Duplain, est en cours d'étude.

⁸ Lettre signée des frères Duplain à Malesherbes, relative à une traduction du *Voyage à la mer du Sud, par les officiers du Wager* et à une *Histoire de la philosophie* de Stanley, Lyon, 3 févr. 1756 ; réponse de Malesherbes aux frères Duplain, 11 févr. 1756.

⁹ *Catalogus librorum D. D. Gabrielis de Glatigny, Regi a consiliis in suprema, monetarum, senescalli et praesidialis Curia Lugdunensis provinciae, Regiarum causarum actoris*, 1756.

¹⁰ Yann Sordet, *Pierre Adamoli et ses collections. L'Amour des livres au siècle des Lumières*, Paris, École des chartes, 2001, p. 50.

Dès le milieu du siècle, les Duplain sont installés dans la bourgeoisie lyonnaise ; ils possèdent des maisons des « champs » près de Lyon, Benoît à Pierre-Bénite¹¹, Pierre à Vaise. Ils ont toujours eu de bons rapports avec la direction de la librairie parisienne, comme le montrent les courriers affables, les lettres au style ampoulé qu'ils adressent à Paris. Les frères Duplain ont construit leur empire grâce à la constitution et au développement de réseaux : familial (Bachelu, Vautier, Molin, Bruyset, Lions), professionnel (Pierre Bruyset, Aimé Delaroche, Louis Juttet, Deville, Joseph-Sulpice Grabit¹² – apprenti chez les frères en 1755 –, Louis Rosset¹³ – apprenti chez les frères en 1758) et social (liens avec les bibliophiles, le plus célèbre étant Pierre Adamoli, et avec un grand nombre d'académiciens).

En 1763, alors qu'ils sont en pleine ascension, les frères se séparent pour créer deux affaires. Les causes d'une telle rupture ne sont pas encore clairement élucidées. Pierre meurt en 1768, à l'âge de soixante et un ans, après trente-deux ans d'activité. Quant à Benoît, il décède brutalement le lundi 17 octobre 1774, à six heures du soir, dans son appartement rue Buisson¹⁴. Il est alors âgé de soixante-trois ans (dont trente-trois d'activité) et encore syndic. Pierre a eu huit enfants, Benoît, quatre. Le fils aîné de Benoît, Joseph-Benoît, entre en apprentissage chez Delaroche en 1763¹⁵ ; le fils aîné de Pierre, Pierre-Jacques, chez Pierre Bruyset en 1761¹⁶. Joseph hérite du fonds de librairie de son père, tandis que Pierre lègue son fonds à sa femme, Madeleine Bruyset¹⁷.

Une longue période d'hésitations : 1774-1789

Les cousins vont-ils être les dignes successeurs de leurs pères comme le pressent Benoît ?

Voulant donner à Joseph Duplain, mon fils, un témoignage de la satisfaction que je ressens de sa bonne conduite, de son ardente application au travail et de son intelligence dans mon commerce qu'il conduit avec moi depuis plusieurs années, je lui donne ce legs [...] pour le mettre en état de continuer le commerce de la librairie dans lequel il est très versé¹⁸.

Les cousins s'associent très vite avec la Société typographique de Neuchâtel (STN), présentée ici par Dominique Varry :

¹¹ Testament de Benoît Duplain, 1^{er} juin 1762 (ADR, 3^E4708).

¹² Apprentissage Grabit-[frères] Duplain, 12 mars 1755 (ADR, 3^E4702).

¹³ Apprentissage Rosset-[frères] Duplain, 22 mars 1758 (ADR, 3^E4704).

¹⁴ Testament de Benoît Duplain, 17 janv. 1772 (ADR, 3^E4715).

¹⁵ Apprentissage [Joseph] Duplain-Delaroche, 10 déc. 1763 (ADR, 3^E4709).

¹⁶ Apprentissage [Pierre-Jacques] Duplain-Bruyset, 28 mars 1761 (ADR, 3^E4707).

¹⁷ Testament de Pierre Duplain, 3 mai 1763 (ADR, 3^E1709).

¹⁸ Codicille [Benoît] Duplain, 26 mai 1770 (ADR, 3^E4714).

L'angle d'attaque sous lequel l'action de la STN a jusqu'ici été envisagée est celui d'une entreprise, profitant d'une localisation opportune, pour instiller dans le royaume de France une littérature qualifiée de « philosophique », qui sapa les fondements de la Monarchie très chrétienne¹⁹.

Nous savons que cette association aurait déplu à Benoît. Voici ce qu'écrit Pierre-Jacques en 1773 :

Votre dernière [lettre] est tombée entre les mains de mon oncle [Benoît] Duplain qui hésite de croire qu'il puisse sortir de chez vous des livres bien catholiques, ce qui lui donne à suspecter ma foi qui doit être différente de celle d'hérétiques comme vous²⁰.

Le calme relatif qui régnait sur le commerce des frères Duplain cesse en 1773. La boutique de Joseph est attaquée, les portes de la librairie sont forcées, sont saisies les *Satires* de Boileau, les *Lois ecclésiastiques*, les *Discours* de d'Aguesseau et l'*Imitation de Jésus-Christ* du père Gonnellieu. Le privilège de ces ouvrages est revendiqué par la veuve Desaint, de Paris, tandis que Joseph prétend les avoir acquis de Barbou, de Limoges, et d'Hérissant, de Paris. Il organise sa défense, en publiant un *Mémoire à consulter et consultation pour le sieur Joseph Duplain, libraire (1777)*²¹. Il profite des services qu'il rend à la STN – notamment en leur facilitant le passage de livres contrefaits – pour leur demander d'établir une fausse attestation qui l'innocenterait dans cette affaire. La STN s'exécute, afin de conserver son précieux collaborateur à Lyon :

Monseigneur le lieutenant général de police de Paris

Supplie humblement la Société typographique de Neuchâtel et a l'honneur de vous représenter, Monseigneur, que le 10 août de l'année 1733, elle chargea le sieur Benoît Duplain père, libraire à Lyon, de lui faire réimprimer des feuilles qui lui manquaient à une édition qu'elle avait achetée à l'étranger des *Lois ecclésiastiques*, qu'elle n'eut pas peu de peine à l'y déterminer, mais qu'à force de prières, elle vainquit sa répugnance. Il chargea le sieur Benoît Duplain de les imprimer, mais quel fut son étonnement lorsqu'elle apprit que ces feuilles avaient été faites à la requête de la dame veuve Desaint et mises sous scellés. La Société a eu l'honneur d'en livrer plusieurs fois à Monsieur votre prédécesseur, sans en avoir obtenu de satisfaction ni mainlevée de la saisie. Elle persiste, Monseigneur, dans la demande d'ordonner que lesdites feuilles qui lui appartiennent réellement lui soient renvoyées sous acquit-à-caution, et le sieur Duplain père déchargé d'une accusation et d'un procès ou il ne doit pas entrer²².

Duplain n'hésite pas à impliquer son père, alors que celui-ci, décédé au cours du mois d'octobre 1774, n'avait certainement rien à voir dans l'affaire. Les exemplaires sont néanmoins

¹⁹ Dominique Varry, « La diffusion sous le manteau : la STN et les Lyonnais », dans *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e s.*, dir. Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Dominique Varry, Paris, Klincksieck, 1996, p. 309-332.

²⁰ Lettre de Pierre-Jacques Duplain à la STN, 2 avr. 1773 (BPU Neuchâtel STN, ms. 1144).

²¹ *Mémoire à consulter et consultation pour le sieur Joseph Duplain, libraire, 1777*.

²² Lettre de Joseph Duplain à la STN, 3 nov. 1775 (STN, ms. 1144).

saisis chez l'imprimeur Belion. Duplain est condamné par Pierre Le Noir, lieutenant général de police (arrêt du 27 décembre 1777), à verser mille livres de dommages et intérêts à la veuve Desaint. Le décret ordonne aussi que

[...] les termes injurieux et calomnieux, répandus dans le supplément du mémoire imprimé du sieur Duplain, contre la veuve Desaint, seront et demeureront rayés et supprimés, et que le présent jugement sera imprimé et affiché aux frais dudit Duplain, partout où besoin sera, tant à Paris qu'à Lyon, jusqu'à concurrence de deux cents exemplaires²³.

L'avocat de Joseph, Rieussec, dans une consultation du 23 octobre, conclut à la possibilité d'un appel, « les privilèges illimités étant invalides, d'autant plus qu'ils sont opposés au bien public et tarissent la source des richesses de la librairie²⁴ ». Duplain est furieux de cette condamnation qui le marque profondément. Comment exercer son métier de libraire, comment gagner de l'argent avec de pareilles conditions de travail ?

La même année, Pierre-Jacques est compromis dans l'affaire Fauche. Le libraire Samuel Fauche, partenaire de la STN, a fait parvenir une balle de livres à Pierre-Jacques, dans laquelle il a glissé des livres prohibés, sans l'en avoir informé. La balle est confisquée par le syndic lyonnais, ce qui vaut à Pierre-Jacques une lettre de cachet. Ni l'argent, ni ses relations ne peuvent la faire lever. Aussi, en mai 1773, « n'ayant pas jugé à propos de me laisser mettre la main dessus, [il a] pris le large²⁵ ». En juin, il se réfugie à Genève chez le libraire Bardin. Il prend le nom de Jacob et fait appel à la STN, pour trouver « une maison de librairie où [il puisse s']occuper honnêtement et en sûreté sans manger [s]on argent et trop [s]'éloigner de [s]a patrie ». Il semble qu'il ait trouvé du travail, car son beau-frère Rosset, qui gère ses affaires lyonnaises, apprend avec « plaisir les bonnes nouvelles de M. Duplain en septembre²⁶ ». Après la Suisse, il gagne les Pays-Bas ; le 17 février 1775, il est à Saint-Pétersbourg, où il exerce le métier de bibliothécaire au corps impérial des cadets nobles de Sa Majesté impériale. Il loge alors chez le négociant Defaut. Il a obtenu ce poste grâce à Diderot, par l'intermédiaire du directeur d'études Nicolas Clerc, son ancien ami²⁷. Voilà qu'en un an, les cousins ont ruiné les soixante-dix années de travail de leurs pères et grand-père. Que vont-ils devenir ? Peut-être l'*Encyclopédie* de Diderot déterminera-t-elle l'avenir des deux hommes ?

²³ *Jugement rendu par M. Lenoir [...] lieutenant général de police [...] condamnant Duplain, libraire à Lyon, pour contrefaçon au préjudice de la veuve Desaint et Cello, 1777.*

²⁴ Marius Audin, « L'imprimerie à Lyon », dans *Revue du Lyonnais* [nouv. série], n° 9, 1923, p. 101.

²⁵ Lettre de Pierre-Jacques Duplain à la STN, 22 mai 1773 (STN, ms. 1144).

²⁶ Lettre de Rosset à la STN, 18 sept. 1773 (STN, ms. 1209).

²⁷ Archives du consulat de Pétersbourg, Nantes.

Joseph n'a qu'un objectif : s'enrichir, vite et à n'importe quel prix. Son ambition n'étant plus d'avoir le statut de bourgeois lyonnais, mais bien d'atteindre la noblesse de ce pays. À la suite de sa condamnation, il délaisse le commerce de la librairie traditionnelle, pour publier l'*Encyclopédie* de Diderot²⁸. Il vend sa boutique, son stock de livres, sa maison, son mobilier, et déménage dans un appartement meublé pour se consacrer exclusivement à cette entreprise. En décembre 1776, Duplain publie un prospectus annonçant une réimpression bon marché de l'*Encyclopédie*, en format in-quarto. Il prend d'énormes risques, en faisant de la propagande pour un ouvrage illégal dont les privilèges sont détenus par Charles Joseph Panckoucke et ses associés. Il décide de spéculer sur la demande d'un public qui ne peut acheter une édition luxueuse, mais qui se passionne pour l'encyclopédisme. Il propose de fondre les suppléments dans le texte de Diderot, de réduire le format à la taille d'un quarto, et d'éliminer huit des onze volumes de planches. Il peut ainsi offrir l'*Encyclopédie* augmentée pour 344 livres (au lieu de 1 400 pour la première édition in-folio²⁹) et imagine ainsi l'*Encyclopédie* de poche. Joseph mène cette entreprise durant trois années, avec Panckoucke à Paris et la STN. Il s'agit d'une entreprise individuelle même si, dans cette affaire, il s'entoure d'associés lyonnais. Son seul objectif est l'enrichissement personnel, loin de la vision de la librairie de son père et de son grand-père. Il s'avère rusé, filou, intraitable en affaire. Au moment de terminer l'aventure, en 1780, les associés de Duplain sont épuisés. Ils lui demandent des comptes et découvrent qu'il leur a volé au moins 171 684 livres, ce qui représente six ou sept fois le montant des salaires d'une vie entière de travailleur manuel (les imprimeurs de la STN gagnent en moyenne douze livres par semaine). Néanmoins, les associés trouvent un arrangement : Joseph paiera une partie de ce qu'il doit. Lorsque l'aventure de l'*Encyclopédie* s'achève, Joseph Duplain est un homme riche, très riche, mais il a ruiné la réputation des Duplain. Pour Panckoucke, il est « ce vilain homme », pour la STN, « le roué », pour les libraires lyonnais, un « pirate, corsaire, forban » ; pour Robert Darnton, Joseph représente « le requin littéraire sous sa forme la plus odieuse. [...] Il est l'un des libraires les plus véreux dans l'une des villes où le commerce du livre est le plus malhonnête³⁰ ». Qu'à cela ne tienne, il épouse une belle jeune femme, Catherine Sophie Terrasse, et mène grand train de vie. Il achète pour 115 000 livres la charge de maître d'hôtel du Roi, ce qui lui confère un titre de noblesse. À partir du 11 décembre 1779, il signe ses courriers du nom de Duplain de Sainte-Albine. En septembre 1780, il liquide son affaire et ses biens à Lyon³¹ ; en novembre, il quitte Lyon pour n'y jamais revenir, devenant définitivement « étranger à la

²⁸ Michel Vernus, *Histoire d'une pratique ordinaire : la lecture en France*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton, 2002.

²⁹ Robert Darnton, Jacques Rychner, Michel Schlup, *L'Édition neuchâteloise au siècle des Lumières : la Société typographique de Neuchâtel, 1769-1789*, Neuchâtel, BPU, 2002.

³⁰ R. Darnton, *L'Aventure de l' "Encyclopédie", 1775-1800 : un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Seuil, 1992, p. 291, 65.

³¹ Lettre de Revol à la STN, 18 nov. 1780 (STN, ms. 1205).

librairie à laquelle il renonce pour toujours³² ». Cette aventure laisse un goût amer à Joseph, qui n'a qu'un objectif dès lors : quitter cette librairie qu'il exècre. Plus tard, il écrira dans son journal, les *Lettres à M. le comte de B***...* :

Les maîtrises, les jurandes, ainsi que les privilèges doivent être abolis dans tout le royaume, sans excepter aucun état ni aucune profession. [...] Arrivera l'éditeur de l'*Encyclopédie*, qui dira qu'au moyen d'un privilège et d'une somme de 48 livres qu'il paie par chaque feuille à des mercenaires, il a le droit exclusif d'empoisonner toute la France d'une *Encyclopédie* qui n'est pas, ainsi qu'il l'a annoncé, le dépôt des connaissances humaines, mais le réceptacle fétide de toutes les compilations informes que des gens à gages font dans tous les livres bons ou mauvais, sans se donner la peine de corriger les erreurs, ni de puiser dans les bonnes sources. [...] Armé du « parchemin despotique », le libraire met le public à contribution, il nuit aux progrès des sciences, en fixant à ses livres des prix arbitraires et exagérés. [...] Un livre appartient à celui qui l'a acheté. Il a sans contredit le droit d'en multiplier les copies et plus il réussit à les multiplier, plus il est utile à la société en propageant les découvertes. [...] Il faut que chacun ait la liberté de publier ses pensées, de copier celles des autres, de les développer, de les corriger, d'instruire le public et pour cet effet, chacun doit avoir le droit de faire des gazettes, de composer des mercures, de publier des journaux. Du choc des opinions naîtront infailliblement la lumière et l'instruction. Si un seul éditeur n'avait pas eu le privilège de faire une mauvaise *Encyclopédie*, d'autres en auraient fait une bonne, le public n'aurait pas été rançonné, et nous aurions un dépôt fidèle de toutes les connaissances humaines³³.

En 1784, dix ans après la mort de Benoît, le règne des Duplain s'achève à Lyon. Lyon abrite encore Andrée, la fille de Pierre (qui a épousé le libraire Louis Rosset), et Madeleine Bruyset qui vend son fonds de librairie à Joseph-Sulpice Grabit.

Une période parisienne : 1780-1820

Robert Darnton, qui a limité son étude des Duplain à l'édition de l'*Encyclopédie*, imagine que Joseph Duplain a passé « sans doute les dernières années de sa vie en petits soupers et en réceptions dans les châteaux ». Joseph est bien ce « héros balzacien, bourgeois entreprenant qui se fraye un chemin à coups de coude jusqu'au sommet », que décrit Darnton. Il arrive à Paris le 1^{er} septembre 1783, avec sa seconde épouse, Marie-Jeanne Allier de Hauteroche. Elle est très jeune et « comme il est fort riche, ce mariage fait du bruit³⁴ ». Sa fortune est faite, il vit de sa charge de maître d'hôtel du Roi, passe son temps à acheter, vendre, placer en actions et billets à ordre. Il

³² Lettre de Le Roy à la STN, 29 janv. 1784 (STN, ms. 1175).

³³ *Lettres à M. le comte de B***...*, 27 juillet 1789.

³⁴ Lettre de Louis Sébastien (avocat au Parlement de Paris) à la STN, 5 sept. 1783 (STN, ms. 1180).

semble ne pas être très honnête en affaires et ces six années d'agiotage sont ponctuées de procès retentissants. Très vite, comme à Lyon, il se fait détester et réussit à avoir tous les « boursicoteurs » à ses trousses : ils se liguent contre lui, organisent des embuscades, des guets-apens, pour finalement attenter à ses jours. Chaque fois, Joseph Duplain de Sainte-Albine parvient à repousser ses agresseurs.

Après s'être inspiré des courants philosophiques européens, au cours de ses nombreux voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, Pierre-Jacques s'installe à Paris comme commissionnaire et agent littéraire pour la librairie clandestine, cour du Commerce, en 1775. Il est en relation avec des « gens de lettres », ce qui lui permet d'avoir à sa disposition des experts. Il propose de servir d'agent à ses clients, pour qu'ils n'aient qu'un interlocuteur dans la capitale et voient ainsi leurs transactions simplifiées. Il leur promet une augmentation de leur profit, et s'engage à revendre les livres anciens. Il propose l'impression d'ouvrages interdits en France, comme les *Lettres de deux curés des Cévennes sur la validité des mariages des protestants, et leur existence légale en France* ou bien *Justification des protestants du reproche qu'on leur fait d'avoir causé des troubles, et des guerres civiles dans le royaume*³⁵. Il rentre de nouveau en apprentissage le 24 juin 1777, chez André François Knapen, pour retrouver son métier de libraire le 22 juin 1784. Il l'exerce jusqu'au 2 décembre 1790, date à laquelle il se déclare en faillite. L'un et l'autre sont bien installés dans leur vie parisienne lorsqu'arrive 1789. Comment les cousins vont-ils se positionner face à la Révolution ?

Ils se lancent dans le journalisme, l'un comme éditeur, l'autre comme imprimeur. Le premier est toujours attaché au Roi ; quant au second, il trouve dans ce mouvement révolutionnaire l'objet de ses aspirations, et se lance à corps perdu dans le camp des révolutionnaires. Les sources ne permettaient pas jusqu'à présent de déterminer quel a été le rôle de chacun, la plupart des auteurs les présentant comme des royalistes conspirateurs. L'étude, difficile à mener, a consisté à identifier chaque personnage à travers de multiples appellations (Duplain, Duplin, Pierre, Pierre-Jean, Pierre-Jacques, J. B., Joseph, etc.) puis à déterminer leurs rôles respectifs. Dans ses ouvrages, Olivier Blanc affirme que le nom de Pierre-Jean Duplain apparaît dans les *Lettres anglaises*, et que celui-ci recevait des subsides de l'Angleterre. Il a cité également le journaliste Ange Pitou, auquel il fait dire que « Pierre-Jean était un royaliste exalté, sans doute nul en politique³⁶ ». Il lui attribue une participation dans les massacres de Septembre³⁷. Il qualifie Joseph-Benoît de « journaliste royaliste

³⁵ Lettre de Pierre-Jacque Duplain à la STN, 30 avr. 1778 (STN, ms. 1144).

³⁶ Olivier Blanc, *Les Hommes de Londres : histoire secrète de la Terreur*, Paris, A. Michel, 1989, p. 36.

³⁷ O. Blanc, *La Corruption sous la Terreur : 1792-1794*, Paris, R. Laffont, 1992, p. 13.

ultra³⁸ ». Au final, les cousins sont pour lui « des agents actifs du service secret britannique³⁹ ». Qu'en est-il vraiment ?

Au début de la Révolution, Joseph, le bourgeois conservateur est toujours aussi riche – voire plus qu'à son arrivée à Paris – et ne compte plus ses ennemis. Ayant perdu sa charge de maître d'hôtel du Roi, et face à la dangerosité du métier d'agioteur, il décide de changer de voie pour s'improviser journaliste. Il fonde son premier journal d'opinion en 1789, les *Lettres à M. le comte de B***...*, peut-être en référence à son beau-frère, le comte Louis de Barjac de Roccoules (marié avec sa sœur Genette le 14 juin 1744 à Lyon). Puis en 1790, il a le génie d'imaginer un journal d'information *Le Courrier extraordinaire ou le premier arrivé* (3 mars 1790-11 août 1792). Ce journal est transporté aux quatre coins de la France par des voitures rapides⁴⁰. Enfin, il crée un troisième et dernier périodique, *Le Courrier universel extraordinaire* (31 décembre 1792). Il possède une imprimerie, rue du Paon, où il est à la tête de près de vingt employés. Ses affaires sont florissantes. Joseph, malgré les multiples alertes dont il a été l'objet, sous-estime pourtant la tourmente révolutionnaire :

On m'accuse encore, M. le Comte, que d'être royaliste, et ce défaut, sans doute, fait oublier tous les autres. Je remercie le public de son indulgence ; quant aux sentiments que j'ai voués au Roi, mon maître, ils sont gravés dans mon cœur. Lorsque l'on a servi comme moi, lorsque l'on a suivi de près pendant quatre années, il est impossible de ne pas avoir reconnu dans l'âme de ce prince le germe de toutes les vertus, et ce serait une atrocité de ne pas lui rendre justice ; mais si je la lui rends avec éclat, M. le Comte, ne croyez pas que je m'en élèverai avec moins de force contre les auteurs de nos maux⁴¹.

Il est arrêté une première fois, à la suite d'un article paru dans *Le Courrier universel extraordinaire*, mais il est délivré grâce à l'intervention de Pierre-Jacques. La deuxième arrestation est plus sérieuse, puisqu'il est soupçonné de royalisme, à la suite de la découverte des *Lettres anglaises*. La troisième arrestation lui est fatale : en avril 1794, il est enfermé à la prison du Luxembourg. Malgré la rédaction de plusieurs mémoires pour prouver son innocence, et la promesse de fournir à Fouquier-Tinville des révélations d'une importance capitale, il est condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et exécuté le 9 juillet 1794, à l'âge de quarante-six ans.

Je t'écris, Citoyen, de la Conciergerie, sur un chiffon, n'ayant pas d'autre papier. J'ai quelque chose à te révéler qui sera pour la République, pour ton Tribunal et pour toi-même, d'une grande utilité. Envoie-moi chercher par un gendarme. Salut, fraternité.
De la Conciergerie, le 19 Messidor⁴².

³⁸ O. Blanc, *La Corruption sous la Terreur...*, p. 203.

³⁹ O. Blanc, *Les Espions de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Perrin, 1995, p. 92.

⁴⁰ Une nouvelle piste de recherche va peut-être démontrer que Joseph a usurpé ce journal à un certain Hongnand.

⁴¹ *Lettres à M. le comte de B***...*, 1^{er} oct. 1789.

⁴² Bibliothèque nationale de France, W-146, dossier 2.

Quant à Pierre-Jacques conserve ses locaux cour du Commerce. C'est un fort honnête homme, qui a pour amis les plus « fameux apôtres » de la Révolution – Legendre, Danton, Brune, Fabre d'Églantine, Marat, Robespierre, Couthon, Saint-Just, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois. Il donne des fonds à Robespierre pour faire imprimer son journal, *Les Amis de la constitution*. Robespierre et Duplain deviennent inséparables, « le premier avait fanatisé l'autre, au point qu'il se lança avec frénésie dans toute l'horreur de la Révolution », écrit Ange Pitou. Il est successivement imprimeur du département de Paris et de l'Assemblée électorale (fin 1792-févr. 1793), membre de la Société des Amis de la constitution proche de Danton, membre de l'Assemblée électorale de Paris (1791-1792), membre de la Commission insurrectionnelle de Paris (à partir du 10 août 1792), membre du club des Cordeliers, administrateur de police de la section de Marat. Il y a bien eu dans cette révolution deux Duplain. Joseph a, pendant cinq années, joué de l'homonymie de son cousin pour passer inaperçu. L'énigme est en partie résolue par Ange Pitou. Les bureaux du *Courrier*, situés dans le faubourg Saint-Germain, rue du Paon, à l'hôtel de Tours, donnaient par la cour intérieure sur les appartements particuliers d'un cousin germain, Pierre, établi cour du Commerce. Son domicile servait de lieu de réunion aux Jacobins les plus fameux, et c'est là que se décidait la ligne de conduite du parti. Cette parenté rendit à Sainte-Albine de grands services, et ce voisinage fournit aux écrivains royalistes d'assez précieuses indications sur les résolutions de leurs adversaires... Duplain de Sainte-Albine, confiant dans la parenté du révolutionnaire Pierre Duplain qui venait d'être nommé administrateur des postes, était devenu d'une audace surprenante et bénéficiait toujours de la confusion qui existait entre Duplain le Septembrisé et Duplain le Septembriseur.

Pierre-Jacques est malgré tout arrêté le 31 août 1794, à la suite de la découverte de l'identité des deux Duplain. Robespierre en prend ombrage et tente de le punir d'avoir protégé son cousin et de l'avoir ainsi ridiculisé. Pierre-Jacques est libéré peu de temps après. En juin 1795, il est de nouveau arrêté comme terroriste, puis libéré le 8 octobre 1795.

La tourmente révolutionnaire passée, que deviennent les Duplain à Paris ? La femme de Joseph décède prématurément, son beau-frère Pierre-Jacques élève les garçons, les deux filles se marient. Le fils aîné de Joseph, Benoît Alexandre Genest, meurt en 1804. Le dernier fils, Emé Louis Joseph (né le 4 août 1789) ne survit pas non plus. Quant à la triste fin de Pierre-Jacques Duplain, elle est racontée par Ange Pitou.

Pierre se chargea des deux enfants de son cousin. En 1795, il est réduit à vivre des bienfaits de ceux à qui il avait sauvé la vie, le 2 septembre 1792. Sous Bonaparte, il fut arrêté comme tête volcanisée ; en 1812, il appelait les Bourbons de toutes ses forces ; à

leur retour en France, il appela la République et Bonaparte. En 1815, il recommença ses folies de 1792, fut arrêté, relaxé, abandonné de tout le monde, il vint de mourir [1820] dans la plus complète misère, n'ayant d'autres vices que l'insouciance, l'amour irréfléchi d'une liberté déraisonnable⁴³.

Ainsi se termine le fabuleux destin des frères Duplain, dans la détresse, la pauvreté et l'anonymat le plus complet.

⁴³ Fernand Engerand, *Ange Pitou, agent royaliste et chanteur des rues (1767-1846)*, Paris, E. Leroux, 1899, p. 69.

La librairie française en émigration : le cas de la Russie (2e moitié XVIII^e-début XIX^e s.)

Vladislav RJÉOUTSKI*
Institut de la Tour (Paris)

Cet article présente une étude de quelques cas de librairies françaises dans la Russie de la deuxième moitié du XVIII^e et du début du XIX^e siècles. Nous voulons inscrire cette étude dans le cadre de la librairie étrangère en Russie d'une part, dans celui de l'émigration française d'autre part. Nous ne parlerons pas du livre français en Russie en général (volume et contenu de l'offre etc.), ni de la censure, qui touche particulièrement la production livresque de France en Russie à la fin du règne de Catherine II, et sous Paul I^{er} : ces questions ont été bien étudiées par les historiens du livre⁴⁴. Nous nous attacherons à étudier surtout les réseaux des libraires français en Russie. Nous mettrons ces réseaux en comparaison avec ceux de la librairie allemande, et essaierons de comprendre les raisons de leurs différences. Révélateurs du capital culturel, du processus d'assimilation de ces émigrés, les réseaux jouent un rôle très important dans la pratique professionnelle de ces derniers. L'emplacement des librairies des familles françaises implantées à Moscou fournit d'autres éléments indispensables pour mieux comprendre l'évolution du commerce du livre en Russie.

La librairie à Saint-Pétersbourg : trois « nations » et trois histoires

La librairie étrangère se développe en Russie d'abord à Saint-Pétersbourg, puis à Moscou⁴⁵. À Saint-Pétersbourg, des librairies à l'européenne, avec un nombre de livres important venant de différents éditeurs, n'apparaissent que dans les années 1770 ; avant, les librairies existent auprès des

* Nous remercions chaleureusement Vladimir Somov pour ses remarques.

⁴⁴ N. A. Kopanev, *Francuzskaja kniga I russkaja kul'tura v seredine XVIII veka* [Le Livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e s.], Leningrad, Naouka, 1988 ; V. Somov, « Le livre français à Saint-Pétersbourg », dans *Les Français à Saint-Pétersbourg* [exposition, Saint-Pétersbourg, 2003], Sankt-Peterburg, Palace Éditions, 2003, p. 77-80 ; *id.*, « La librairie française en Russie au XVIII^e s. », dans *Est-Ouest : transferts et réceptions dans le monde du livre (XVII^e-XX^e s.)*, éd. F. Barbier, Leipzig, Leipziger Universitätsv., 2005, p. 89-107.

⁴⁵ La meilleure étude pour Saint-Pétersbourg reste : A. Zajceva, « Inostrannye knigoprodavcy v Sankt-Peterburge v konce XVIII-načale XIX veka » [« Les libraires étrangers à Saint-Pétersbourg, fin XVIII^e-début XIX^e s. »], dans *Knigotorgovlja i bibliotečnoe delo v Rossii v XVIII-pervoj polovine XIX veka* [Le Commerce des livres et les bibliothèques en Russie, XVIII^e-première moitié du XIX^e s.], Leningrad, 1981, p. 29-51, et surtout *id.*, *Kněžnaja trgovlja v Sankt-Peterburge vo vtoroj polovine XVIII veka* [Le Commerce du livre à Saint-Pétersbourg dans la seconde moitié du XVIII^e s.], Sankt-Peterburg, BAN, 2005. Pour la librairie étrangère à Moscou, voir : N. Martynova-Ponjatovskaja, « Materialy dlja istorii knižnoj trgovli v Moskve » [« Documents pour l'histoire du commerce des livres à Moscou »], dans *Sbornik Publičnoj biblioteki im. V. I. Lenina* [Recueil de travaux de la Bibliothèque publique V. I. Lénine], t. I, Moskva, [éd. inc.], 1928, p. 113-131 ; *ibid.*, t. II, p. 153-180. Pour la première moitié du XIX^e s., il existe une étude à part : R. Klejmenova, *Kněžnaja Moskva pervoj poloviny XIX veka* [Les Livres à Moscou dans la première moitié du XIX^e s.], Moskva, Naouka, 1991.

typographies des établissements d'État, et vendent d'abord et surtout leurs propres éditions ; le plus grand centre d'édition et de commerce du livre est l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg⁴⁶. Les premiers libraires étrangers, vers 1760, sont d'origine allemande, ou de parents allemands nés en Russie.

À Saint-Pétersbourg, quelques Français pratiquent déjà à cette époque le commerce du livre, mais occasionnellement : c'est pour eux un complément de revenus plus qu'un moyen de subsistance. Parmi eux, on compte des précepteurs ou des maîtres de pensionnats éducatifs – par exemple, en 1757, le maître de pension Saucerotte, comédien de la Comédie-Française à ses débuts⁴⁷ ; ou en 1772, le grammairien et lecteur de français à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, Jean-Baptiste Jude Charpentier*⁴⁸. Les Allemands font de même : un certain Stillau tient à Saint-Pétersbourg un pensionnat qui fait en même temps office de librairie⁴⁹... La vente occasionnelle de livres est surtout pratiquée par de petits relieurs, allemands pour la plupart⁵⁰ ; quelques relieurs français, comme Léonard Fauconnier*⁵¹, leur emboîtent le pas.

Parmi ces petits revendeurs, très peu deviennent de grands libraires. À notre connaissance, aucun Français exerçant le métier de relieur ne parvient aux honneurs de la carrière dans le commerce du livre, pas même Fauconnier qui avait pourtant travaillé pour la cour⁵² ; ce dernier tient à la fin des années 1780 et au début des années 1790, à Saint-Pétersbourg, une librairie qui n'est sans doute qu'une petite boutique. Il faudra attendre l'arrivée de nouveaux émigrés français pour voir la librairie proprement française prendre son essor en Russie.

Parmi les relieurs allemands, il convient de citer surtout Weitbrecht et Müller⁵³. L'essor des librairies allemandes à Saint-Pétersbourg tient certainement, en grande partie, aux liens souvent anciens que ces relieurs et commissionnaires germanophones entretiennent avec l'Académie des sciences et avec le milieu libéral et intellectuel russe. Ces liens sont à la base du succès du commerce de Wilhelm Konrat Müller, relieur de l'Académie des sciences. Ce libraire allemand, né en Russie, se fait l'intermédiaire habile entre les éditeurs de premières revues non-officielles – tels

⁴⁶ A. Zajceva, M. Fundaminskij, « Knigoprodavcy Millery i načalo častnoj knižnoj trgovli v S.-Peterburge » [« Les libraires Müller et le début du commerce privé de livres à Saint-Pétersbourg »], dans *Kniga v Rossii XVI-serediny XIX v.*, [Le livre en Russie, XVI^e-milieu XIX^e s.], Leningrad, BAN, 1990, p. 139 ; A. Zajceva, *Kniznaja trgovlja v Sankt-Peterburge...*, chap. I-II.

⁴⁷ V. Rjéoutski, « Les écoles étrangères dans la société russe à l'époque des Lumières », dans *Cahiers du monde russe*, n° 46/3, 2005, p. 473-528, notamment, p. 497.

⁴⁸ Ce fut sans doute lui qui vendait des livres à Saint-Pétersbourg en 1772 : *SPbV*, 6.7.1772, n° 54. (Les abréviations des périodiques et fonds d'archives sont développées en annexe.)

⁴⁹ *SPbV*, 1765, n° 9.

⁵⁰ A. Zajceva, M. Fundaminskij, « Knigoprodavcy Millery... », p. 145, en citent une bonne dizaine.

⁵¹ Les noms propres suivis d'un astérisque sont ceux d'un certain nombre d'acteurs de la librairie française en Russie. Voir leur notice biographique respective en annexe.

⁵² Il participe à la fabrication du livre qui réunit des pièces et des « proverbes » signées par Catherine II, le prince de Ligne, le comte de Ségur etc. : *Recueil des pièces de l'Hermitage*, t. I-IV, Sankt-Peterburg, typ. de l'École des mines, 1788-1789, 8° (ce recueil parut à Paris en 2 vol., en 1792). Le t. IV porte la mention : « Relié par Fauconnier ».

⁵³ A. Zajceva, M. Fundaminskij, « Knigoprodavcy Millery... », p. 145.

Novikov et Soumarokov – et le public, en se chargeant de l’abonnement à ces revues. Il est aussi l’un des premiers à proposer systématiquement de la publicité dans les journaux. Müller est non seulement libraire, mais aussi éditeur. Il est aussi franc-maçon, tout comme ses clients Novikov, Soumarokov ou Ielaguine, et l’on sait quelle place occupe alors l’édition dans la doctrine d’une certaine franc-maçonnerie russe. C’est avec Nikolaï Novikov que Müller fonde, en 1772, une Société pour la diffusion du livre ; c’est aussi grâce à lui que le libraire reçoit pour la vente une partie importante du tirage du *Bélisaire* de Marmontel, traduit sur la Volga par Catherine II et ses proches collaborateurs, et dont l’impératrice fait don à la société^{de Novikov}. Il est bon de préciser que Müller vend surtout des livres russes⁵⁴. La fortune commerciale de Johann Jacob Weitbrecht repose aussi sur ses liens avec l’Académie : il en dirige pendant de longues années le département d’achat de livres étrangers, avant de racheter, en 1768, une bonne partie du fonds étranger de l’Académie. Mais cette fortune s’appuie aussi sur les commandes de la cour impériale, dont Weitbrecht est le premier fournisseur : il est notamment chargé de constituer les bibliothèques de plusieurs favoris de Catherine II, ainsi que celle de l’héritier du trône⁵⁵. Ainsi Weitbrecht monopolise-t-il presque le commerce du livre étranger à Saint-Pétersbourg. Les libraires allemands (Weitbrecht, Müller, Breitkopf et surtout Schnor) sont aussi les premiers à profiter de la liberté de fonder des imprimeries privées (1783)⁵⁶.

Nombre de libraires étrangers, allemands pour la plupart, affluent en Russie à la fin des années 1770. Ils le font en connaissance de cause, après avoir étudié le marché du livre à Saint-Pétersbourg. Il s’agit de libraires qui se feront un nom dans les vingt dernières années du siècle : Klostermann, Meyer, Rospini (des Italiens venus de l’Empire austro-hongrois)... Certains d’entre eux sont originaires de Lübeck. Progressivement se forment donc des dynasties de libraires allemands à Saint-Pétersbourg.

Vers 1780, une autre « nation » apparaît dans le commerce du livre à Saint-Pétersbourg, représentée par plusieurs marchands russes. Il s’agit souvent de gens liés entre eux par des relations familiales ou amicales. En quelque vingt années, ces nouveaux venus (Glazounov, Ovtchinnikov, Svechnikov, Sopikov...) évincent ceux qui tiennent jusqu’alors le haut du pavé dans le commerce du livre. La maison de Weitbrecht est vendue aux enchères en 1802-1803, et celle de Müller en 1809. Les Français subiront aussi l’effet néfaste de la profusion de librairies russes⁵⁷.

⁵⁴ A. Zajceva, M. Fundaminskij, « Knigoprodavcy Millery... », p. 139-153; A. Zajceva, *Knižnaja trgovlja v Sankt-Peterburge...*, p. 133-135, 152 etc.

⁵⁵ I. Martynov, « Peterburgskij knigotorgovec i knigoizdatel XVIII veka Iohann Jacob Weitbrecht » [« Un libraire et éditeur du XVIII^e s. à Saint-Pétersbourg : Johann Jacob Weitbrecht »], dans *Knigopečatanie i knižnye sobrania v Rossii do serediny XIX v. [L’Édition et les collections de livres en Russie jusqu’au milieu du XIX^e s.]*, Leningrad, [éd. inc.], 1979, p. 39-58.

⁵⁶ I. Martynov, « Peterburgskij knigotorgovec i knigoizdatel... », p. 48-49.

⁵⁷ A. Zajceva, *Knižnaja trgovlja v Sankt-Peterburge...*, p. 208.

On voit aussi apparaître quelques libraires parmi les Français installés sur les bords de la Neva. Le commerce de Dieudonné-Barthélemy Guibal*, libraire à Saint-Pétersbourg en 1770-1771, futur gendre de la libraire moscovite Marie-Claudine Rozet*, est très restreint. Notons cependant les contacts français de Guibal, qui est le correspondant du libraire parisien Schwartz⁵⁸. Toutefois, on ne saurait comparer le réseau d'un Guibal avec celui d'un Weitbrecht, lequel a des commissionnaires (dont la Société typographique de Neuchâtel) dans toutes les grandes capitales européennes⁵⁹. Guibal quitte bientôt la course, en s'engageant au service de l'État. Jean-Guillaume Vyard* (ou Viard), pour sa part, fait commerce de livres depuis au moins 1768. En 1781, selon l'*Almanach de la librairie* publié à Paris, il est en relation directe avec la librairie parisienne⁶⁰. Mais on peut supposer que la librairie soit une activité annexe pour Vyard, qui est marié à une sœur de Jean Michel – il appartient donc à tout un clan de grands commerçants français de Saint-Pétersbourg, qui ne s'intéressent pas au commerce du livre. C'est sans doute aussi le cas du Français Clairval*, comédien de la troupe française à la cour de Russie, présent à Saint-Pétersbourg depuis au moins 1759. En 1781, un Clairval est correspondant de la Société typographique de Neuchâtel. Il s'intéresse probablement à la vente de livres pour s'assurer un revenu complémentaire, à un moment difficile de sa vie⁶¹. De tels petits revendeurs de livres se trouvent aussi à Moscou : un certain Jean Châtelain (mort en 1773) y vend une *Histoire universelle* en cinquante-quatre volumes, un *Grand atlas en 110 cartes*, des livres de mathématiques⁶²... Notons que tous ces Français arrivent tôt en Russie, certains sous le règne d'Élisabeth (1741-1761), d'autres dans les premières années du règne de Catherine II (1762-1796). Aucun, hormis peut-être Schwartz, n'est un libraire professionnel. Telle est la première période de la librairie française en Russie.

Les « vrais » librairies françaises apparaissent à Saint-Pétersbourg avec les frères Gay*, qui s'y installent en 1787. Ce ne sont pas de petits boutiquiers, car ils ont une librairie à Paris, une autre à Strasbourg, une troisième à Vienne (avec une imprimerie), et font des affaires en Hongrie et en Pologne⁶³... Ils arrivent donc en Russie avec beaucoup d'expérience en la matière et certainement des capitaux, qui leur permettent d'ouvrir, dès 1787, un magasin à Saint-Pétersbourg. Ils ferment cependant leur établissement en 1800 et se replient à Moscou : ne supportent-ils pas la concurrence des libraires russes, tout comme leurs confrères allemands ? Pierre Alicy*, un jeune Lunévillois, est

⁵⁸ Schwartz est lui-même présent en Russie en 1769. En 1771, le reste de ses livres est vendu dans la maison de l'ancien favori d'Élisabeth Ivan Chouvalov, où il louait sans doute un local.

⁵⁹ I. Martynov, « Peterburgskij knigotorgovec i knigoizdatel... », p. 43-44 ; V. Somov, « Le livre français à Saint-Pétersbourg... », p. 77.

⁶⁰ Cité d'après F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord au XVIII^e s. : l'invention de la médiatisation », dans *Le Siècle des Lumières* (vol. I). *Espace culturel de l'Europe à l'époque de Catherine II*, dir. S. Karp, Moskva, Naouka, p. 204-205.

⁶¹ Clairval était aussi en relation avec des libraires de Paris en 1781, voir F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord... », p. 204-205.

⁶² *MV*, 1773, n° 4.

⁶³ F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord... », p. 209.

en activité à Saint-Pétersbourg, à partir des années 1790. En 1798, il reçoit le titre de libraire de la cour. Mais son commerce reste plus que limité, d'autant que, sous Paul I^{er}, la cour commande peu de livres. On peut encore mentionner Jean Bouvat*, libraire suisse à Saint-Pétersbourg, en activité à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, mais qui finit également ruiné par ses confrères russes. L'émigré français Marie Joseph Hyacinthe, chevalier de Gaston, sans être lui-même libraire, est alors étroitement lié à plus d'un commerçant français du livre : il édite le *Journal littéraire de Saint-Pétersbourg*⁶⁴, une revue francophone bimensuelle qui bénéficie apparemment de l'appui d'Alicy, dont les livres sont régulièrement annoncés dans ladite revue. Bouvat y insère aussi des annonces. L'abonnement se fait chez Alicy, à Saint-Pétersbourg, et chez les libraires français Riss* et Sossay*, à Moscou. Alicy et Bouvat semblent faire partie de cette vague d'émigrés arrivés en Russie après le début de la Révolution en France. Leurs liens étroits avec Gaston, un émigré royaliste, montrent qu'il s'agit probablement d'un réseau particulier.

Notons dès à présent que les librairies française et allemande sont loin d'être identiques. Les Allemands, nous l'avons dit, s'appuient d'une part sur les liens avec l'Académie et ses nombreux clients, d'autre part sur les milieux intellectuels russes francs-maçons et épris des Lumières, qui voient la traduction et l'édition comme deux de leurs principaux objectifs. Les « libraires » français en activité à Saint-Pétersbourg, dans les années 1760-1770, font du livre plutôt un complément de leur commerce habituel (tel Vyard), ou n'arrivent pas à émerger et sont contraints de changer de métier (comme Guibal). Tous les vrais libraires français, qui seront connus par la suite, sont de nouveaux venus : le très jeune Courtener* arrive vers le milieu des années 1770, mais il ne débute comme libraire qu'au milieu des années 1780 ; Riss vient en 1787, comme les frères Gay ; Alicy et Bouvat, sans doute à l'époque révolutionnaire... Ils commencent leur activité au moment où la concurrence sur le marché du livre à Saint-Pétersbourg devient réelle. Est-ce la raison pour laquelle c'est à Moscou – et non à Saint-Pétersbourg – que se forme un réseau de libraires français ?

La librairie française de Moscou : le réseau de François Courtener

Plusieurs libraires français occupent en effet une place très importante sur le marché du livre à Moscou, place comparable à celle des libraires germanophones à Saint-Pétersbourg. Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, ce groupe est formé par François Courtener*, Jean Gautier, François Riss et Joseph Sossay, Marie-Claudine Germain (épouse du libraire parisien Benoît Rozet), Dominique Bugnet*, François Desmarests* et les frères Gay. Au XIX^e siècle en font aussi partie Maurice-Gérard Allart*, André Lemoine*, Auguste Semen et Charles Urbain.

⁶⁴ [Saint-Pétersbourg], de l'imprimerie du corps impérial des Cadets nobles, 1798-1800, 12°.

Nous avons vu que la situation à Saint-Pétersbourg est apparemment peu propice au développement d'un réseau de librairies françaises, au moment où ces Français arrivent en Russie. On pourrait aussi invoquer un accroissement important de la communauté francophone à Moscou : d'une poignée de Français au milieu du siècle, cette colonie passe à un millier de personnes dans les années 1790. Ce succès repose en partie sur l'énergie d'un groupe d'émigrés, zélés d'une « nation » ou d'une « colonie ». En associant leurs forces à celles du clergé français émigré à Moscou, ce groupe parvient à fonder, en 1791, dans une situation tendue et malgré l'opposition de la vieille église catholique Pierre-et-Paul, une église réservée à la communauté française. Ils la baptisent, selon la tradition, l'église Saint-Louis-des-Français⁶⁵. Néanmoins, ces libraires ne semblent pas s'intéresser particulièrement au développement de leur colonie. En consultant les registres des églises catholiques de Moscou, on se rend compte que ni les Courtener, ni les Gautier ne fréquentent la paroisse française Saint-Louis⁶⁶. En revanche, plusieurs de ces libraires entretiennent des relations entre eux et avec d'autres acteurs de la vie culturelle en Russie et en Europe occidentale.

Le premier de ces réseaux est celui que tisse Marie-Claudine Rozet, née Germain. Son cas a été bien étudié par Vladimir Somov⁶⁷. D'une famille de libraires par son mariage avec le libraire parisien Benoît Rozet, elle se distingue des premiers vendeurs de livres français en Russie, par ses liens avec le monde de la science et de l'éducation. Ces liens lui permettent de vendre de la littérature de qualité, par exemple l'abonnement à l'*Histoire de Russie* de Levesque, ou la *Géographie abrégée* de Langlet-Dufresnoy. Marie-Claudine Rozet trouve à s'installer à Moscou, et ce d'abord comme gouvernante, avec la recommandation de l'astronome français Joseph Jérôme François de Lalande. Plus tard, on la retrouve à Saint-Pétersbourg où elle vit en couple avec Bousson de Mairet, un précepteur français. Ce métier permet sans doute aussi à M^{me} Rozet d'étendre le cercle de ses clients : on sait en effet que Bousson de Mairet travaille pour des familles de la grande noblesse russe ; en 1784, il est gouverneur du jeune comte Nikita Petrovitch Panine, futur vice-chancelier de l'empire de Russie, et est présenté à l'impératrice et au grand-duc Paul⁶⁸. Le réseau de M^{me} Rozet comprend des éditeurs et des libraires à Paris (Durand et Debure fils), ainsi

⁶⁵ V. Rjéoutski, « La communauté francophone de Moscou sous le règne de Catherine II », dans *Revue des études slaves*, n° 68/4, 1996, p. 445-461.

⁶⁶ RNB, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, fol. 108-113v [Baptêmes à l'église Saint-Louis] ; fol. 85-105v [Baptêmes à l'église des Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul] ; fol. 134-135 [Confessions à l'église Saint-Louis, 1798]. Nous exprimons notre vive gratitude à M. Vladimir Somov qui nous a indiqué les documents des églises catholiques de Moscou conservés dans ce fonds.

⁶⁷ V. Somov, « Le livre français à Saint-Pétersbourg... », p. 77-80 ; *id.*, « La librairie française en Russie au XVIII^e s... », p. 100-101.

⁶⁸ ANF, AE BI 988, fol. 139v, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; AE BI 989, fol. 107, 111v, inv. reg. chanc., consulat de Saint-Pétersbourg ; MAE, CP Russie, vol. 103, fol. 167-168, 24.9.1779 ; MAE Nantes, série Archives des archives, inv. général, chancellerie du vice-consulat de France à Moscou, art. 131 ; pap. Lesseps, reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg, 1775-1778, fol. 26 ; chanc., vice-consulat, Moscou, 1782-1785.

que des correspondants, qui l'aident à s'approvisionner en livres français et à écouler des livres édités en Russie (le même Lalande en France, ou le secrétaire de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, Johann Albrecht Euler). Elle est également en relation avec des clients susceptibles de s'intéresser à la littérature de qualité qu'elle vend, des particuliers (Lalande et Euler, l'académicien pétersbourgeois Gerhard Friedrich Müller, la grande noblesse russe) et des institutions (le corps des Cadets nobles, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg...). L'activité de M^{me} Rozet s'arrête en 1784, date à laquelle elle meurt à Moscou.

Mais nous nous pencherons ici sur un autre réseau, en l'occurrence celui qui se forme autour de François Courtener. Courtener est originaire de Strasbourg. Il vient à Moscou avant 1776⁶⁹, à l'âge de vingt-quatre ans. C'est à Moscou qu'il épouse Henriette Marie Anne Dreyer qui est, comme lui, originaire de Strasbourg : ce genre de mariage arrangé entre les ressortissants d'une même ville est alors loin d'être une exception parmi les Français de Moscou. Qui plus est, l'origine des principaux libraires français en Russie est de toute évidence un facteur important pour la constitution des réseaux professionnels.

Plusieurs des acteurs de la librairie française en Russie, en cette fin de siècle, sont originaires de l'Est de la France, et particulièrement de Strasbourg. Nous avons déjà mentionné les frères Gay, qui possèdent une librairie à Strasbourg et, selon certaines informations, en sont originaires. C'est aussi le cas de François Riss, arrivé à Saint-Pétersbourg vers 1787, c'est-à-dire à l'époque où les frères Gay ouvrent leur librairie dans la capitale russe. Si Riss devient commissionnaire des frères Gay, à Saint-Pétersbourg, c'est parce que ces hommes se connaissent déjà depuis Vienne, ou très probablement depuis Strasbourg. Lorsque Riss, en 1788, s'inscrit à Saint-Pétersbourg comme « hôte étranger » et marchand de la troisième guilde, il produit deux passeports. Le premier, délivré en novembre 1787 par l'ambassadeur de France à Vienne, indique que le *libraire* Riss se rend Saint-Pétersbourg. Le second, délivré en novembre 1787 par l'ambassadeur de Russie à Varsovie (le comte de Stackelberg), porte la mention suivante : « Il va à Saint-Pétersbourg pour être commis du libraire Gay⁷⁰. » Il s'agit donc clairement d'un cas d'émigration professionnelle, liée à l'extension géographique de l'activité des frères Gay. François Riss passe vers 1795 à Moscou, où il ouvre sa propre librairie avec un certain Joseph Sossay, originaire de... Strasbourg ! En 1796, François Riss loge chez les Courtener, à Moscou. Il est en outre parrain d'un des enfants de François Courtener, rôle qui est d'habitude dévolu aux proches, amis ou collègues. En 1795, François Courtener et les frères Gay, tous anciens Strasbourgeois, collaborent à une même opération : ils annoncent le lancement d'un abonnement au *Traité de la*

⁶⁹ Cette année-là, il y demande un passeport pour aller en France.

⁷⁰ CGIA Pétersbourg, fonds 781, inv. 2, dos. 394.

mythologie [...] par M. l'abbé Lionnois⁷¹, chez François Courtener, à Moscou, et chez les frères Gay et Klostermann, à Saint-Pétersbourg.

On sait que les régions frontalières (la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté), et particulièrement Strasbourg, donnent en cette fin de siècle plusieurs personnages qui seront des intermédiaires entre la Russie et l'Europe occidentale⁷². N'oublions pas que Strasbourg est, depuis le milieu du siècle, l'une des villes universitaires le plus visitées par l'aristocratie russe. Les élites de cette ville sont aussi très liées à la Russie : le maire de Strasbourg (en 1800), Ignace-Étienne Livio, est le frère des négociants Livio, installés en Russie depuis le milieu du XVIII^e siècle ; devenu vice-président de la chambre de commerce d'Alsace, il dirige en même temps, à Saint-Pétersbourg, en association avec son fils, une société de banque *Livio & Cie*, et est banquier de la cour de Russie. Au sein de la librairie française en Russie, le rôle d'intermédiaires entre la librairie occidentale et la Russie est, nous semble-t-il, clairement dévolu aux Strasbourgeois. L'origine de ces libraires joue-t-elle un rôle primordial dans le choix du partenaire commercial ? Ce n'est pas impossible, mais il faut aussi prendre en compte le fait que les frères Gay sont alors à peu près les seuls libraires français de Saint-Pétersbourg dont le commerce ait une certaine envergure, et qui puissent proposer à Courtener un réseau de distribution (le livre est en effet vendu aussi chez Klostermann, un libraire allemand en vue, présent à Saint-Pétersbourg dès 1768-1770).

D'autres enfants de Courtener sont parrainés par Jean Otto Maÿ* et des membres de la famille de celui-ci. L'origine de Maÿ nous est inconnue, mais l'on sait qu'il s'occupe lui aussi de la vente de livres à Moscou et qu'il a, au tournant du siècle, un projet commun avec Gautier... qui n'est nul autre que le gendre de François Courtener. Il est évident que nous sommes en présence d'un réseau étroit, dont l'un des tenants est l'origine – commune à tous ces libraires –, mais où comptent aussi les relations amicales et/ou familiales qui résultent peut-être de cette communauté d'origine.

La pratique commerciale de Courtener rend compte de ses ambitions croissantes. Courtener ne manque pas d'invention : ainsi abonne-t-il sa clientèle aux éditions en plusieurs volumes, dont il se dit parfois le coéditeur. En insérant une introduction en russe à *Ideenmagazin für Liebhaber von Gärten, englischen Anlagen und für Besitzer von Landgütern*, il annonce l'édition de gravures à laquelle il aurait participé, et qui sont en vente dans sa librairie. Un autre exemple de cette

⁷¹ [Jean-Jacques Bouvier, dit l'abbé Lionnois], *Traité de la mythologie, orné de cent-quatre-vingt* [sic] *gravures en taille douce, à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, par M. l'abbé Lyonnois...*, t. I-II, Moscou, F. Courtener, 1795, 8°. Les illustrations furent éditées à part : *Collection des 180 figures pour la mythologie*, Moscou, F. Courtener, [s. d.]. Il semble qu'il s'agisse d'un livre édité chez lui ; il est introuvable dans les grandes bibliothèques d'Europe occidentale. Il est dit dans la préface qu'il s'agit d'une réimpression de l'édition de Nancy de 1788.

⁷² F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord... », p. 209.

supercherie est l'édition de *Julie. Nouvelle traduite du russe de M. Karamzin par M. de Boulliers*⁷³, alors que le livre est probablement publié à Hambourg⁷⁴. Mais il publie sans doute lui-même quelques titres, par exemple, *Sophie de Harikow, ou Histoire d'une jeune Russe de huit ans : pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes demoiselles du même âge*⁷⁵. Courtener veut paraître plus important qu'il ne l'est : en se présentant comme imprimeur-libraire, il devient le premier des libraires français de Moscou, mais comble aussi le fossé qui le sépare de quelques gros libraires et éditeurs qui sont Allemands – à Moscou son concurrent immédiat s'appelle Christian Rüdiger, qui édite et vend des livres en français. Rüdiger répète le schéma que l'on a pu observer sur l'exemple des libraires allemands de Saint-Pétersbourg : c'est un relieur de l'université de Moscou⁷⁶, qui peut donc bénéficier des possibilités offertes par cette place.

En 1791, Courtener part à l'étranger. Il publie en avril dans le journal officiel de Moscou, le *Moskovskie Vedomosti*, l'annonce suivante (en français dans le journal) :

François Courtener, libraire rue Iliinsky, a l'honneur d'avertir MM. les amateurs de la littérature étrangère, qu'il va entreprendre un voyage pour la France, la Suisse et l'Allemagne, d'où il espère être de retour pour la fin du mois de septembre de cette année. Il se charge de toutes les commissions qu'on voudra lui confier, qui auront rapport à son commerce et qui seront à la portée de sa connoissance. Il se contentera d'une provision ou bénéfice de dix pour cent pour les achats, en recevant d'avance le montant de la commission. Les frais de transport se payeront à la réception. Les commissions qui parviendront après son départ seront également effectuées, celles qui sont pour Paris et pour la Suisse sont données dans le courant du mois de mai ; et celles pour l'Allemagne auront lieu jusqu'à la fin de juin et seront adressées à la librairie, rue Iliinsky, laquelle fournit pendant son absence de bonnes nouveautés, desservie par des personnes actives et intelligentes. En déclarant et reconnoissant comme bonne et valable la signature de son épouse pendant son absence, il prie MM. les amateurs de la littérature de lui témoigner la même confiance de laquelle il a été honoré jusqu'à présent.

On constate que le libraire donne son annonce en français. La raison en est évidente : il s'adresse en priorité à la grande, et peut-être à la moyenne noblesse russe qui est francophone, car c'est ce public qui s'intéresse en particulier à la littérature étrangère en Russie. Il est aussi intéressant de voir que Courtener compte s'approvisionner en Suisse, en France et en Allemagne.

⁷³ *Julie. Nouvelle traduite du russe de Mr. Karamzin par Mr. de Boulliers*, Moscou, chez F. Courtener, libraire, 1797, [4]-51-[1] p., 12°.

⁷⁴ D'après l'historien du livre Sergueï Poltoratski (notes sur un des exemplaires de *Julie*), mais cette information n'est pas confirmée. Nous n'avons pas réussi à retrouver l'édition originale qui probablement n'a jamais existé.

⁷⁵ *Sophie de Harikow, ou Histoire d'une jeune Russe de huit ans : pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes demoiselles du même âge*, Moscou, chez F. Courtener, 1794-1795, 12°, 4 t. Un exemplaire localisé en dehors de la Russie, à la bibliothèque du château d'Oron (nous remercions Juliette Guilbaud pour cette information). Le livre a sans doute été acquis en Russie par Hélène Massalska, princesse de Ligne, qui est à l'origine de cette bibliothèque.

⁷⁶ A. Zajceva, *Knižnaja torgovlja v Sankt-Peterburge*..., p. 144, 149.

Va-t-il visiter la Société typographique de Neuchâtel ? Nous savons en tout cas qu'il correspond avec la STN, mais sa correspondance (une lettre conservée) est bien moins importante que celle de son concurrent Rüdiger (vingt-deux lettres)⁷⁷. Se rend-il à Bâle ? C'est possible, car quelques années plus tard, en 1797, Courtener sort un catalogue intitulé *Note de livres nouveaux et autres, en vente chez Pierre Courtener, libraire à Basle, et chez François Courtener, libraire à Moscou*. Son parent à Bâle ne tarde pas à parler à son tour de la sortie de son catalogue à Moscou. En novembre 1797, les lecteurs de la *Gazette de Berlin* peuvent lire :

Pierre Courtener et Compagnie ont l'honneur d'annoncer à MM. les libraires d'Allemagne et du Nord, ainsi qu'à MM. les amateurs de la bonne littérature tant ancienne que moderne, qu'ils viennent de former leur établissement de librairie en cette ville. Les numéros 1 à 10 de leurs nouveaux catalogues paroissent ; on peut se les procurer ainsi que la suite à Leipzig chez J. H. Muller et Comp[agnie], à Copenhague chez le Roy, et à Moscou chez François Courtener. Bâle, le 1^{er} novembre 1797⁷⁸.

Courtener se rend aussi à Paris où il fonde, quelques années plus tard (en 1802), sous la raison sociale *Courtener, Rebannier et Cie*, une maison de commerce qui se charge des commissions pour l'achat des livres⁷⁹. Il semble donc que ce voyage joue un rôle important dans l'essor de sa librairie.

La topographie de la librairie française à Moscou

Suivons maintenant la topographie des magasins ouverts par Courtener à Moscou. Sa première adresse est rue Iliinka où, en 1782, il vend des graines et des bulbes de fleurs de Hollande et de France. Sa librairie n'apparaît qu'en 1785, au 3, rue Iliinka. Cette rue qui part de la place Rouge, juste en face de la tour Spasskaïa (Saint-Sauveur), est l'une des grandes rues commerçantes de Moscou : depuis le XVI^e siècle s'y trouvent des échoppes et des galeries marchandes, où l'on peut tout acheter. En s'y installant, Courtener se démarque d'une part des vendeurs de livres russes qui commercent sur le pont Spasski (Saint-Sauveur), sous les murs du Kremlin ; d'autre part, il prend pied dans l'un des centres de commerce les plus importants de Moscou. Courtener y vend des livres français, introduit des livres russes et des estampes, mais selon les habitudes de cette époque, il vend aussi d'autres marchandises. Vers 1791, il transfère son magasin dans une autre maison dans la même rue, avant de partir bientôt pour l'étranger.

Dès son retour, en septembre 1791, François Courtener s'établit rue Nikolskaïa. Il vend toujours, en plus de livres, d'autres articles : des jeux de société et des carrosses. À cette époque, il

⁷⁷ F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord... », p. 199.

⁷⁸ *Gazette de Berlin*, n° 18, 1798, suppl.

⁷⁹ Nous n'avons pas d'informations sur l'activité de cette maison de commerce.

est reçu marchand de la troisième guilde (jusqu'en 1812). Son entrée à la guilde marchande montre que ses positions sont plus solides, même s'il ne compte pas encore parmi les marchands les plus riches. La rue Nikolskaïa part aussi de la place Rouge, en face du Kremlin, comme la rue Iliinka – les deux rues sont presque parallèles. Le départ de Courtener n'est pas un hasard. La rue Nikolaskaïa est, à la fin du XVIII^e siècle, en passe de devenir un nouveau centre de la librairie. Dans le premier quart du XIX^e siècle, la majorité des librairies de Moscou, plus d'une vingtaine, se trouvent soit dans cette rue, soit à proximité. L'imprimerie d'État (*Petchatny dvor*) y est également sise, de même que la célèbre Académie slave-gréco-latine, installée depuis la fin du XVII^e siècle dans le monastère Zaïkonospasski, situé lui aussi dans cette rue. Il semble toutefois que Courtener ne soit pas entouré de Français dans cette rue : on y trouve François Desmarets, qui ouvre sa librairie en 1773, mais qui a probablement cessé son activité vers la fin du siècle, et c'est tout ou à peu près. Si Courtener quitte cet endroit au début du XIX^e siècle, c'est probablement parce que la rue est clairement associée au commerce du livre russe. Il est intéressant de voir que le plus grand libraire russe, Glazounov, transfère (en 1808) dans la rue Nikolskaïa son magasin, lequel se trouvait jusqu'alors sur le pont Spasski, sous les murs du Kremlin ; sa librairie devient la plus grande de Moscou, avec un cabinet de lecture qui lui est associé. C'est sans doute aussi pour cette raison que le gendre de François Courtener, Jean Gautier, ouvrira sa librairie « russe » dans cette rue, en 1810, dans la maison de Glazounov.

C'est en 1802 que François Courtener transfère sa librairie rue Bolchaïa Loubianka⁸⁰ ; son gendre, Jean Gautier, l'y suit peu après. La librairie de Dominique Bugnet, ouverte en 1799 à proximité, dans la ruelle Glinichtchev, est rachetée en 1807 par Maurice-Gérard Allart – futur « libraire du théâtre de Sa Majesté impériale » – qui la déplace rue Bolchaïa Loubianka. François Riss, surnommé « le coq de la librairie française », est installé avec son compagnon Joseph Sossay, rue Petrovka, à l'intersection avec la rue du Pont-des-maréchaux-ferrants (*Kouznetski most*). Cette rue – célèbre dans l'histoire russe – est le symbole même de la présence française : s'y trouvent au début du XIX^e siècle les plus grands magasins de mode français, y compris celui de M^{me} Aubert-Chalmé, dont la mémoire est aussi passée à la postérité. L'autre extrémité de la rue du Pont-des-maréchaux-ferrants donne sur la rue Bolchaïa Loubianka. Nous sommes donc au cœur du quartier habité par de nombreux Français. La nouvelle église catholique Saint-Louis-des-Français, centre de la vie communautaire des Français de Moscou, se trouve dans ce quartier. Mais c'est en même temps un quartier de l'aristocratie russe, ce qui le rend doublement intéressant pour les libraires français, pour qui le livre étranger – et en particulier francophone – est le pilier du commerce.

⁸⁰ Dans la maison du prince Nikolaï Golitsyne.

Les héritiers

En 1804, Courtener cède sa librairie à son gendre Jean Gautier, et ouvre un magasin de graines, rue Bolchaïa Loubianka. Il continue cependant son activité et publie même, en 1804-1805, *Le Nouveau Plan de Moscou*. Après avoir fondé en 1805, dans la même maison, une librairie pour ses fils François et Antoine revenus en Russie après des études à l'étranger, il vend son magasin de graines. Il se consacre alors à la création d'un musée de Lecture pour deux cents personnes : ce musée ouvre le 20 août 1806 et, avec les presque vingt mille livres offerts à ses lecteurs, il constitue la première entreprise de cette envergure à Moscou. Courtener tente de faire de ce musée un centre d'affaires et d'informations commerciales. En 1807, sa librairie existe toujours, et est connue comme un musée de Lecture, à la différence du cabinet de lecture de Lemoine, un nouveau libraire français. En 1811, on le trouve dans la maison de l'Académie médico-chirurgicale près de la rue du Pont-des-maréchaux-ferrants.

En 1806, à la suite du changement de la législation russe, François Courtener se fait naturaliser « avec sa femme Marie et ses fils François, Antoine et Théodore ». La librairie, tenue par ses fils François-Pierre et Antoine Georges Louis, existe dans un premier temps sous la raison *Les Frères Courtener*, puis change de nom aux alentours de 1812. Il est possible que ce changement ait été une conséquence de la cession, par Antoine Courtener, de ses parts de capital, car celui-ci n'annonce plus son capital depuis 1812. François Courtener, le père, meurt à Moscou en 1814.

Le troisième fils Courtener, sans être libraire, est néanmoins toute sa vie durant lié au monde des livres. En 1803, Théodore Courtener quitte Moscou pour faire ses études à Strasbourg. Ce détail nous renseigne sur les liens forts qui existent toujours entre ces anciens Strasbourgeois et leur ville d'origine. En 1811, il passe un examen à l'université de Moscou et reçoit l'attestation pour enseigner le français, l'allemand et les mathématiques. Il entre à l'Académie médico-chirurgicale comme aide-bibliothécaire et, par la suite, il devient professeur de français dans de nombreux établissements, y compris à l'université de Moscou. Mais il est plus connu comme auteur de livres pour l'apprentissage du français (il en signe une bonne trentaine) : manuels d'orthographe, de syntaxe, de grammaire française, recueils de textes etc. Il est curieux de noter que presque tous ses livres sont édités et imprimés chez des éditeurs français de Moscou, signe probable des liens paternels hérités par le fils de François Courtener. À cette époque, dans les années 1830-1840, les rois de l'édition à Moscou s'appellent François Riss (vieux compagnon de François Courtener), Woldemar Gautier (un des descendants du gendre de François Courtener), et un nouveau, un Français établi à Moscou au début du XIX^e siècle, Auguste Semen. Les propres fils de Courtener quittent la course.

Si la librairie de Courtener et son esprit d'innovation ne meurent pas avec la disparition de son fondateur, c'est en grande partie grâce à son gendre, Jean Gautier*. Il n'appartient pas à une famille de libraires, comme c'est le cas de François Courtener, mais il vient tout de même d'un milieu incontestablement lettré : son grand-père était juge au magistrat de Saint-Quentin. Son père, Jean-Marie Gautier-Dufayer, fit ses études à Paris, puis fut précepteur, avant de se lancer dans une grande aventure. En réponse à l'appel de Catherine II qui veut faire venir des étrangers pour peupler les territoires vides de son empire, il part en 1764 à Saint-Pétersbourg en compagnie de deux autres Français, avec des passeports, et sur l'incitation de l'envoyé de Russie à La Haye. Gautier-Dufayer s'occupe de différentes choses : il est directeur des fabriques d'un grand seigneur, précepteur dans plusieurs familles nobles, avant de venir à Moscou, où il s'inscrit au corps des marchands et se lance dans le commerce. Cette intégration dans la société marchande de Moscou lui est facilitée par le mariage conclu avec Jeanne Gaudain, fille de Léopold Gaudain, marchand français en vue et directeur du Club des étrangers de Moscou. Une chose semblable arrive aussi au fils issu de cette union, Jean Gautier.

On ignore quelle éducation celui-ci a pu recevoir, mais il a sans aucun doute fait des études, car il entre, probablement vers la fin des années 1780, à l'âge de vingt et quelques années, dans la famille de François Courtener, d'abord comme précepteur, avant de devenir commis. Il semble que, vers 1794, Jean Gautier ait sa propre librairie, et Courtener n'y est assurément pas étranger. En 1797, Gautier est chargé par Courtener d'accompagner deux de ses fils à l'étranger pour leurs études ; au retour, il épouse Élisabeth Courtener, fille du libraire, qui n'a alors même pas seize ans. Ce mariage est en quelque sorte, pour Gautier, une consécration parmi les libraires étrangers de Moscou. Le témoin du mariage s'appelle Jean Maÿ, libraire déjà mentionné.

À peine un mois après le mariage, le 23 février 1799, Jean Gautier s'inscrit au corps des marchands de Moscou, tout en continuant à faire du commerce rue Nikolskaïa, dans la boutique de son beau-père. En 1800, sa femme meurt en couches. Gautier sort à cette époque de sous la tutelle de son beau-père. En même temps, il est aussi – comme Courtener – habité par un esprit entreprenant, et bouillonne de projets. En 1801, il ouvre deux librairies sur l'avenue Tverskaïa, l'une des plus grandes artères de la capitale, en plein centre de Moscou et à deux pas du quartier de la Loubianka : une librairie « étrangère » et une librairie « russe ».

Il s'associe à cette époque à Kriajev, et à ce même Jean Maÿ qui a été témoin de son mariage. Ensemble, ils se lancent dans l'édition, le vieux rêve de François Courtener. En 1801, l'officine *Gautier et Cie* prépare la traduction et la publication d'*Atala, ou Les Amours de deux sauvages dans le désert*, de Chateaubriand. En 1802, les associés font passer l'annonce suivante (traduite du russe) :

Le conseiller titulaire Kriajev, le marchand de la première guilde de Moscou, Gautier, et l'assesseur de collège Maÿ annoncent qu'ils ont reçu, d'après un ukase nominatif impérial, la permission de fonder et de tenir à Moscou, sous la protection particulière de la maison d'Éducation de Moscou, leur propre typographie, qu'ils avaient déjà fondée de fait sur l'avenue Tverskaïa, dans la maison du prince Youri VI. Dolgorouki.

À cause des dettes contractées par la typographie, Jean Gautier-Dufayer préfère sortir dès 1804 de l'association, contre le paiement de 8 000 roubles pour sa part du capital, et la cession à Kriajev et Maÿ de sa librairie russe. Même si cette décision est très lourde pour sa jeune société, elle se révèle sage, car ses compagnons finissent par faire faillite.

En 1804, Gautier s'établit comme libraire rue Bolchaïa Loubianka, à côté de la librairie de son beau-père, lequel cherche un repreneur pour son magasin. L'année suivante, Gautier transfère sa librairie dans la maison de M. Beckers, près de la rue du Pont-des-maréchaux-ferrants, à côté du magasin de modes de la Française M^{me} Goutte. Ce n'est sans doute pas une décision prise à la légère : nul doute que Gautier veut profiter de l'afflux de la grande et de la moyenne noblesse russe qui constitue une clientèle riche et, de surcroît, francophone. Une librairie « russe » est ouverte par lui, dans la maison appartenant au libraire Glazounov (rue Nikolaskaïa), celle-là même d'où, quelques années auparavant, son beau-père s'est retiré. Gautier établit des rapports avec de nombreux typographes de Moscou, Beketov, ses anciens compagnons Kriajev et Maÿ, Christophor Klaudi (ou Claudius), Gippius, Nikolaï Sergueïevitch Vsevoljski, Semione Ioannikievitch Selivanovski et surtout Andreï Gordeïevitch Réchetnikov, les typographes de Saint-Pétersbourg Johann Karl Schnor⁸¹, Alexandre Pluchart⁸² et la typographie de l'Académie des sciences. On observe donc que la topographie des librairies de Gautier n'est pas tout à fait la même que celle de François Courtener : Gautier ne se limite pas exclusivement au quartier français et à sa clientèle huppée. À la différence de son beau-père, il entretient des relations avec tous les acteurs du champ, non seulement français, mais également allemands et russes. Cette attitude traduit-elle un changement dans l'identité nationale du libraire Gautier ? Ce n'est pas impossible, car Gautier naît et grandit en Russie, contrairement à Courtener. Cette diversification des contacts relève sans doute aussi du désir d'étendre son réseau, et de profiter de l'expansion de la pratique de la lecture, qui ne se limite plus à la noblesse. Le pari de Gautier réussit, car son entreprise devient une maison d'édition incontournable à Moscou au XIX^e siècle.

Après son décès en 1832, son épouse continue son commerce en associant l'un de ses fils, Nicolas. Les affaires vont mal, et la veuve Gautier est contrainte d'appeler son fils Woldemar, qui

⁸¹ Johann Karl Schnor, d'origine allemande, un des typographes russes les plus importants du XVIII^e s., pendant longtemps compagnon du libraire et éditeur Weitbrecht.

⁸² Ce Français, assistant de Pierre-François Fauche à Brunswick, vint à Saint-Pétersbourg en 1806 ; voir V. Somov, « Le livre français à Saint-Pétersbourg... », p. 79.

étudie le commerce à Hambourg. En 1843, celui-ci s'associe avec Frédéric Monighetti et la maison prend le nom de *Gautier & Monighetti*. Ensemble, ils achètent l'imprimerie du célèbre Auguste Semen. En 1845, Monighetti se sépare de Woldemar Gautier. En 1864, ce dernier achète le fonds de la librairie de Charles Urbain, ci-devant *Urbain & Renaud*, une autre librairie française de renom à Moscou. Woldemar Gautier devient de ce fait le seul grand libraire français de Moscou.

Il semble donc que les héritiers de Jean Gautier n'aient pas souhaité étendre leur réseau au-delà des limites de la colonie française. L'évolution de la famille et celle de l'entreprise semblent intimement liées, dans le cas des Gautier. En effet, cette famille garde son identité nationale durant tout le XIX^e siècle. Un carnet intime, appartenant à un Gautier⁸³ du début du XX^e siècle, en donne une idée : le carnet est tenu en français, il sert d'abord et surtout à noter les dates de naissance, de mariage ou de décès des membres de cette famille. Les noms des conjoints des Gautier sont également révélateurs : toujours moscovites, ce sont au XIX^e siècle les Doublet, Dupuis, Armand, Léliée, Richard ; y sont aussi notés les décès des Catoire⁸⁴, Pierling, Pozzi, Formage, certainement amis de la famille. Les Gautier sont enterrés au cimetière hétérodoxe sur les monts Vvedenskié, au milieu des autres familles françaises.

La librairie française en émigration : Quelques conclusions et pistes de recherches

La librairie Courtener-Gautier n'apparaît donc pas de la même façon que les librairies allemandes de Saint-Pétersbourg. Les Français ne bénéficient pas, au départ, de ce crédit qui permet à certains Allemands de se hisser au rang des plus grands libraires de Saint-Pétersbourg, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle : des relations à la cour et dans quelques établissements d'État, avant tout l'Académie des sciences, et des liens avec les milieux intellectuels maçonniques. Les Français constituent à Moscou, où il n'y a qu'un seul libraire allemand d'importance (Rüdiger), un réseau de librairies françaises de tout premier plan. Ils profitent ainsi d'une niche, qui existe apparemment à cette époque dans le commerce du livre étranger à Moscou. Ils suivent de près les changements dans la « topographie commerciale » de la ville, s'établissant dans les rues commerçantes du moment, en partant de la place Rouge – ils se trouvent là à proximité des libraires russes –, pour arriver dans le quartier de la Loubianka, qui attire une clientèle russe huppée et francophone. Le commerce d'un Courtener se spécialise, dans le souci de se distinguer de la librairie russe. D'autres méthodes, sans être originales, sont neuves pour Moscou : publicité dans les journaux, prêt des livres et création de cabinets de lecture...

⁸³ Conservé dans le fonds Gautier du département des manuscrits de la bibliothèque d'État de Russie (RGB).

⁸⁴ Les Catoire sont issus d'une famille française connue, installée au XIX^e s. à Moscou où elle demeure toujours.

Il est instructif de comparer la librairie française en Russie à celles qui existaient dans d'autres points de chute de l'émigration française. Prenons l'exemple de Florence, au XVIII^e siècle⁸⁵. Les libraires français sont attirés à Florence, notamment parce qu'ils savent qu'il y existe déjà des librairies françaises. Les relations entre les libraires français ne s'y résument pas à la concurrence, il y a de l'entraide et les alliances interfamiliales permettent de consolider son commerce ou, pour les nouveaux venus, d'accéder à des réseaux déjà mis en place. Renato Pasta note ainsi dans le cas du libraire florentin d'origine française, Bouchard, le rôle des liens entre les négociants de même origine, exerçant des activités parfois différentes (mais quelquefois complémentaires), mais aussi les liens de protection entre les libraires français et l'élite socio-culturelle de Florence. Les libraires français de la péninsule forment un réseau homogène qui leur permet d'être plus performants que les libraires locaux. En Russie, les liens professionnels et familiaux, ainsi que la communauté d'origine entre les libraires français, sont aussi le gage d'une certaine force. Rappelons les opérations communes entre les libraires français de Saint-Pétersbourg et leurs confrères de Moscou (Courtener et les frères Gay), une évidente mobilité géographique entre les deux capitales (les frères Gay, Riss), l'aide à l'installation de nouveaux arrivants dans une grande ville comme Moscou (Courtener et Riss, Courtener et Gautier).

Les liens avec le pays d'origine sont aussi forts dans le cas de Florentins d'origine française, que dans celui de Français de Moscou, particulièrement à la première génération des libraires : les voyages de François Courtener, les études de ses fils en France, à Strasbourg, en sont des manifestations évidentes. En même temps, leurs liens professionnels ne se limitent nullement à la France : François Courtener fait aussi des affaires avec la Suisse et avec l'Allemagne ; la position géographique de Strasbourg, dont Courtener et nombre de ses collègues sont originaires, au carrefour de l'Europe, y est sans doute pour quelque chose.

Tout en gardant leur identité, gage de leur spécificité, ces libraires étendent progressivement leur réseau : d'un milieu presque exclusivement francophone, ils passent à des cercles plus larges et plus hétérogènes qui incluent des libraires et des éditeurs francophones, germanophones et russophones (Gautier).

Les guerres napoléoniennes ont un effet identique à Moscou et à Florence, infligeant au commerce français une crise dont il se relèvera difficilement. Reste encore à étudier l'offre des libraires français en Russie, pour comprendre si quantitativement elle représente – comme dans le cas des libraires français de Florence – une nouvelle tendance dans la lecture, qui privilégie une littérature moins érudite et plus légère, répondant ainsi à l'apparition d'une nouvelle sensibilité.

⁸⁵ R. Pasta, « Hommes du livre et diffusion du livre français à Florence au XVIII^e s. », dans *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI^e-XIX^e s.*, dir. F. Barbier, S. Juratic, D. Varry, Paris, Klincksieck, 1996, p. 99-136.

Annexe : les libraires francophones en Russie au XVIII^e siècle.

Nous présentons ici de courtes notices biographiques sur les principaux acteurs de la librairie tenue en Russie au XVIII^e siècle-début du XIX^e siècle, par des Français ou des Suisses francophones. Pour plus d'informations, le lecteur est prié de se reporter, le moment venu, à : *Dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres Européens francophones en Russie au XVIII^e siècle*, dir. Anne Mézin, Vladislav Rjéoutski, Ferney-Voltaire, Centre international d'études du XVIII^e siècle (en préparation).

Abréviations utilisées

ANF = Archives nationales de France.

Barbier = F. Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord au XVIII^e siècle : l'invention de la médiatisation », dans *Le Siècle des Lumières* (vol. I). *Espace culturel de l'Europe à l'époque de Catherine II*, dir. S. Karp, Moskva, 2006, p. 204-205.

CGIA Saint-Petersbourg = Archives historiques centrales de la ville de Saint-Petersbourg.

CP Russie = Correspondance politique, Russie (fonds aux archives du ministère des Affaires étrangères, Paris).

Dokumenty i materialy po istorii Moskovskogo universiteta vtoroj poloviny XVIII veka [*Documents et matériaux pour l'histoire de l'université de Moscou dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*], dir. N. A. Penčko, Moskva, 1960-1963 : t. I (1756-1764), II (1756-1766), III (1767-1770, 1785).

Kapitalnye knigi = Kapitalnye knigi Moskovskogo kupečeskogo občestva [*Les Registres des capitaux de la société marchande de Moscou*] : 1788-1791, Moskva, 1912 ; 1792-1794, Moskva, 1913 ; 1795-1797, Moskva, 1913.

MAE = Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris.

MAE Nantes = Archives du ministère des Affaires étrangères, Nantes.

Martynova-Ponjatovskaja = N. Martynova-Ponjatovskaja, « Materialy dlja istorii knižnoj trgovli v Moskve » [« Documents pour l'histoire du commerce des livres à Moscou »], dans *Sbornik Publičnoj biblioteki im. V. I. Lenina* [*Recueil de travaux de la Bibliothèque publique V. I. Lénine*], Moskva, 1928, t. I, p. 113-131 ; t. II, p. 153-180.

MV = *Moskovskie vedomosti*, journal édité à Moscou, 1756-1917.

Muzykalny Peterburg = Muzykalny Peterburg. Encyclopedičeskij slovar' [*Le Saint-Petersbourg musical. Dictionnaire encyclopédique*], t. I, vol. 1-3, Sankt-Peterburg, 1996-1999.

RGADA = Archives des actes anciens d'État de Russie, Moscou.

RBS = *Russkij biografičeskij slovar'* [*Dictionnaire biographique russe*], dir. A. A. Polovceva, 1896-1918, 25 vol.

RGB = Bibliothèque d'État de Russie, Moscou.

RGIA = Archives historiques d'État de Russie, Saint-Petersbourg.

RNB = Bibliothèque nationale de Russie, Saint-Petersbourg.

SPbV = *Sankt-Peterburgskie vedomosti*, journal édité à Saint-Petersbourg, 1728-1918.

SPbZ = *Sankt-Peterburgische Zeitung*, journal édité à Saint-Petersbourg, 1729-1852.

Svodny katalog knig = Svodny katalog knig na inostrannykh jazykah, izdannyh v Rossii v XVIII veke, 1701-1800 [*Catalogue général des livres en langues étrangères édités en Russie au XVIII^e siècle, 1701-1800*] : t. I (A-G), Leningrad, 1984 ; t. II (H-R), Leningrad, 1985 ; t. III (S-Z), Leningrad, 1986 ; t. IV (périodiques), Sankt-Peterburg, 2004.

Najdenov = *Materialy dlja istorii Moskovskogo kupečestva* [*Matériaux pour l'histoire du corps des marchands de Moscou*], éd. N. A. Najdenov : t. IV, Moskva, 1886 ; t. V, Moskva, 1887.

Zajceva, 1981 = A. Zajceva, « Inostrannye knigoprodavcy v Sankt-Peterburge v konce XVIII-načale XIX veka » [« Les libraires étrangers à Saint-Petersbourg, fin XVIII^e-début XIX^e s. »], dans *Knigotorgovlja i*

bibliotečnoe delo v Rossii v XVIII - pervoj polovine XIX veka [Le commerce des livres et les bibliothèques en Russie, XVIII^e-I^{re} moitié XIX^e s.], Leningrad, 1981, p. 29-51.
Zajceva, 2005 = A. Zajceva, *Kněžnaja torgovlja v Sankt-Peterburge vo vtoroj polovine XVIII veka* [Le Commerce du livre à Saint-Pétersbourg dans la seconde moitié du XVIII^e s.] Sankt-Peterburg, 2005.

ALICY, Pierre. Né à Lunéville, en 1770, il épousa en 1804, à Saint-Pétersbourg, Joséphine Champeaux de Grandmont (*Metz, 1771). En 1798, sa boutique était située à Saint-Pétersbourg dans la rue Bolchaïa Morskaïa, puis, de 1801 à 1812 environ, dans la maison de la Société libre d'économie, au coin de la perspective Nevski. Il fit paraître, en 1799, son *Catalogue du fonds de la librairie d'Alici, maison économique, vis-à-vis l'Amirauté* (Saint-Pétersbourg, [1799], [2]-260 p., 8^o). Tout comme Jean Bouvat, il inséra régulièrement sa publicité dans un journal d'émigrés français publié à Saint-Pétersbourg, *Journal littéraire de St.-Pétersbourg* (1798-1800), édité par Marie-Joseph-Hyacinthe Gaston.

MAE Nantes, Saint-Pétersbourg, consulat de France, état-civil, 1*, mariage, an XIII, p. 110 ; *SPbV*, 5.5.1797, n^o 36 ; 12.3.1798, n^o 21 ; *Svodny katalog knig*, vol. III, p. 179 ; Zajceva, 1981, p. 440.

ALLART, Maurice-Gérard ou Maurice Nikolaïevitch. Né à Paris en 1779, mort à Moscou en 1847, il épousa Henriette-Bénédictine Larmée, née à Moscou d'une famille de marchands français connus de la ville. Il avait été élève au corps des Cadets nobles de terre, et servit jusqu'à 1819. Parallèlement à cette carrière militaire, il acheta en 1807, à André Lemoine, l'ancienne librairie de Dominique Bugnet, à Moscou. Elle comprenait alors une « Bibliothèque pour la vente et pour l'abonnement », composée de 13 000 volumes et divisée en vingt-deux parties. Il la transféra rue Bolchaïa Loubianka. Il fit paraître un nouveau catalogue, comprenant plus de 15 000 volumes. Allart fit de la section théâtrale la spécialité de sa librairie, ce qui lui valut le titre de « Libraire du théâtre de Sa Majesté impériale ». En 1808, Allart ouvrit un dépôt de livres dans le grand théâtre d'Arbat. La librairie fut définitivement fermée après la guerre de 1812, et Allart se tourna vers l'enseignement. Il fit partie de ces Français qui furent relégués en 1812, sur l'ordre du comte Fiodor Rostoptchine, général-gouverneur de la ville de Moscou. L'une des raisons de son arrestation fut son appartenance à la secte des Illuminés, une branche maçonnique. Auguste Semen, futur célèbre typographe et éditeur russe, fut arrêté en même temps pour les mêmes raisons. Allart était en effet un franc-maçon convaincu, membre de plusieurs loges maçonniques. Après la guerre, il fit une carrière d'enseignant dans différents établissements d'État.

ANF, AE BI 988, fol. 166, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; RNB, Mss., fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bap., 19.3.1783, 28.5.1784, 10.8.1785, 16.5.1787, 4.7.1788, 13.12.1790, 23.8.1792, 9.12.1793, 18.9.1795, fol. 96v ; CGIA Moscou, fonds 397, inv. 1, dos. 108 ; *Gazette de Berlin*, n^o 18, 1798, suppl. ; *Kapitalnye knigi*, 1912, 1913 ; *MV*, 1782, n^o 96 ; 19-23.4.1791, 23-26.4.1791, 4.4.1795, 9-19.5.1795 ; Najdenov, t. IV, p. 434-474, et t. V, p. 219-244 ; *SPbZ*, 1793, n^o 47 ; Martynova-Ponjatovskaja, t. I-II ; *Muzykalny Peterbourg*, t. I, vol. I, p. 202 ; V. Rjéoutski, « La colonie française et l'Église catholique de Moscou à la fin du XVIII^e siècle », dans *Cahiers du Monde russe*, t. 41/4, oct.-déc. 2000, p. 615-628.

BOUVAT, Jean. Installé à Saint-Pétersbourg au moins depuis 1798, il y tenait boutique sur la perspective Nevski, puis dans d'autres endroits de la ville. Il donnait de la publicité dans le *Journal littéraire*

de Saint-Pétersbourg, édité à Saint-Pétersbourg par un émigré royaliste, le chevalier Marie-Joseph-Hyacinthe Gaston. Son fonds de commerce fut vendu aux enchères en 1808. Il fit don de 500 roubles à l'armée russe en 1812, à l'approche des troupes napoléoniennes.

SPbV, 5.5.1797, n° 36 ; 12.3.1798, n° 21 ; *Svodny katalog knig*, vol. IV, p. 333-364 ; Zajceva, 1981, p. 44 ; Zajceva, 2005, p. 208.

BUGNET, Dominique. Originaire de Thionville, il ouvrit en 1799 une librairie ruelle Glinichtchev, à Moscou, à côté du célèbre magasin de mode de M^{me} Aubert-Chalmé. En suivant l'exemple de François Demarest, Bugnet organisa un prêt des livres, pour Moscou et la province, pour un abonnement de 25 roubles par an ou de 15 roubles pour six mois. Il éditait son catalogue, tout comme les autres libraires français. Bugnet faisait aussi le commerce de tabac, d'épices, de confiseries etc. Dans sa librairie, à part les romans, mémoires, livres d'histoire, il y avait aussi une collection de pièces de théâtre. En 1802, il fut annoncé dans les *Moskovskié Vedomosti* que la librairie serait désormais dirigée par M^{me} Bugnet. En 1804, la librairie fut achetée par un autre Français, André Lemoine, puis, en 1807, rachetée par Maurice Allart (voir ci-dessus).

MV, 1799, suppl. au n° 24, p. 556 ; 1802, n° 79 ; 1806, n° 6 ; 1807, n°s 11, 50, 92 ; 1808, n°s 16, 77 ; 1810, n° 1 ; *SPbZ*, 1793, n° 47 ; Martynova-Ponjatovskaja, t. I.

CHARPENTIER, Jean-Baptiste Jude. Né vers 1740 à Biennes, près de Reithel. Il avait épousé Anne-Catherine-Louise Le Prince, sœur du peintre. Il mourut vers 1800, à Saint-Pétersbourg. Grammairien français, parti dans sa jeunesse en Russie, il traduisit en français la *Grammaire* de l'académicien Mikhaïl Lomonossov et confronta sa traduction avec celle de Marignan. Il y ajouta des dialogues, un choix de proverbes et des notions propres à faciliter l'étude de la langue. Il publia sa grammaire russe en 1768, à Saint-Pétersbourg, sous le titre *Éléments de la langue russe, ou Méthode courte et facile pour apprendre cette langue conformément à l'usage* (Saint-Pétersbourg, de l'imprimerie de l'Académie des sciences, 1768, [16]-368 p., tabl., 8°, 2 000 ex. ; rééd. : Saint-Pétersbourg, 1791, 1795). Diderot avait un exemplaire de la première édition dans sa bibliothèque. Charpentier travaillait comme lecteur de français à l'école de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg, depuis au moins 1763. Il exerça aussi les fonctions de traducteur en français des langues russe et allemande. Très insatisfait par son salaire, il quitta l'Académie en 1779, et fut remplacé par le lecteur Joli. C'est certainement lui qui vendait des livres à Saint-Pétersbourg, en 1771-1772, dans la rue Lougovaïa Millionnaïa, notamment : *Lettre d'un Scythe franc et loyal ou réfutation du "Voyage en Sibérie" publié par l'abbé Chappe*. Charpentier revint en France à la veille de la Révolution, mais retourna vite à Saint-Pétersbourg, effrayé par les événements. Franc-maçon.

ANF, AE BI 989, fol. 111, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; SPFA RAN, fonds 3, inv. 1, dos. 377 ; inv. 9, dos. 189 ; *MV*, 1768, n° 95 ; *SPbV*, 6.7.1772, n° 54 ; *La France et la Russie au Siècle des Lumières. Relations culturelles et artistiques de la France et de la Russie au XVIII^e siècle* [exposition, Paris, 1986-1987], Paris, 1986, p. 81 ; A. Serkov, *Russkoe masonstvo, 1731-2000 g. Encyclopedičeski slovar'* [La Franc-Maçonnerie russe, 1731-2000. Dictionnaire encyclopédique], Moskva, 2001, p. 954 ; Zajceva, 1981, p. 42 ; Zajceva, 2005, p. 98, 145.

CLAIRVAL. Il ne s'agit sans doute pas de Jean-Baptiste Clairval, comédien de la Comédie-Française à Paris, en 1762, car Clairval jouait dans la troupe de Sérigny, à Saint-Pétersbourg, depuis 1759. En février 1763, il se trouvait encore à Saint-Pétersbourg, car son nom est mentionné par Lespine de Morambert dans sa lettre à Charles-Simon Favart. En 1763, sur ordre de l'impératrice Catherine II, il fut envoyé pour engager des comédiens au service de la Russie. Il visita notamment Vienne, Munich, puis se rendit à Paris. Les acteurs de la troupe de Renaud, invitée par la cour de Saint-Pétersbourg, furent engagés par lui. Un Clairval se trouvait à Saint-Pétersbourg vers 1781 et, se disant libraire, menait des affaires directes avec des libraires de France.

Almanach de la librairie (cité dans Barbier, p. 204-205) ; *Mouzykalny Péterbourg*, t. I, vol. III, p. 204 ; R. A. Mooser, *Contribution à l'histoire de la musique russe. L'opéra-comique français en Russie au XVIII^e siècle*, Genève, 1954, p. 29, 30, 35.

COURTENER, François Antoine Louis. Né à Strasbourg en 1752, mort en 1814 à Moscou, catholique, fils d'Antoine Courtener, maréchal-ferrant, et de Marguerite Hains ; marié à Henriette Marie Anne Dreyer, dite Anna Antonovna (*Strasbourg, v. 1761). Elle était harpiste et enseigna, en 1781-1782, la harpe à l'institut de jeunes filles nobles Smolny. Ils eurent plusieurs enfants, dont Élisabeth Henriette Courtener (*v. 1782), M^{me} Jean Gautier-Dufayer ; François-Pierre Courtener (*Moscou, 1789), lui aussi libraire ; Théodore Jean Courtener (*Moscou, 1795), professeur de français.

Courtener s'installa à Moscou avant 1776. En 1782, il ouvrit, rue Iliinka, un magasin de graines puis, en 1785, une librairie. Il vendait des livres français et éditait régulièrement son catalogue. Après un voyage d'affaires en Europe, en 1791, il sortit son catalogue commun avec son parent libraire à Bâle. Pendant la Révolution française, François Courtener vendit également des publications révolutionnaires. En février 1802, il fonda une maison de commerce à Paris sous la raison sociale *Courtener, Rebannier & Cie*, et transféra sa librairie rue Bolchaïa Loubianka ; son gendre Jean Gautier l'y suivit. Ayant fondé en 1805 pour ses fils François et Antoine, revenus en Russie après des études à l'étranger, une librairie *Les Frères Courtener* dans la même maison, il se consacra à la création d'un musée de lecture pour deux cents personnes (1806). (Voir la liste complète de ses catalogues dans : *Svodny katalog knig*, vol. III, p. 191-192.)

ANF, AE BI 988, fol. 166, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; RNB, Mss., fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bap. ; CGIA Moscou, fonds 397, inv. 1, dos. 108 ; *Gazette de Berlin*, n° 18, 1798, suppl. ; *Kapitalnye knigi*, 1912 ; 1913-I, 1913-II ; *MV*, 1782, n° 96 ; 19-23.4.1791, 23-26.4.1791, 4.4.1795, 9-19.5.1795 ; Najdenov, t. IV, p. 434-474, et t. V, p. 219-244 ; *SPbZ*, 1793, n° 47 ; Martynova-Ponjatovskaja, 1928, t. I ; *Muzykalny Peterburg*, t. I, vol. I, p. 202 ; V. Rjéoutski, « La colonie française et l'Église catholique de Moscou à la fin du XVIII^e siècle », dans *Cahiers du monde russe*, n° 41/4, oct.-déc. 2000, p. 615-628.

DESMARETS, François. Né à Autun (Saône-et-Loire), marchand libraire à Moscou, il ouvrit au plus tard en 1778 une librairie-bibliothèque (il y prêtait des livres), rue Nikolskaïa. Il tenait un catalogue de ses livres.

ANF, AE BI 480, CC Dantzig, fol. 213-223 ; MAE Nantes, série Archives des archives, inv. gén. chanc., vice-consulat, Moscou ; *MV*, 1778, n° 83, 2-26.8.1794, 1-8.11.1794 ; *SPbZ*, 1793, n° 47, 48, 50 ; Martynova-Ponjatovskaja, t. I.

FAUCONNIER, Léonard. De 1787 à 1790, la librairie de Fauconnier était située à Saint-Pétersbourg, au n° 129, rue Morskaïa, et, à partir de 1791, sur le canal Catherine, près de la rue Siezjaïa, au n° 327. Léonard Fauconnier résidait toujours à Saint-Pétersbourg en 1797. Il travaillait pour la cour : il participa, par exemple, à la fabrication du livre qui réunit des pièces et des « proverbes » signés entre autres par Catherine II, le prince de Ligne, le comte de Ségur.

ANF, AE BI 989, fol. 114, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; CGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, fol. 140-180, 22.6.1797 ; *SPbZ*, 31.12.1787, n° 105, 3.10.1791, n° 79, 1793, n° 45 ; *SPbV*, 5.5.1797, n° 36, 12.3.1798, n° 21 ; *Svodny katalog knig*, vol. II, p. 326, n° 2273 ; Zajceva, 1981, p. 44.

GAUTIER-DUFAYER, Jean Nicolas ou Ivan Ivanovitch. Né entre 1772 et 1777, il était le fils de Jean-Marie Gautier-Dufayer, originaire de Saint-Quentin, et de Jeanne Gaudain, fille d'un marchand français en vue de Moscou. Marié (1799) à Élisabeth Courtener (1783-1800), fille de François Courtener, libraire, dont il eut un enfant ; puis (1802) à l'Anglaise Margaret Elmers, dont il eut six enfants. Il mourut en 1832 à Moscou. Employé chez François Courtener comme précepteur puis commis, il s'établit comme libraire vers 1794. En 1797, il partit à l'étranger avec deux des fils Courtener. En 1799, il s'inscrivit au corps des marchands de Moscou. En 1801, il ouvrit deux librairies sur l'avenue Tverskaïa. Il s'associa à Kriajev et Maÿ pour se lancer dans l'édition, mais préféra sortir dès 1804 de l'association, contre le paiement de 8 000 roubles pour sa part du capital, et la cession à Kriajev et Maÿ de sa librairie russe. Ses librairies étaient situées dans le quartier français (rue Bolchaïa Loubianka, rue du Pont-des-maréchaux-ferrants), mais aussi dans la rue Nikolaskaïa (une nouvelle librairie russe). Son fonds de livres fut brûlé pendant l'incendie de Moscou en 1812, mais il reprit l'affaire après la guerre et dirigea sa librairie jusqu'à sa mort. Avec ses enfants, sa maison prit le nom de *Gautier & Monighetti*, puis engloba la librairie de Charles Urbain.

CGIA Moscou, fonds 609, inv. 1, dos. 33, fol. 48v ; RGB, Mss., fonds 83 (Gautier), II, dos. 27b ; Najdenov, t. V-VI ; *MV*, 1799, n° 25 ; 1800, n°s 19, 89 ; 1801, n° 73 ; 1802, n° 33 ; Martynova-Ponjatovskaja.

GAY, Jacques (ou Jacob) et Jean-Dominique, frères. Jacques Gay était, selon une information, originaire de Lübeck, comme certains des libraires allemands en Russie. Les frères tenaient de 1783 à 1790 une librairie à Paris, rue du Vieux-Colombier, une autre à Strasbourg, et une imprimerie et une librairie à Vienne. Le catalogue de cette dernière librairie est conservé. Ils furent, à Strasbourg, les correspondants les plus importants de la Société typographique de Neuchâtel. À partir de Vienne, les frères faisaient des opérations avec la Hongrie. En 1790, ils participèrent à la foire de Varsovie. Ils ouvrirent, dès 1787, un magasin à Saint-Pétersbourg, perspective Nevski, qu'ils fermèrent en 1800. Ils s'inscrivirent comme hôtes étrangers dans le corps des marchands de Saint-Pétersbourg, en 1787. Ils s'installèrent à Moscou, en 1789 et tenaient leur librairie au 123, rue Mokhovaïa, en face de l'université. Ils s'approvisionnaient à Saint-Pétersbourg, inséraient des annonces dans les journaux de Moscou, et furent parmi les premiers à vendre des partitions musicales en Russie. Vers 1792, ils déplacèrent leur magasin de Moscou au pont des Maréchaux-

Ferrants (*Kouznetski most*). Les frères Gay vendirent des publications révolutionnaires françaises, ce qui leur causa quelques ennuis. Ils éditèrent le catalogue de leurs livres, avec des suppléments. Dans la relation de son séjour en Russie, en 1791-1792, Fortia de Piles écrivait : « Gay passe pour le mieux assorti des libraires, ils sont tous fort chers, surtout pour les livres étrangers, quoique cet article ne paye pas de droits et que le transport, ayant lieu par mer, soit bon marché ». Après 1793, Catherine II prit des mesures pour lutter contre la littérature critique envers le pouvoir russe. Les ouvrages français sur la Russie furent particulièrement visés. On établit, en 1796, des postes de contrôle à Saint-Pétersbourg, Riga et Moscou. Il fut aussi ordonné de transporter pour contrôle, dans un endroit désigné par le maître de la police, un exemplaire de tout article vendu par les libraires. Charles-François Masson en parle dans ses *Mémoires* : « Plusieurs, et Gay surtout, avaient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avaient fait venir à grands frais de Paris. » – « Les libraires présentèrent une requête à Catherine II, où ils lui représentèrent tous les inconvénients d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de police de se transporter lui-même dans les librairies et dans les magasins, pour faire son inspection. »

Fortia De Piles (Alphonse-Toussaint-Joseph-André-Marie-Marseille, comte de), Boisgelin Du Kerdu [attribué à], *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790-1792*, Paris, Desenne, 1796, t. IV, p. 83, 316-317 (cité d'après V. Somov, « La librairie française en Russie au XVIII^e siècle », *Est-Ouest : transferts et réceptions dans le monde du livre (XVII^e-XX^e siècle)*, éd. F. Barbier, Leipzig, 2005, p. 92) ; *MV*, 1791, 5-12, 23.4.1791, 20-27.10.1792, 18-29.11.1794, 24.2.1795, 10.3.1795, 14.7.1795 ; *SPbV*, 4.5.1787, n^o 36 ; 18.1.1788, n^o 5 ; *SPbZ*, 3.1.1791, n^o 1 ; 31.1.1791, n^o 9 ; 2.1.1792, n^o 1 ; *Svodny katalog knig*, t. III, p. 180 ; Barbier, p. 209 ; Martynova-Ponjatovskaja, t. I ; Zajceva, 1981, p. 40.

GUIBAL, Dieudonné-Barthélemy. Né à Lunéville en 1745, fils de Barthélemy Guibal, sculpteur du roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Jeanne Lécivain (ou Lescrivain). Il épousa en 1794, à l'église catholique Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg, Marie-Françoise Rozet (*Paris 1765, † Saint-Pétersbourg, en couches, 1797), fille de Benoît Rozet, libraire à Paris et de Marie-Claude-Lucie Germain. Il se remaria en 1798, avec Sophie-Antoinette Bugnet (*Thionville ou Pont-à-Mousson, 1774, † Rosières-aux-Salines, 1850), fille de Nicolas Bugnet, ancien capitaine au service de Russie, et de Marie-Anne Posselin, et sans doute sœur du libraire Dominique Bugnet. Guibal quitta la France en 1766, après la mort du roi Stanislas et la dispersion de la cour de Lunéville. Il s'installa d'abord à Saint-Pétersbourg. Il y commerçait en 1770-1771 en qualité de libraire, avec son correspondant parisien Schwartz. Conseiller de la cour et assesseur de collège, il résidait toujours à Saint-Pétersbourg en 1793. Il devint directeur général des Douanes et conseiller d'État. En 1812, à l'approche des troupes françaises, la famille Guibal quitta Moscou pour se réfugier à l'Est, puis fut embarquée pour Nijni-Novgorod. En 1817, Dieudonné-Barthélemy Guibal fut nommé colonel au service civil de Russie, et chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, grâce à l'appui de son ami, le prince Alexandre Golitsyne, ministre de l'Instruction publique. Il revint définitivement en France, à Lunéville, en 1818. Sa seconde épouse, Antoinette-Sophie Bugnet, était surveillante au corps des Cadets en 1793, et la sœur de Dominique Bugnet, un libraire important à Moscou (fin XVIII^e-début XIX^e s.). En Russie,

Guibal avait réuni une collection de sceaux, d'icônes et de livres précieux, de même qu'une très belle collection de tabatières, dont plusieurs ornées d'un portrait en miniature de Catherine II.

ANF, AE BI 989, fol. 108v, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; CGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 14.12.1770 ; dos. 29, 3.1.1793, 25.3.1797, 26.5.1798, 3.5.1800 ; MAE, CP Russie, vol. 100, fol. 344, 20.8.1777 ; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg, 1775-1778, fol. 200.

JOLY, Edme-Joseph (ou Edmond-Joseph). Originaire de Paris, il épousa Magdeleine Martin (*Saumur) en 1766, à l'église catholique de Saint-Pétersbourg. Il en eut plusieurs enfants, parrainés par la grande aristocratie russe et les fabricants Demidov. Bibliothécaire du comte Fedor Grigorievitch Orlov (1741-1796), frère du favori de Catherine II, général en chef, procureur en chef de l'un des départements du Sénat. Joly s'établit ensuite comme libraire à Saint-Pétersbourg : en 1778-1783, sa librairie était située dans la maison du marchand Milioutine, près du pont de Kazan, au n° 66. Franc-maçon, il fut membre ou visiteur de plusieurs loges maçonniques à Saint-Pétersbourg, en 1776. En 1793, il résidait avec son épouse à Moscou.

MAE Nantes, consulat, Saint-Pétersbourg 1775-1778 ; CGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 31.5.1766, 16.10.1766, 5.5.1769 ; inv. 2, dos. 1, 10.7.1767 ; *SPbV*, 15.7.1774 (informations d'Alla Krasko), 22.4.1774, 15.7.1774, 14.12.1778 ; 1793, n° 48, 50 ; A. Serkov, *Russkoe masonstvo, 1731-2000 g. Encyclopedičeski slovar' [La Franc-Maçonnerie russe, 1731-2000. Dictionnaire encyclopédique]*, Moskva, 2001, p. 333, 991 ; Zajceva, 1981, p. 40.

LEMOINE, André. En 1804, la librairie de Dominique Bugnet, à Moscou, fut achetée par le Français André Lemoine. À cette époque, cette « Bibliothèque pour la vente et pour l'abonnement » se composait de treize mille volumes et était divisée en vingt-deux parties. En 1807, la librairie fut achetée par Maurice Nikolaïevitch Allart, et transférée rue Bolchaïa Loubianka. Elle fut définitivement fermée après la guerre de 1812.

Martynova-Ponjatovskaja, t. I-II.

MAÏ, Jean Otto. Marié à Élisabeth Spanner, il en eut une fille. Vivant à Moscou, il fut le parrain de Jean-François Courtener (1787), d'Alexandrine-Dorothée Courtener (1788) et de Théodore-Jean Courtener (1795) aux Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul. Jean Maï s'occupait du commerce de livres et était l'un des associés de Jean Gautier, gendre de François Courtener.

RNB, Mss., fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bapt., 16.5.1787, 4.7.1788, 10.6.1789, 18.9.1795 ; Martynova-Ponjatovskaja, t. II.

RISS, François Dominique. Né en 1768 à Strasbourg, mort en 1858 à Moscou. À son arrivée à Saint-Pétersbourg, en 1787, il fut commissionnaire des frères Gay, avant d'être inscrit en 1788 comme hôte étranger et marchand de la troisième guild. Il s'installa ensuite, vers 1795, comme libraire à Moscou, et tint avec Joseph Sossay une librairie, rue Petrovka, à côté du pont des Maréchaux-Ferrants. Riss faillit être expulsé de Russie en 1803, pour avoir commandé des livres interdits. Il avait été inscrit en 1799 dans la première guild marchande à Moscou (jusqu'en 1811). Après la guerre, au moment du recensement de 1815, il était inscrit dans la troisième guild marchande. Il aurait été, selon ses contemporains, le plus grand libraire

français de Moscou, au début du XIX^e siècle. Il publia le catalogue de ses livres, mais insérait rarement des publicités dans le journal.

CGIA Pétersbourg, fonds 781, inv. 2, dos. 394 ; RGIA, fonds 468, inv. 43, dos. 705 (1803) ; RNB, Mss., fonds en diff. langues, F-II, 27/1, fol. 134, Saint-Louis de Moscou, confessions, 1798 ; Saints-Apôtre-Pierre-et-Paul, bapt., 9.12.1793 ; *MV*, 1796, p. 589 ; *MV*, 1^{er}.8.1797 ; 1799, n° 88 ; 1800, n° 58 ; Martynova-Ponjatovskaja, 1928, t. I.

ROZET, Marie-Claudine, née Germain. Morte en 1784 à Moscou. Mariée au libraire parisien Benoît Rozet, elle en eut quatre enfants. Elle vivait, vers 1778, à Saint-Pétersbourg, avec le Français Bousson de Mairet, gouverneur en 1784 du jeune comte Nikita Petrovitch Panine, futur vice-chancelier de l'empire de Russie. Installée à Moscou dans les années 1770, avec une recommandation de l'astronome Joseph-Jérôme François de Lalande, elle trouva d'abord une place de gouvernante, tout en vendant des livres. Elle se distinguait par la qualité de sa marchandise, ainsi que par celle de sa clientèle. Elle vendit notamment l'abonnement à l'*Histoire de Russie*, de Levesque. Elle correspondit avec le secrétaire de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, Johann Albrecht Euler, l'académicien Gerhard Friedrich Müller, mais aussi avec Diderot. Elle comptait parmi ses clients la grande noblesse russe, le corps des Cadets nobles, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Lors de sa mort, M^{me} Rozet laissa un grand nombre de livres invendus (plus de deux cents titres). L'inventaire comprend les noms des débiteurs de M^{me} Rozet, ainsi que ceux de ses créanciers parisiens, les libraires Durand et Debure fils.

ANF, AE BI 989, fol. 107, 117, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg ; MAE Nantes, chanc., vice-consulat, Moscou, 1782-1785, p. 372-405 (acte de décès de dame Rozet [...]), p. 566-575 (Inventaire des effets de la succession Rozet vendus aux enchères) ; *MV*, 1785, n° 13 ; V. Somov, « Le livre français à Saint-Pétersbourg », dans *Les Français à Saint-Pétersbourg* [exposition, Saint-Pétersbourg, 2003], Sankt-Peterburg, 2003, p. 77-80.

SOSSAY, Joseph. — Voir : RISS, François Dominique.

VYARD, Jean-Guillaume. Né à Paris, il épousa en 1759, à l'église catholique de Saint-Pétersbourg, Hélène-Catherine Michel, sœur du grand marchand français de Saint-Pétersbourg, Jean Michel ; ils eurent des enfants. Négociant français à Saint-Pétersbourg, et chancelier du consulat de France à Saint-Pétersbourg, depuis 1759. Il s'associa en 1763 avec le marchand François La Croix. Le capital de la société s'élevait à 15 000 roubles – 10 000 étant fournis par Vyard et 5 000 par La Croix. En 1768, Vyard vendait des livres, il résidait alors « dans la cour de l'Église catholique », c'est-à-dire de Sainte-Catherine-d'Alexandrie, à Saint-Pétersbourg. Il continua sans aucun doute son activité de libraire et menait vers 1781 des affaires directes avec des libraires de France.

ANF, AE BI 988, fol. 174 ; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. C, consulat, Saint-Pétersbourg, 1776, fol. 35 ; consulat, Saint-Pétersbourg, 1760-1769, chanc. (1763) ; carton 7 (1759), (Serment prêté par J. G. Vyard, chancelier du consulat de France à Pétersbourg) ; reg. chanc., vice-consulat, Moscou, 1759-1764, 2 Mi 2494 ; CGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 29.9.1759, 29.10.1761, 18.1.1765, 23.8.1769 ; inv. 2, dos. 1, 16.9.1760 ; inv. 1, dos. 31, 7.6.1733 ; *Almanach de la librairie* (cité par Barbier, p. 204-205) ; *SPbV*, 1768, n° 62 ; Zajceva, 1981, p. 40.

La dynastie Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862)

Béatrice BOUVIER

Chargée de conservation des archives et des collections à la fondation
Jena-Lurçat (Académie des beaux-arts, Paris)

À l'origine de la maison Bance⁸⁶, on trouve un personnage singulier : Jacques-Louis Bance *dit* l'aîné, issu d'un milieu modeste qui ne le prédestine en rien à l'art de la gravure. Pourtant, il va établir les fondations d'une des plus célèbres maisons d'édition spécialisées dans les ouvrages d'art et d'architecture – la Librairie centrale d'architecture au n° 13, rue Bonaparte, à Paris.

De même, son jeune frère Charles s'installe à Paris pour compléter son œuvre. Les deux frères vont constituer un fonds considérable de gravures et d'ouvrages d'art et d'architecture. L'histoire de cette famille passionnée d'art illustre parfaitement la filiation qui existe entre le commerce parisien de l'estampe à la fin du XVIII^e siècle, et l'évolution du monde de la librairie spécialisée de la première moitié du XIX^e.

Jacques-Louis Bance (Claville, 1761-Paris, 1847), graveur et marchand d'estampes à Paris

Le décès prématuré de son père, cultivateur à Claville dans l'Eure, conduit le jeune Jacques-Louis Bance à vivre chez son oncle, nommé son tuteur légal. Très rapidement, ce dernier le place comme apprenti chez un maître sellier⁸⁷. L'apprentissage achevé, Jacques-Louis Bance entreprend un tour de France pour réaliser son chef-d'œuvre. Dieppe le retient quelque temps, puis Paris, où il s'installe définitivement. Faute de commandes, il décide de s'établir carrossier, mais la Révolution en décide autrement. À la suite de ces événements, il côtoie le milieu de l'imprimerie parisienne et se lie d'amitié avec le graveur Lecœur, élève de Debucoart⁸⁸, qui lui enseigne l'aquatinte et la couleur.

⁸⁶ Béatrice Bouvier, « Les Bance, marchands d'estampes et libraires à Paris (1793-1862) », dans *Les Nouvelles de l'Estampe*, n° 163, mars 1999, p. 23-33.

⁸⁷ L'identité de ce maître sellier reste inconnue, mais de nombreuses sources le citent sans révéler son nom : Henri Béraldi, *Les Graveurs du XIX^e s.*, t. I, 1885, p. 89 ; Prévost & Roman d'Amat, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Le Touzey & Ané, 1949, p. 54.

⁸⁸ Maurice Fenaille, *L'Œuvre gravé de P.-L. Debucoart*, Paris, [s. n.], 1899.

Encouragé par son maître, Bance entreprend de faire carrière dans la gravure. Les événements politiques du moment l'inspirent et dictent les thèmes de ses gravures, des scènes historiques et des caricatures politiques. Le succès et le nombre croissant d'impressions de cette imagerie commerciale le poussent à ouvrir son propre commerce. Il s'installe marchand d'estampes dans le quartier de la rue Saint-Jacques. Fortune faite, il entraîne dans cette aventure son jeune frère Charles.

En février 1792, Jacques-Louis Bance épouse Marie-Julie Barbier, sœur de Barbier du Bocage, célèbre géographe marié à M^{lle} de La Haye, la fille du premier graveur de la cour. Ce mariage scelle définitivement le nom de Bance à l'univers de la gravure. Comment l'aîné des Bance réussit-il à côtoyer cette notable famille ? Aucune source ne fournit d'explication satisfaisante. Mais il est certain que ce mariage assure à la famille Bance un très bon accueil dans ce milieu professionnel.

Neuf enfants naissent de cette union, dont deux seulement survivent : un fils Balthazar, successeur du fonds Bance, et une fille, Julie (ép. Caillard). Jacques-Louis et Charles vont s'avérer de très habiles commerçants. Ils constituent un des plus riches fonds de gravures et d'ouvrages d'art et d'architecture de la première moitié du XIX^e siècle.

Bance aîné, graveur et marchand d'estampes

Au lendemain de la Révolution française, Jacques-Louis Bance grave des estampes qui illustrent les grandes scènes historiques. Ces gravures commerciales sont éditées en grand nombre et vont rapidement connaître le succès. Un titre tel que *La Prise de la Bastille par les bourgeois et les braves gardes français de la bonne ville de Paris, le 14 juillet 1789* présente assez bien son travail de graveur. Son pointillé tend vers une certaine mollesse. Cette technique lui permet des retouches au pinceau (et parfois à la couleur), qui donnent ainsi une impression d'effet pictural. Le pointillé est surtout utilisé pour les portraits et les scènes de genre. Malgré ces créations multiples, la production du graveur Bance reste difficilement identifiable.

Jacques-Louis Bance fournit des estampes à des marchands, parmi lesquels Charles Vallée⁸⁹. Vallée occupe une place modeste sur le marché parisien de l'estampe. Installé porte Royale du Louvre⁹⁰, il joue un rôle d'intermédiaire entre les éditeurs et les particuliers, et parfois même entre certains marchands et clients.

D'un point de vue thématique, Jacques-Louis Bance propose une marchandise variée. Reviennent régulièrement les caricatures politiques. Il choisit, entre autres, d'éditer une caricature

⁸⁹ Archives de Paris, D5/B6/1990, D5/B6/3670.

⁹⁰ Pierre Casselle, *Le Commerce des estampes à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e s.*, thèse d'École des chartes (dir. Henri-Jean Martin) dactylographiée, 1976, vol. XI, p. 205, ill. n° 9, « L'étalage de Vallée ».

de l'armée anglaise, réalisée par Carnot et Prieur et intitulée *L'Armée Royal-Cruche*. Cette scène, accompagnée d'un texte explicatif, présente l'armée des Cruches (anglaise) commandée par le roi Georges chevauchant un dindon. L'idée de cette représentation revient à David, qui présente au Comité de salut public deux caricatures : l'une de l'armée des Cruches, l'autre du gouvernement anglais, sous la forme d'une horrible figure⁹¹.

Les portraits de personnages historiques en médaillon constituent une partie considérable des gravures de Bance aîné et de ses ventes. Entre 1800 et 1805, ces médaillons sont à la mode et remportent un franc succès auprès de la population, notamment *Napoléon I^{er}, empereur des Français et roi d'Italie, Murat, Kléber*, etc. La technique utilisée est le pointillé.

En avril 1800, Jacques-Louis Bance tient boutique rue du Petit-Pont, quartier Saint-Jacques (n° 97), puis s'installe à la fin de la même année au 175, rue Saint-Denis⁹². Il poursuit son activité de marchand d'estampes, qu'il associe à celle d'éventailiste. Les éventails, très en vogue en ce début de siècle, permettent à Bance aîné de se constituer une clientèle fidèle d'amateurs, tant en France qu'à l'étranger. Ce commerce lui vaut des bénéfices notables.

Durant la première décennie du XIX^e siècle, il se consacre principalement aux personnages historiques et à l'imagerie populaire⁹³. Il propose aussi des séries de gravures sur les grandes découvertes : le Pérou, les Incas, les conquêtes espagnoles, l'histoire de France⁹⁴.

Le commerce d'estampes et d'ouvrages d'art et d'architecture de Bance l'aîné

C'est à partir de 1815 que Jacques-Louis Bance joint à son commerce d'estampes celui des ouvrages sur l'architecture et les arts du dessin. Son habileté et ses grandes connaissances en la matière lui permettent de constituer un fonds important. Sous l'Empire et la Restauration, il se crée des débouchés dans le midi de la France, en Espagne et au Portugal. Il envoie aussi aux colonies des estampes, encadrées en blanc et noir ou en couleurs. Pour faciliter le paiement, il organise un système d'échanges et entretient une correspondance importante. Son fonds est apprécié et recherché. Il va même jusqu'à se charger des frais de douane et d'emballage (en toile grasse et maigre, au tarif forfaitaire de 6 % du prix de la facture). Pour éviter la détérioration des estampes, l'éditeur utilise une méthode particulière dont il garde le secret. La vente de gravures au burin reste sa prédilection : « C'est le plus beau genre, celui qui demande le plus d'étude et de talent⁹⁵ ». Pour l'architecture, Bance aîné recommande également la gravure à l'eau-forte, « plus spirituelle ». Cette

⁹¹ André Blum, *La Caricature révolutionnaire (1789-1795)*, Paris, Jouve, 1916, p. 195.

⁹² Il y demeure jusqu'en 1804, date à laquelle il s'installe au 214, même rue (Paul Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris, Delalain, 1899, p. 7).

⁹³ Par exemple : « Je prie Dieu pour mon Père et pour la France (Napoléon II) », 1814.

⁹⁴ Jacques-Louis Bance aîné, *Catalogue d'estampes, livres, recueils dans tous les genres composant le fonds Bance aîné, graveur à Paris*, Paris, Didot, 1817.

⁹⁵ J.-L. Bance aîné, *Catalogue d'estampes, livres...*

technique est par exemple utilisée dans les recueils de Jean-Charles Krafft (1764-1833)⁹⁶. Son fonds d'estampes est classé par formats. Il choisit d'éditer ses estampes en italien, en anglais et en allemand.

Jacques-Louis Bance poursuit la vente de son imagerie commerciale, mais se fournit aussi en gravures plus romantiques auprès de Boilly, Legrand ou encore Renaud. Il commercialise en parallèle les recueils d'architecture de Krafft, les ouvrages d'Antoine Mongin (*Vues pittoresques des jardins publics*, 1817) ou d'Auguste-Henri Grandjean de Montigny (*L'Architecture toscane ou palais, maisons et autres édifices de ce pays*, 1817).

Jusqu'en 1830, la maison Bance aîné conserve l'intitulé de « fabricant et marchand d'estampes ». Elle consacre ensuite son catalogue aux ouvrages d'art et d'architecture. Un simple supplément édité à l'usage des négociants présente les gravures disponibles à la vente.

Jacques-Louis Bance précise alors que « sa maison, connue depuis plus de quarante ans sous le nom de Bance aîné, se recommande d'elle-même par la juste réputation qu'elle a acquise ». Dans les années 1830, les affaires prospèrent : Bance expédie vers tous les départements français, ainsi que vers de nombreux pays étrangers (Hollande, Allemagne, Russie, Angleterre, Espagne, Indes, Amérique).

Sa politique commerciale est très efficace. Il accorde ainsi aux architectes et aux ingénieurs des facilités de paiement. Une remise de 20 % sur tous les articles contenus dans le catalogue leur est consentie. L'éditeur va jusqu'à se charger d'expédier à ses frais tous les ouvrages du même genre.

Bance s'agrandit, et installe sa boutique au 271, rue Saint-Denis (où il reste jusqu'à sa mort, en 1847). Les plus prestigieux architectes éditent chez lui : Hittorff, Krafft, Vaudoyer, Baltard, Rondelet ou Stuart, ainsi que des architectes provinciaux, tel que Seheult. Plus de six cents titres d'ouvrages d'art et d'architecture sont alors disponibles dans la librairie. À cette époque, il est déjà secondé par son fils Balthazar⁹⁷.

Charles Bance (Claville, 1771-Paris, 1863) dit le jeune, marchand d'estampes à Paris

Charles Bance ouvre sa première boutique en 1793, au 72, rue Saint-Séverin, à proximité du commerce de son frère. Puis il quitte cette rue en 1805, pour s'installer au 10, rue Jean-Jacques

⁹⁶ Le catalogue de 1817 présente les titres suivants de Jean-Charles Krafft : *Recueil des plus jolies maisons de Paris et de ses environs*, Paris, Bance, 1809, 96 pl. ; *Recueil d'architecture civile...*, Paris, Bance, 1804, 1812, 1821, 121 pl. ; *L'Art de la charpente, portes cochères et portes d'entrées*, Paris, Bance, 1805, 2°.

⁹⁷ Leur collaboration débute dès 1831.

Rousseau. Suivant l'exemple de Bance aîné, Charles réussit très vite à s'imposer sur le marché parisien. Son activité de graveur est peu connue. Il pratique un pointillé utilisé pour de l'imagerie commerciale. Sa thématique reste identique à celle de son frère. Ses portraits en médaillon montrent de grands personnages comme Joseph Chalier, Jean-Paul Marat... Au début des années 1820, il commence des séries allégoriques plus légères, qui représentent la vie enfantine ou encore les cinq continents⁹⁸.

En 1803, Charles Bance décide de s'agrandir et de s'associer au successeur de l'ancienne maison Joubert. L'histoire du fonds d'estampes des Joubert remonte au père, François-Étienne Joubert, qui rachète en 1787 le fonds Chéreau. Dès lors, son commerce s'intitule *Chez Joubert, successeur Chéreau, rue des Mathurins*⁹⁹ ou bien *Les Deux Piliers d'or*. La famille Chéreau compte depuis longtemps un grand nombre de marchands d'estampes importants implantés rue Saint-Jacques¹⁰⁰. La liquidation de la maison Joubert père s'effectue en 1797, le fonds étant cédé à un certain Depeuille. Mais le fils Joubert précise que cette vente l'a rendu propriétaire d'un bon nombre d'articles majeurs qui se trouvaient dans le fonds des *Deux Piliers*. L'association Joubert-Bance aboutit à la naissance d'une nouvelle maison. Outre un important fonds de gravure, elle possède un atelier d'impression et de gravure.

Charles Bance, investisseur actif, achète une seconde boutique au 15, rue Portefoin, qui devient par la suite son établissement principal. Après l'association Joubert-Bance, il prend comme principal collaborateur son neveu, Hilaire Aumont. Son activité de graveur diminue peu à peu. Après 1822, il ne se consacre plus qu'au commerce de l'estampe et des ouvrages d'art.

À sa mort, le 20 janvier 1863 (à son domicile de la rue Portefoin), il laisse une fortune notable à ses héritiers. Sa femme, Thérèse Firmin-Bance (décédé en 1844), lui avait déjà laissé un certain patrimoine immobilier. Sans descendance directe, Charles Bance lègue à son neveu Balthazar la plus grosse part de son héritage, et fait de lui son légataire universel¹⁰¹. La famille de Balthazar hérite ainsi d'une somme estimée alors à plus d'un million de francs (soit environ la moitié de la fortune de Charles).

Très attaché à sa ville natale, Charles fait don d'une rente de 19 500 francs à la mairie de Claville et au curé de la paroisse. Cette donation a deux objectifs : une première somme doit être consacrée à habiller les enfants les plus pauvres de la commune pour leur première communion,

⁹⁸ Les titres de ces gravures sont évocateurs : *L'Europe*, (le costume de la femme illustrant ce thème est de style Empire) ; *L'Asie* (le costume est inspiré des vêtements turcs ; *L'Afrique* (la tenue de cette femme est caricaturale, elle porte des peaux de bêtes et tient une massue).

⁹⁹ Archives nationales, Minutier central, étude LXVI, liasse 681.

¹⁰⁰ P. Casselle, *Le Commerce des estampes...*, p. 215.

¹⁰¹ Balthazar Bance, neveu de Charles, décède en fait un an avant son oncle. Charles Bance fait alors de son petit-neveu, Albert Bance, son légataire universel.

tandis qu'une seconde doit servir à l'acquisition d'un terrain pour l'emplacement d'un cimetière¹⁰². Claville possède aujourd'hui une place baptisée Charles-Bance avec une colonne centrale où sont citées ses nombreuses donations.

Les deux frères Bance se passionnent très tôt pour l'architecture. Cette passion commune fera leur fortune et leur renommée. Il est difficile de savoir lequel des deux est à l'origine de cet intérêt, comme des gravures présentes dans les *Voyages pittoresques* d'Alexandre de Laborde (*Voyage pittoresque en Autriche*) et de Louis-François Cassas. Leur style révèle un air de famille, mais leurs gravures sont généralement signées du seul nom de Bance. Deux questions subsistent : quel est l'auteur de ces représentations ? Et pourquoi Laborde ou Cassas choisissent-ils Bance comme collaborateur pour leurs *Voyages pittoresques* ?

Le fonds de la librairie Bance aîné et fils (1830-1862)

Dès 1831, Jacques-Louis Bance et son fils Balthazar (1804-1862) s'associent. Les deux hommes ont la même passion pour l'édition d'architecture, à laquelle ils se consacrent entièrement. À partir de 1845, le nom de Balthazar est constamment présent en couverture. Le fils reprend définitivement le flambeau en 1846, et complète le fonds ancien de son père. Désormais, les ingénieurs, les entrepreneurs, les artisans et les artistes (surtout les architectes) constituent l'essentiel de ses auteurs et de ses clients. Son catalogue propose cinq thèmes principaux : les nouveautés, l'*Encyclopédie d'arts et métiers*, les ouvrages d'architecture et de peinture, les ouvrages d'histoire et de voyages, et les ouvrages sur la technique du dessin.

Balthazar Bance épouse en 1829 Louis-Julie Joyant (ou Joyaut). Il installe sa famille à proximité de son commerce au 214, rue Saint-Denis. De cette union naissent quatre enfants, dont un seul fils, Albert. En 1849, Balthazar quitte le quartier Saint-Denis, pour ouvrir une boutique au 27, rue Croix-des-Petits-Champs. La maison connaît alors une réelle expansion. Son réseau commercial s'étend de la Russie à l'Espagne¹⁰³. Avec la Révolution de 1848, l'importance et la valeur de son fonds diminuent de moitié – il est alors estimé à 15 000 francs.

Jusqu'en 1852, Il exerce sans brevet. À cette occasion, le commissaire de la Librairie indique que Balthazar est le neveu d'un célèbre libraire parisien. Sa librairie contient plus de six cents titres. La principale publication citée par le commissaire de la Librairie est une revue

¹⁰² Archives municipales de Claville (fonds très important procurant de nombreuses informations sur les donations de Charles Bance et une correspondance entre Bance, le maire et le curé de Claville) et registres paroissiaux.

¹⁰³ Les dépositaires étrangers sont pour Bruxelles, le libraire A. Decq ; pour Madrid, la librairie Bailly (puis Bailly-Baillièrè) ; pour Barcelone, les libraires Th. Gorchs (à partir de 1854) et S. Manero ; pour Cadix, le libraire A. de Carlos ; pour Turin, la librairie Bocca ; pour Rome, la librairie Merle ; pour Moscou, le libraire W. Gautier ; pour Saint-Petersbourg, les librairies Bellizard et Issakoff (cette dernière remplacée pour l'année 1853 par le libraire Dufour).

d'architecture fondée par Balthazar, l'*Encyclopédie d'architecture*. Les autres ouvrages qui suscitent également des louanges sont ceux de Viollet-le-Duc et de l'architecte parisien Calliat. Le libraire se charge de fournir tous les livres anciens et nouveaux, français ou étrangers. La bibliothèque de Quatremère de Quincy, mise aux enchères le 27 mai 1850, est en grande partie rachetée par Bance, pour ce qui concerne les ouvrages d'architecture, en particulier italiens. Le nom des acquéreurs est mentionné en marge du catalogue de vente. Ainsi trouvons-nous l'ouvrage de Charles Normand, *Nouveau Parallèle des ordres d'architecture des Grecs*, ou le *Mémoire historique sur le dôme du Panthéon* de Rondelet.

Après 1849, Bance est installé en face de l'école des Beaux-Arts, au 13, rue Bonaparte. À ce moment s'établissent les fondations d'une des plus prestigieuses maisons d'édition parisienne spécialisée en architecture : la Librairie centrale d'architecture.

Le libraire acquiert plusieurs entrepôts rue Bonaparte, passage des Beaux-Arts, et rue des Marais. À son décès, en 1862, la prisée des ouvrages et des objets commerciaux s'élève à près de 180 000 francs. La liste de ses débiteurs et clients est considérable. Plus de huit cents noms d'architectes, d'entrepreneurs, ou d'ingénieurs y figurent.

Balthazar Bance crée avec l'architecte Calliat, la revue mensuelle l'*Encyclopédie d'architecture* (1850-1862). Cette revue paraît dès novembre 1850. La première année, il précise en avant-propos le triple but de son recueil – le beau, le vrai et l'utile : « Ce journal est à la fois un riche et volumineux album, et un organe utile et usuel des travaux, des besoins du public spécial auquel il est destiné. » Le succès est immédiat. Bance commercialise déjà la *Revue générale de l'architecture* de Daly¹⁰⁴ et le *Moniteur des architectes* de Lance. En 1851, il associe Lance à son entreprise qui devient le porte-parole des idées de Viollet-le-Duc.

À l'image de son père, Balthazar ne limite pas sa diffusion au territoire national. Il s'associe à des librairies étrangères. De 1850 à 1862, l'*Encyclopédie d'architecture* est vendue dans huit villes étrangères : Bruxelles, Turin, Rome, Madrid, Barcelone, Cadix, Moscou et Saint-Pétersbourg. Les libraires implantés dans ces villes étrangères sont souvent issus de grandes familles de l'édition. Bance travaille notamment avec la maison Bailly-Baillièrre, implantée à Madrid. Jean-Baptiste Baillièrre, éditeur parisien, consacre son fonds aux sciences naturelles et à la médecine. Son neveu, François Jean-Baptiste Bailly, fonde à Madrid le siège de la maison Bailly-Baillièrre, et diffuse un grand nombre d'ouvrages de Bance en français et en espagnol.

¹⁰⁴ Marc Saboya, *Presse et architecture au XIX^e s.*, Paris, Picard, 1991, p. 91-117.

L'histoire du fonds Bance ne s'arrête pas à la mort de Balthazar. L'année de sa mort, le fonds est acheté par Auguste Jean Morel (1820-1869), personnage originaire du Vaucluse qui débuta comme simple colporteur et fit fortune très rapidement, dans le commerce du livre d'architecture entre la France et l'Allemagne. Il fait par exemple l'acquisition d'une revue bilingue, *L'Architecture allemande au XIX^e siècle*. Son propre fonds, associé à celui de Bance, lui donne la meilleure place du marché du livre d'architecture et constitue La Librairie centrale d'architecture de la rue Bonaparte. La stratégie éditoriale de Morel s'adapte aux nouvelles exigences de la profession d'architecte. Il décide, dès 1857, d'accroître son capital et crée une société en nom collectif avec Henri-Charles Des Fossez, négociant installé au 16, rue Drouot. La nouvelle raison sociale de la maison, *Morel & Cie*, permet l'exploitation du fonds de commerce comme libraire-éditeur.

Lors de la mise aux enchères du fonds Bance, à la fin de l'année 1862, Auguste Morel acquiert l'intégralité de deux lots : le fonds de commerce et la propriété littéraire du *Dictionnaire raisonné* de Viollet-le-Duc. Il quitte alors définitivement ses bureaux rue Vivienne, et s'installe rue Bonaparte. Deux ans plus tard, son association avec Des Fossez prend fin et la société en nom collectif se dissout. Morel poursuit sa politique d'expansion et investit des capitaux dans d'autres fonds de librairie. En 1866, il place 100 000 francs dans une société en commandite, créée avec deux autres gérants, Glorian et Perrin. Morel applique une politique patronale à la fois libérale et sociale, qui incite les employés à participer au développement de l'entreprise. Son chiffre annuel s'élève en moyenne à 150 000 francs sur le seul territoire français. Chaque salarié touche alors, sous forme d'actions, des intérêts proportionnels aux bénéfices annuels.

L'inventaire après décès décrit l'importance de ses biens : plusieurs entrepôts (rue Bonaparte, rue Madame) et un atelier à Montrouge avec presse à percussion. Son commerce international s'étend désormais aux pays germaniques et de l'Est : Prague, Varsovie, Zurich, Berlin, Hanovre, Cologne, Munich, Dresde et Leipzig. Ses éditions sont également traduites en anglais et diffusées aux États-Unis. À la succession du fonds Morel en 1870, sa veuve choisit deux mandataires pour gérer ses affaires : Viollet-le-Duc et le rentier Jean-Étienne Duverger. La Librairie centrale d'architecture diffuse alors les éditions de la veuve Morel & Cie.

En 1886, les Imprimeries réunies absorbent les fonds Morel. Elles deviennent La librairie des Imprimeries réunies (ancienne Librairie centrale d'architecture) et fusionnent également avec l'ancienne maison Quantin. Dix ans plus tard, cette société anonyme fonde une nouvelle entreprise, la Société française d'éditions d'art. Le fonds Morel y figure jusqu'en 1906, date à laquelle la Société française d'éditions d'art se sépare de la branche librairie. Le fonds Morel est alors racheté

par Charles-Jean Eggimann, puis par Albert Morancé¹⁰⁵.

¹⁰⁵ L'histoire de ce fonds se poursuit après la disparition de Morel (le successeur de Balthazar) en 1870. L'éditeur Morancé revendique le titre de « successeur du fonds Morel », et donc la succession de la Librairie centrale d'architecture. Ce titre se retrouve encore sur certaines de ses publications jusque dans les années 1920. Par la suite, le fonds Morancé (et donc Morel) est repris par les Nouvelles Éditions latines.

II. Groupes, réseaux et solidarités

Le livre janséniste et ses premiers réseaux parisiens au XVII^e siècle

Juliette GUILBAUD

Docteur de l'École pratique des hautes études et de l'université de
Dresde, associée à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine
(UMR 8066, CNRS-ENS Ulm, Paris)

L'enquête dont nous nous proposons de présenter ici les premiers fruits a consisté à aborder le jansénisme non plus du seul point de vue de l'historien de la littérature ou des idées, mais avec l'œil de l'historien du livre. L'exploitation des sources de façon traditionnelle, jointe à leur traitement prosopographique – grâce aux outils performants dont on dispose aujourd'hui pour traiter et mettre en lien un grand nombre de données individuelles –, jette un nouvel éclairage sur ce milieu toujours controversé. Mettre au jour les structures et modes de fonctionnement du monde de la librairie-imprimerie parisienne (des auteurs aux lecteurs, en passant par les producteurs, *i. e.* libraires et imprimeurs) n'est pas sans intérêt pour comprendre l'articulation entre imprimé et jansénisme qui n'a pas encore été, selon nous, suffisamment mise en évidence et analysée.

Il est important de souligner d'emblée le rapport étroit qu'entretiennent les jansénistes (et leurs « précurseurs ») avec les artisans du livre dès les années 1630-1640, et de définir la notion ici entendue par « livre janséniste ». Les jansénistes, comme auteurs, ont besoin des hommes du livre qui – par la production/diffusion de l'imprimé –, sont les vecteurs les plus efficaces des idées théologiques, morales et politiques (et par essence polémiques), véhiculées par les ouvrages écrits dans l'entourage de Port-Royal. Ainsi l'entente avec les imprimeurs et libraires a-t-elle tous les traits d'une question de survie devant les assauts tantôt des jésuites, tantôt des autorités, pour contrer les efforts de communication des Solitaires, de leurs porte-parole et de leur entourage. En face, les hommes du livre peuvent à bon droit voir dans la littérature janséniste, sous toutes ses formes d'expression, un marché porteur, car tous ces genres d'ouvrages, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, trouvent des lecteurs assidus.

Enjeu d'un important débat religieux, politique, mais aussi sémiotique (autour du sens de l'écriture) voire médiatique (c'est la question de la publicité¹⁰⁶ de l'information), le livre comme véhicule de la pensée janséniste est l'objet des attentions conjuguées de ses auteurs et agents, concurrentes de celles de ses détracteurs. Vue du côté des hommes du livre, l'alliance avec les

¹⁰⁶ Au sens de « caractère public », les Allemands diraient « *Öffentlichkeit* ».

cercles port-royalistes, qui peut être parfois un simple rapprochement de circonstance, guidé par l'appât du gain, se révèle pour certains le moteur d'une stratégie sociale.

En nouant les fils de ces deux grands champs historiographiques que sont celui du jansénisme et celui de l'histoire du livre au XVII^e siècle – ce dernier devant largement aux travaux précurseurs d'Henri-Jean Martin¹⁰⁷ –, l'étude des réseaux premiers du livre janséniste permet de mieux saisir la structure et le dynamisme de cette microsociété. Fort de liens personnels entre ses membres, ce petit monde peut se targuer d'un ancrage solide dans la librairie parisienne d'alors. Souvent impliqués dans d'autres entreprises éditoriales, les hommes du livre au service de Port-Royal jouent de l'ambiguïté de leur position pour faire rouler leurs presses avec le maximum de profit. De cette quête, qui autorise chez certains toutes les audaces et déclenche chez d'autres un sentiment de rivalité, le livre janséniste est loin de sortir perdant et voit au contraire la dynamique de son édition à l'envi relancée.

La formation d'un cercle de relations

L'histoire de Port-Royal dans les années 1640-1650 montre avec quelle constance les Solitaires louent alors les services des mêmes imprimeurs et libraires pour la diffusion de leurs écrits. D'aucuns seraient tentés d'y voir un signe de faiblesse, voire de repli du mouvement devant l'adversité. Au contraire, il est clair que la vitalité du groupe, vue de l'extérieur, pousse régulièrement des gens du livre – électrons libres actifs d'habitude hors du cercle port-royaliste – à travailler pour les jansénistes. La proximité du monastère de Paris avec la rue Saint-Jacques fournit à ces derniers une véritable manne, dont on peut tirer quelques exemples pour un tableau non exhaustif du réseau développé autour du livre janséniste. Antoine Vitré sort en 1643 la *Fréquente Communion* d'Antoine Arnauld ; rue des Sept-Voies (aujourd'hui rue Valette), Denis Langlois se livre à ses risques et périls à l'impression de quelques-unes des *Provinciales*, tout comme Pierre Le Petit, *À la Croix d'or*, qui publie les traductions de Robert Arnauld d'Andilly et de certains des livres bibliques d'Isaac-Louis Le Maistre de Sacy. Charles Savreux, au pied de la grosse tour de Notre-Dame, propose la plupart des ouvrages de pédagogie et de morale nés sous la double plume d'Arnauld et de Pierre Nicole, et accueille en apprentissage André Pralard à la fin des années 1650. Ce même Pralard, installé par la suite au coin de la rue de la Parcheminerie, publie à son tour Le Maistre de Sacy, mais aussi Antoine Singlin (dans des éditions posthumes¹⁰⁸) ou Pasquier

¹⁰⁷ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e s. (1598-1701)* [1^{re} éd. Genève, Droz, 1969], Genève, Droz, 1999, 1091 p. en 2 vol.

¹⁰⁸ Antoine Singlin, *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre Seigneur Jésus-Christ...*, Paris, A. Pralard, 5 vol. 8^o : 1673 pour la 3^e éd., 1681 pour la 4^e éd., 1692 pour la 5^e éd.

Quesnel¹⁰⁹. De Blaise Pascal à Le Maistre de Sacy, Guillaume Desprez propose à l'enseigne de Saint-Prosper tous les « classiques » de la théologie et de la spiritualité jansénistes, sans oublier les traités scientifiques de Pascal ou les ouvrages pédagogiques en usage aux Petites Écoles et au-delà ; un catalogue de choix, qui s'étoffe à partir de 1673 du fonds Savreux que Desprez rachète à la veuve de celui-ci, Marie Du Flo¹¹⁰.

Le recoupement plus systématique des sources permet l'ébauche d'un ensemble cohérent : un réseau d'affaires aux ramifications multiples pour le succès du livre janséniste, mais qui s'appuie sur de solides liens personnels tissés par les libraires et imprimeurs avec Port-Royal et son entourage. Rares sont, toutefois, les relations proprement familiales entre jansénistes et hommes du livre. On peut citer dans cette situation Pierre Le Monnier, emprisonné au début des années 1660 pour complicité dans la diffusion d'ouvrages contre le Formulaire¹¹¹. Sa fille épouse en effet Jean Barbier d'Aucour, ancien avocat proche des jansénistes, devenu polémiste et très critique à l'égard des jésuites, de l'archevêque de Paris, mais aussi de Jean Racine et des capucins. À partir de 1677, il entre même dans les bonnes grâces de Colbert, qui le fait précepteur de son fils¹¹². Plus courante est la pratique du parrainage, comme le montrent à plus de vingt ans de distance, les contrats de mariage de Guillaume Desprez (1673)¹¹³ puis de ses deux filles (1696 et 1701)¹¹⁴. Bien plus, ces sources dévoilent dans toute son étendue le spectre de la société janséniste de la seconde moitié du XVII^e siècle. S'y côtoient des représentants de la noblesse (la duchesse de Longueville, la marquise de Portes en 1673 ; la duchesse de Lesdiguières¹¹⁵ en 1696 et 1701), de la robe (les d'Aguesseau, Bouchardeau, Harlay, Joly de Fleury, Le Maistre, Le Nain, etc.), ainsi que les grandes figures de la théologie, de la spiritualité et de la morale jansénistes (Antoine Arnauld, Pierre Nicole, Pierre Floriot, par exemple, en 1673 ; Jérôme de Sainte-Beuve, Pierre Thomas du Fossé en 1696). Témoignant de la naissance d'un nouveau lignage symbolique entre le monde du livre et Port-Royal, le 30 juin 1677, le journal de l'abbaye des Champs relate comment Paul-François, fils de Guillaume Desprez, est tenu sur les fonts baptismaux par Charles-Henry Arnauld de Luzancy et la comtesse de Vertus¹¹⁶. Cette petite société s'organise aussi avec l'appui de la finance, par l'intermédiaire de grandes familles : on peut citer celle du duc de Roannez, qui utilise à plusieurs

¹⁰⁹ Pasquier Quesnel, *Abrégé de la morale de l'Évangile ou Pensées chrétiennes sur le texte des quatre évangélistes...*, 1^{re} éd., Paris, A. Pralard, 1672, 12^o.

¹¹⁰ Transaction mentionnée dans le contrat de mariage de Guillaume Desprez, le 22 nov. 1673 (Archives nationales, Minutier central des notaires de Paris [ci-après AN, MC], étude CII, liasse 79).

¹¹¹ Bibliothèque de l'Arsenal (Paris), archives de la Bastille, ms. 10333, liasse non cotée : dossier « Le Monnier-Desprez ».

¹¹² *Dictionnaire de Port-Royal*, dir. Jean Lesaulnier, Antony McKenna, Paris, H. Champion, 2004, p. 142.

¹¹³ AN, MC, étude CII, liasse 79 : contrat de mariage de Guillaume Desprez avec Catherine Mangeant (22 nov. 1673).

¹¹⁴ AN, MC, étude CXV, liasse 292 : contrat de mariage d'Anne-Geneviève Desprez avec Jean Levé (9 juillet 1696) ; *ibid.*, liasse 311 : contrat de mariage d'Antoinette-Louise Desprez avec Damien Colombier (31 mai 1701).

¹¹⁵ Elle est la nièce du cardinal de Retz.

¹¹⁶ Bibliothèque de la Société de Port-Royal (Paris ; ci-après BPR), ms. PR 42 : journal de l'abbaye de Port-Royal des Champs, 1669-1679, p. 321.

reprises Guillaume Desprez comme prête-nom (dans sa société de dessèchement du Marais poitevin comme dans celle des Carrosses à cinq sols), celle encore de Jeanne de Schomberg, devenue duchesse de Liancourt ou celle des Guénégaud dont le salon, entre l'hôtel de Nevers et leur maison de Fresnes, reçoit l'honneur de la première lecture de certaines des *Provinciales*¹¹⁷.

La familiarité entre gens du livre et jansénistes transparait en d'autres occasions, où imprimeurs et libraires se révèlent les véritables hommes de confiance d'un réseau mi-officiel, mi-clandestin. Dans ses mémoires, Nicolas Fontaine – décrivant les circonstances de son arrestation en compagnie de Le Maistre de Sacy (1666) – explique comment ce dernier a pris l'habitude de donner rendez-vous à ses amis dans le jardin de Pierre Le Petit, rue de Charonne¹¹⁸.

Pendant tous ces interrogatoires, les commissaires allèrent faire d'étranges perquisitions chez M. [Le] Petit. La persuasion ferme où ils étaient qu'il y avait là une imprimerie, les rendit étrangement opiniâtres à la chercher, mais ils n'avaient garde de trouver ce qui n'y était pas, et n'y fut jamais [...]. [M. le lieutenant civil] tira ensuite la clef du jardin de M. [Le] Petit qu'on avait trouvée dans mes poches et me dit : « Reconnaissez-vous cette clef ? – Oui, Monsieur, je la reconnais, répondis-je. Et je m'étonne qu'on me représente la clef d'un jardin où je vais quelquefois me promener innocemment, comme on représente aux meurtriers et aux assassins les instruments dont ils se sont servis pour tuer des hommes¹¹⁹. »

C'est encore Fontaine qui, un peu plus loin dans ses mémoires, rappelle l'hospitalité offerte à Le Maistre de Sacy et lui par le libraire Lambert Roulland, dans les années 1670, chaque fois qu'ils ont eu besoin de régler ensemble des affaires d'imprimerie. Guillaume Desprez, pour sa part, est un commissionnaire particulièrement efficace entre les différents pôles du mouvement (Paris et la campagne) puisqu'il parvient à joindre Antoine Arnauld quand celui-ci aurait pourtant bien voulu profiter de sa retraite.

C'est par M. Desprez que j'ay reçu votre lettre. Je ne sais d'où il a appris que j'étais aux Trous¹²⁰ ; ce n'est pas un fort grand secret, je serai[s] bien aise néanmoins qu'il ne le dise pas à tout venant, car j'aime toujours mieux que tout le monde ne sache pas où je suis¹²¹,

écrit-il à Étienne Périer avec qui il traite de la publication des *Pensées* de Pascal. Quelques années plus tard, c'est dans la correspondance de la mère Angélique de Saint-Jean à M^{me} de Fontpertuis que l'on retrouve le nom du libraire, peu après la mort de Sacy dont il est chargé, avec Pierre Le Petit (déjà cité), de faire l'inventaire de la bibliothèque.

¹¹⁷ Marie-José Michel, *Jansénisme et Paris, 1640-1730*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 358.

¹¹⁸ Nicolas Fontaine, *Mémoires ou Histoire des Solitaires de Port-Royal*, éd. Pascale Thouvenin, Paris, H. Champion, 2001, p. 789.

¹¹⁹ N. Fontaine, *Mémoires...*, p. 795-796, 799.

¹²⁰ Aujourd'hui Boullay-les-Trous, en vallée de Chevreuse.

¹²¹ Antoine Arnauld à Étienne Périer, le 11 août 1668 [ou 1669 ?], cité dans Blaise Pascal, *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*, éd. Louis Lafuma, t. III, *Documents*, Paris, Éd. du Luxembourg, 1952, p. 119.

(Vers le 10 janvier) 1684.

[...] Je fus étonnée hier de voir Desprez arriver pour faire l'inventaire des livres, sans apporter une ligne de pas un de mes frères, mais en ayant reçu l'ordre par un homme de la part de mes frères, et qui était accompagné de M^r Fontaine. Cela n'est point trop dans les règles, toutefois il faut passer par dessus¹²².

Une fois n'est pas coutume ! pourrait-on dire : le fidèle messenger semble alors avoir failli à la mission dont on lui sait gré, si l'on en juge par la déception de la religieuse. Charles Savreux, pour sa part, entretient des relations particulièrement étroites avec l'abbaye des Champs, puisque les religieuses sont désignées pour moitié comme ses légataires universelles après la mort du libraire, ironie du sort ! dans le renversement de son carrosse en route pour le monastère (21 sept. 1669)¹²³.

Outre ces liens personnels unissant les hommes du livre, Port-Royal et son entourage, l'une des spécificités du milieu janséniste (et qui en assure incontestablement la stabilité) est l'absence de hiérarchie entre les membres du groupe comme le stipulerait un règlement de congrégation. On parle couramment *des* jansénistes (comme on parle *des* jésuites), voire de *parti* janséniste¹²⁴, alors que ce sont finalement pour des intérêts assez divers – quête de spiritualité, pratique d'une morale rigoureuse, refus de l'autorité centrale (notamment chez les parlementaires), intérêt économique – que se retrouvent tous ces acteurs dans le champ de la contestation – de la subversion disent leurs détracteurs. Il faut enfin souligner, dans cette mouvance janséniste, une caractéristique propre au terme de réseau : c'est le rôle moteur de certaines figures (par leur autorité spirituelle¹²⁵, leur activité économique, etc.) qui, par les fils les reliant à d'autres groupes d'influence concurrents, conforte le mouvement autour de Port-Royal dans son dynamisme.

Les allées et venues des hommes du livre

Le talent de ces chevilles ouvrières que sont libraires et imprimeurs, à se consacrer à des projets ayant reçu la bénédiction des autorités, constitue un autre gage d'efficacité des réseaux du livre janséniste : il serait vain de se fermer toute porte de sortie en cas de crise, et maladroit de renoncer à des entreprises pleines de promesses. Ainsi, à la demande de Richelieu, Antoine Vitré est-il l'artisan d'une célèbre bible polyglotte parue en 1645, et pour laquelle il se procure des poinçons et des matrices de caractères orientaux¹²⁶. Dans les années 1660, comme imprimeur de

¹²² BPR, LET 360, n° 888 : la mère Angélique de Saint-Jean à M^{me} de Fontpertuis, vers le 10 janv. 1684 (copie ms.).

¹²³ BPR, ms. PR 42 : journal de l'abbaye de Port-Royal des Champs, 1669-1679, p. 85.

¹²⁴ Terme même employé par l'archevêque de Sens, M. de Montpezat, cité dans Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, Paris, Gallimard, 1953, p. 1008-1009.

¹²⁵ Plusieurs prélats ayant apporté leur approbation au recueil de *Pensées* de Pascal sont également bien vus de l'archevêque de Paris, comme Étienne le Camus, évêque de Grenoble ; ou encore Gibert de Choiseul du Plessis-Praslin, évêque de Comminges et futur évêque de Tournai.

¹²⁶ *Bibles imprimées du XV^e au XVIII^e s. conservées à Paris*, éd. Martine Delaveau, Denise Hillard, Paris, BNF, 2002, n° 53.

l'archevêché, Charles Savreux doit faire rouler ses presses pour Hardouin de Péréfixe, dont on connaît par la suite les réticences à autoriser la publication du recueil des *Pensées* de Pascal tel qu'il lui est présenté.

Après la révocation de l'Édit de Nantes (1685), c'est sans discernement que sont mobilisées les presses de tous les plus gros ateliers, qu'ils soient ou non réputés jansénistes, afin de fournir sans délai des livres recommandables aux nouveaux convertis. Pour chaque imprimeur sollicité, le registre de la Caisse des conversions rend compte des ouvrages reçus et des sommes engagées pour leur fabrication. À la fin de l'année 1685, pour quelques-uns des grands noms de la librairie parisienne, le bilan se présente comme suit :

Volumes	Imprimeurs	Sommes
350	Desprez	437 l. t. 10 secondes.
3 000	Cramoisy	3 030 l. t.
5 233	Le Petit	1 641 l. t.
5 517	Léonard	3 531 l. t. 10 secondes.
7 671	Coignard	4 145 l. t. 17 secondes.
8 132	Muguet	14 506 l. t. 7 secondes. ¹²⁷

L'année suivante, parmi d'autres contrats passés entre le 1^{er} avril et le 1^{er} juillet 1686, Guillaume Desprez et André Pralard fournissent un lot de 9 000 volumes (probablement l'édition du *Catéchisme du concile de Trente*, qui porte leurs deux adresses) pour la somme de 14 400 l. t.¹²⁸. Cette édition, dont nous avons examiné un grand nombre d'exemplaires conservés (et il y en a pléthore !), est généralement peu soignée et remplie de coquilles (corrigées pour certaines après imposition), confirmant l'urgence dans laquelle a dû être traitée cette commande. Autant de données qui montrent qu'il n'est plus question, ni pour les libraires attirés de Port-Royal, ni pour les autorités, de choisir un camp : les premiers ne sauraient reculer devant une entreprise particulièrement lucrative, tandis que les seconds ont un besoin immédiat de catéchismes, d'ouvrages de controverse stigmatisant les erreurs des réformés – à l'instar des *Préjugés légitimes contre les calvinistes*, de Pierre Nicole, réédité en 1686 chez Guillaume Desprez. C'est d'ailleurs sur le même registre que joue cet imprimeur lorsqu'il adresse un mémoire au chancelier, vantant les

¹²⁷ Bibliothèque nationale de France (ci-après BNF), ms. fr. 7054 : « Différens mémoires concernant la fourniture des livres faites [*sic*] aux nouveaux catholiques pour leur instruction », fol. 174r.

¹²⁸ BNF, ms. fr. 7054 : « Différens mémoires... », fol. 170r.

mérites de la traduction de la Bible par Le Maistre de Sacy (dont il a acheté les privilèges d'impression¹²⁹), en comparaison avec les traductions antérieures devenues obsolètes :

Le mérite extraordinaire et la profonde érudition de feu M^r Le Maistre de Sacy, et son talent tout particulier pour les traductions, ont été connus de tout ce qu'il y a d'habiles gens en France. Et l'on sait que dans la vue de donner au public une version française de l'Écriture sainte, il a passé la meilleure partie de sa vie à l'étude des Pères de l'Église et des plus habiles interprètes. Après avoir employé plus de quarante ans à ce dessein, il donna un essai de son travail par le livre des Proverbes de Salomon, qui parut il y a quinze ou seize ans, dont il accompagna la traduction d'explications tirées des Saints Pères. La bénédiction que Dieu y répandit par un applaudissement universel fit juger à M^r de Sacy qu'il était appelé à continuer un ouvrage si saint et si important, et d'autant plus nécessaire à l'Église, que les autres traductions toutes fort anciennes n'étaient presque plus intelligibles¹³⁰.

Fruit d'une stratégie de communication réussie, le succès des ouvrages jansénistes dès les années 1650 relance la demande, et conduit certains imprimeurs et libraires ambitieux à rejoindre un temps le cercle port-royaliste, pour des projets éditoriaux ponctuels. C'est notamment le cas de Frédéric Léonard qui, profitant de ses liens privilégiés avec les Elzevier aux Pays-Bas, est à l'origine de la première publication groupée de toutes les *Provinciales*, dès 1657, qu'il parvient à faire acheminer en France sans être inquiété outre mesure¹³¹. Le 18 novembre 1670, Jean-Baptiste Coignard passe un contrat de société avec Guillaume Desprez concernant plusieurs privilèges¹³², qui permet le partage équitable des frais d'impression entre les deux parties¹³³. On peut citer, comme autre exemple de réussite commerciale, l'édition du psautier donnée par Élie Josset, en 1674. Édition qui présente, sur celles de ses confrères, l'avantage d'offrir des notes latines et pour laquelle l'imprimeur s'empresse de se faire accorder, en cours de tirage, un privilège comme garantie de son exclusivité¹³⁴.

¹²⁹ Pour la somme considérable de 33 00 l. t. Voir AN, MC, étude LXXXVI, liasse 83 : contrat de vente des privilèges d'impression de la traduction de la Bible par Isaac-Louis Le Maistre de Sacy (9 mars 1684).

¹³⁰ BNF, ms. fr. 21739 : mémoire concernant les privilèges d'impression des ouvrages d'Isaac-Louis Le Maistre Sacy, fol. 129r.

¹³¹ BNF, ms. fr. 17341, fol. 38r-39v. Cette édition 4^e de Leyden, chez les Elzevier, paraît alors sous une fausse adresse : À Cologne, chez Pierre de La Vallée, 1657.

¹³² Parmi les ouvrages concernés, les *Pensées chrétiennes sur la pauvreté* de Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran.

¹³³ AN, MC, étude XLIII, liasse 137 convention de librairie entre Jean-Baptiste Coignard et Guillaume Desprez (18 novembre 1670).

¹³⁴ Sur le détail des éditions du psautier et de leurs différentes notes, voir Bernard Chédozeau, « La publication du livre des Psaumes par Port-Royal (XVII^e s.) », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 68, 1984, p. 355-380.

Économie du livre et enjeu médiatique autour de Port-Royal

Dans un contexte de crise pour la librairie parisienne, la diffusion des ouvrages jansénistes a tous les traits d'un marché porteur, qui incite imprimeurs et libraires à saisir les occasions de s'en faire les agents. Contrairement à celle de l'engagement des imprimeurs de la Réforme ou de la Ligue au XVI^e siècle, la question de la conviction des hommes du livre exerçant aux côtés de Port-Royal ne saurait amener de réponse tranchée, tant est grande la variété d'expression de la sensibilité dite janséniste, de la politique, à la morale, la religion, etc. Bien plus, les derniers exemples évoqués rappellent combien les pratiques des libraires obéissent à une logique commerciale, *i. e.* la recherche du profit qu'apporte la mise en lumière de l'inédit, la publication de la polémique. C'est cette stratégie médiatique que poursuivent également les proches de Port-Royal, chaque fois qu'ils s'efforcent de réduire la concurrence entre les artisans du livre. Pas toujours avec succès, cependant, si l'on en juge par ces mots d'Antoine Arnauld à Claude Taignier, au sujet de la *Seconde Lettre à un duc et pair*.

[N]ous sommes fort mal satisfaits de Savreux. Il ne nous paye que de paroles. On a empêché, pour lui faire plaisir, que Le Petit ne l'ait réimprimée [la *Seconde Lettre*], il y a six semaines ; et depuis encore, que Desprez ne le fit. Et aujourd'hui nous voilà sans *Lettres*. Il semble qu'il en soit bien aise, pour vendre à un prix excessif celles qu'il a. Il avait promis de faire travailler à deux presses, et même à trois ; et j'apprends que ce n'est que de cette semaine qu'il en a deux, et qu'il en a refusé une troisième qu'on lui a voulu donner, et dont il était demeuré d'accord. Je sais bien que c'est la peur qu'il a eue que cette presse ne fit pas si bien que les deux autres. Mais il en pouvait toujours essayer une feuille. Enfin cela n'avance point¹³⁵.

L'indépendance des imprimeurs les conduit plus généralement à faire preuve d'audace, à l'encontre même des auteurs et des familiers de Port-Royal. Ainsi, en 1665, Guillaume Desprez publie-t-il vraisemblablement sans l'aveu de la famille Périer le *Traité du triangle arithmétique*, comme il s'en explique dans l'avertissement qu'il imprime en tête de l'édition.

Ces traitez n'ont point encore paru, quoiqu'il y ait déjà long temps qu'ils soient composez. On les a trouvez tous imprimez parmi les papiers de monsieur Pascal, ce qui fait voir qu'il avait eu dessein de les publier. Mais ayant, peu de temps après, entièrement quitté ces sortes d'études, il négligea de faire paraître ces ouvrages, que l'on a jugé à propos de donner au public après sa mort, pour ne le pas priver de l'avantage qu'il en pourra retirer. C'est l'unique but que l'on a eu dans cette publication ; car, quoique ces traitez aient été admirez par toutes les personnes qui les ont lus, on ne les juge pas néanmoins capables de pouvoir beaucoup ajouter à la

¹³⁵ Antoine Arnauld à Claude Taignier, le 11 oct. 1655, cité par Michel Le Guern, *Pascal et Arnauld*, Paris, H. Champion, 2003, p. 66-67.

réputation que monsieur Pascal s'est acquise parmi toutes les personnes savantes, par les ouvrages plus considérables qu'on a vus de lui [...] ¹³⁶.

C'est animé de la même intention que Desprez se fait accorder, dès 1677 et pour vingt ans, un privilège d'impression pour la *Vie de Pascal* (encore inédite) rédigée par la sœur de ce dernier, Gilberte Périer ¹³⁷ – en même temps qu'est renouvelé le privilège qu'il possède déjà pour les *Pensées* et les *Discours sur les "Pensées"*. Pourtant, il doit cette fois renoncer à cette édition nouvelle, devant la frilosité des Périer et de l'entourage du philosophe (ceux que l'on nomme les pascalins). La riposte ne se fait pas attendre au-delà des frontières, puisque dès 1684 paraît à Amsterdam, chez Abraham Wolfganck (ou Wolfgang), une « édition nouvelle augmentée de beaucoup de pensées et de la vie du même auteur ». Flairant le succès commercial d'une telle entreprise, l'imprimeur hollandais n'a pas hésité à innover en publiant la *Vie de Pascal* (dont il s'est procuré une copie) et peut se targuer d'en être le premier éditeur. Si les pascalins ont tout lieu regretter de ne pas avoir eux-mêmes donné suite au vœu de Desprez, il n'en résulte pas moins qu'un nouvel écrit polémique ¹³⁸, touchant de près les jansénistes, a pu voir le jour et relancer le débat.

Il arrive pourtant que l'affrontement tourne à la procédure comme le montre, parmi d'autres, l'affaire engagée par Pierre Le Petit contre Jean-Baptiste Dumesnil, Guillaume Desprez et le Rouennais Jean Lucas. Le Petit crie à la contrefaçon de ses *Vies des saints illustres et des Pères du désert*, que ses confrères auraient insérées frauduleusement dans leur *Recueil de vies de quelques saints*. Une affaire qui se solde en 1677 par l'échec de Le Petit, condamné « aux dommages et intérêts et dépens de l'instance, envers lesdits Desprez, Lucas et Dumesnil de La Tour, liquidés à l'égard du dit Desprez à 300 l. t., à l'égard dudit Lucas à 700 l. t., et à l'égard dudit Dumesnil de La Tour à 100 l. t. ¹³⁹ ». Dès lors qu'il acquiert les privilèges d'impression des livres bibliques de la traduction de Le Maistre de Sacy, Desprez lui-même est en butte à la rivalité de plusieurs anciens associés, tels André Pralard et Lambert Roulland. Ayant échoué dans la subornation de l'une des parties du contrat (Jean Issaly, ancien avocat au Parlement et exécuteur testamentaire de Le Maistre de Sacy), puis dans leur recours auprès du chancelier, les deux imprimeurs parisiens lancent une nouvelle traduction susceptible de se voir accorder un privilège, et de contrer la version de Sacy. Relancée à l'envi, attisée par un flot de littérature judiciaire à sensation (les factums), la querelle trouve un relais dans l'opinion publique ¹⁴⁰. Et c'est finalement l'objet du débat, *i. e.* la Bible de

¹³⁶ Avertissement au *Traité du triangle arithmétique, avec quelques autres petits traiteés sur la mesme matière...*, Paris, G. Desprez, 1665, 4^o, fol. $\pi 2^a$.

¹³⁷ BNF, ms. fr. 21946 : registre de privilèges (23 oct. 1673-31 déc. 1687) ; ici, p. 62.

¹³⁸ Il s'agit entre autres choses de faire le point sur les convictions de Pascal avant sa mort.

¹³⁹ BNF, ms. fr. 22074, pièce 43 (impr.), 4^o, p. 4.

¹⁴⁰ Voir à ce sujet l'analyse de Sarah Maza, *Vies privées, affaires publiques. Les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, Paris, Fayard, 1997.

Sacy, son contenu et sa valeur d'autorité en matière de théologie qui gagne, par cette médiatisation efficace, en publicité.

Ainsi, l'avantage de la prosopographie, des bases de données – en somme des nouveaux médias et ressources en plein essor aujourd'hui – est sans aucun doute de pouvoir mener des enquêtes transversales et d'étudier sur une durée limitée – nous l'avons vu ici brièvement pour la seconde moitié du XVII^e siècle avec les réseaux autour du livre janséniste –, non plus seulement le livre et ses acteurs directs, mais l'arrière-plan ou, pourrait-on dire, les seconds rôles, *i. e.* les cercles où se jouent les nouveaux débats d'idée. Aiguillonné par la perspective de contribuer à mieux saisir la structure et la dynamique de ces mouvements, dans lesquels le livre joue un rôle moteur, l'historien du livre, sans pouvoir se passer de fréquenter assidûment les familles des gens du livre, dont les histoires individuelles lui fournissent matière à l'établissement de ses bases de données complexes, peut se réjouir de collaborer une nouvelle fois efficacement à l'histoire des idées, sans plus être regardé (comme ç'a été parfois le cas) seulement comme un habitué des cartons et liasses d'archives, doublé d'un bibliographe laborieux.

Les livres et les gens du livre dans le voyage de Karl von Zinzendorf en Russie (1774)

Sergueï KARP

Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie
(Moscou)

Karl von Zinzendorf (1739-1813) n'est pas un illustre inconnu. Neveu du fameux comte Nikolaus Ludwig von Zinzendorf, fondateur de l'Église morave, demi-frère du comte Ludwig von Zinzendorf, grand administrateur des finances de Marie-Thérèse, il est devenu membre du conseil aulique de commerce, gouverneur de Trieste (1776-1782), puis directeur de la Cour des comptes (*Hofrechnungskammer*) à Vienne. Son autobiographie publiée au XIX^e siècle par Eduard Gaston von Petteg, puis les travaux d'Erzsébet Magda Langfelder, Hans Wagner, Éva Balázs, Grete Klingenstein, Christine Lebeau, Antonio Trampus, Eva Faber, Elisabeth Garms, Helmut Waclawick et Elisabeth Fattinger, fournissent plusieurs informations sur sa vie et sa carrière¹⁴¹.

¹⁴¹ Ludwig und Karl Grafen und Herren von Zinzendorf, *Minister unter Maria Theresia, Joseph II., Leopold II. und Franz I. Ihre Selbstbiographien nebst einer kurzen Geschichte des Hauses Zinzendorf*, éd. Eduard Gaston von Petteg, Wien, W. Braumüller, 1879 ; Erzsébet Magda Langfelder, *Les Séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son journal, 1764-1770*, Szeged, Institut français de l'univ. de Szeged, 1933 ; *Wien von Maria Theresia bis zur Franzosenzeit : aus den Tagebüchern des Grafen Karl von Zinzendorf ausgewählt*, éd. Hans Wagner, Wien, Wiener Bibliophilen Gesellschaft, 1972 ; Éva Balázs, *Karl von Zinzendorf et ses relations avec la Hongrie à l'époque de l'absolutisme éclairé*, Budapest, Akadémiai k., 1975 ; Karl von Zinzendorf, *Journal. Chronique belgo-bruxelloise, 1766-1770*, éd. Georges Englebert, Bruxelles, Hayez, 1991 ; Christine Lebeau, « La conversion de Karl von Zinzendorf : affaire d'État ou affaire de famille », dans *Revue de synthèse* (4^e série), n^{os} 3-4, 1993, p. 473-495 ; Ch. Lebeau, *Aristocrates et grands commis à la Cour de Vienne, 1748-1791 : le modèle français*, Paris, CNRS Éditions, 1996 ; Helmut Watzlawick, « Un été pluvieux dans la vie du comte de Zinzendorf. Souvenirs météorologiques d'un voyage en Suisse », dans *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau [Mélanges Jean-Daniel Candaux]*, éd. Roger Durand, Genève, Droz, 1997, p. 141-153 ; Grete Klingenstein, « Spanien im Horizont der österreichischen Aufklärung. Zinzendorfs Kommerzialisreise nach Spanien im Jahre 1767 », dans *Geschichtsforschung in Graz : Festschrift zum 125-Jahr-Jubiläum des Instituts für Geschichte der Karl-Franzens-Universität Graz*, éd. Herwig Ebner, Horst Haselsteiner, Ingeborg Wiesflecker-Friedhuber, Graz, Selbstv. des Instituts für Geschichte Graz, Karl-Franzens-Univ. Graz, 1990, p. 115-126 ; G. Klingenstein, « Karl von Zinzendorf, un économiste autrichien en France, 1764-1769 », dans *Mozart : les chemins de l'Europe* [colloque, Strasbourg, 1991], dir. Brigitte Massin, Strasbourg, Éd. du Conseil de l'Europe, 1997, p. 71-75 ; Dorothea Link, « Vienna's Private Theatrical and Musical Life, 1783-92, as reported by Count Karl Zinzendorf », dans *Journal of the Royal Musical Association*, n^o 122/2, 1997, p. 205-257 ; Antonio Trampus, « Economia e stato delle riforme nel litorale austriaco dal diario del conte Zinzendorf (1771) », dans *Archeografo Triestino*, t. 50, 1990, p. 67-106 ; A. Trampus, « Dalla storia delle idee alla storia della musica : il diario del conte Zinzendorf come fonte per una ricerca interdisciplinare », dans *Recercare*, n^o 5, 1993, p. 153-169 ; A. Trampus, « Karl von Zinzendorf tra Maria Teresa e Giuseppe II », dans *Quaderni giuliani di storia*, t. 14, 1993, p. 45-55 ; A. Trampus, « All'orizzonte degli slavi del sud : Sigismondo Zois e Karl von Zinzendorf », dans *Münchener Zeitschrift für Balkankunde*, n^o 9, 1993, p. 45-52 ; A. Trampus, « Le comunicazioni tra il Veneto e l'area germanica in età moderna : dalle missioni diplomatiche ai viaggi del conte Zinzendorf », dans *La storia e le tradizioni del Veneto : le relazioni e le forme della comunicazione tra l'area veneta e il mondo germanico* [colloque, Castelbrando-Cison di Valmarino, 2002], Venezia, Regione del Veneto, 2003, p. 121-158 ; Eva Faber, Elisabeth Garms-Cornides, « Die "Entdeckung" Siziliens zwischen Kreuzfahrt, Kommerzreise und Grand Tour. Zinzendorf versus Riedesel », dans *Grand Tour : adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert* [colloque, Villa Vigoni-Paris, 1999-2000], éd. Rainer Babel, Ostfildern, J. Thorbecke, 2005, p. 341-356 ; Elisabeth Fattinger, « Gestaltung und Gewinn einer "Auftragsreise" : Karl Graf Zinzendorf in Großbritannien (1768) », dans *Europareisen politisch-sozialer Eliten im 18. Jahrhundert. Theoretische Neuorientierung-kommunikative*

Pour ceux que ne les connaissent pas, je vais les retracer en quelques lignes. Issu d'une famille protestante émigrée de la Basse-Autriche en Saxe au xvii^e siècle, à l'époque des persécutions religieuses, il reçoit une rigoureuse éducation piétiste, dirigée par sa mère et son célèbre oncle, et poursuit des études juridiques à l'université d'Iéna. À l'âge de vingt-deux ans, il se rend à Vienne, pour suivre l'exemple de son frère et faire une carrière administrative dans l'Empire germanique. En 1764, la condition préalable est la conversion au catholicisme. Pour mieux assurer sa propre position financière, Zinzendorf devient chevalier de l'Ordre teutonique – ce qui lui vaut des appointements réguliers, mais implique le célibat. Ces deux changements, comme le dit Éva Balázs, signifient pour Zinzendorf « la perte du repos de son âme », mais ils lui donnent les moyens de reconquérir sa liberté : « Il a des possibilités illimitées de travailler, d'entreprendre des voyages. Il peut tout voir, peut se procurer tous les livres, confronter ses lectures avec ses expériences... Il parcourt toute l'Europe aux frais de la cour. La tâche dont on le charge – et qu'il accomplit consciencieusement – est de se faire une image de la capacité économique des pays amis ou rivaux de l'Autriche, d'étudier les possibilités d'établir ou d'élargir les rapports économiques avec eux. Mais en même temps il cherche aussi à se cultiver, pour que plus tard, une fois nommé à un poste dirigeant, il puisse assumer ses tâches¹⁴²... »

De 1763 à 1775, il passe douze ans de sa vie à voyager. Il commence par Dantzig (1763), puis visite le Tyrol et la Suisse, le Midi de la France et l'Italie (1764-1765), l'Espagne (1765), l'Italie et la Grèce (1766), la Belgique, la France, l'Espagne et le Portugal (1767), l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, la France (1768), la France, la Belgique et la Hollande (1769), les provinces allemandes et la Prusse (1770), l'Autriche, la Hongrie et la Bohême (1771-1773), la Pologne, la Russie et la Suède (1774), le Danemark, Schleswig, Hambourg, Magdebourg, Prague (1775). De Prague il retourne à Vienne d'où, en 1776, il part pour Trieste comme gouverneur.

Ses nombreux mémoires et rapports¹⁴³ témoignent de sa vie et de ses voyages. Mais la source principale et la plus spectaculaire est son journal intime, qu'il a commencé à tenir en 1747, à l'âge de huit ans, et qu'il continue à dresser jusqu'à sa mort, en 1813. Ce journal embrasse cinquante-six volumes conservés aujourd'hui à Vienne, aux Archives d'État et de la Cour (*Haus-, Hof- und Staatsarchiv*)¹⁴⁴. Le journal de Zinzendorf est connu depuis longtemps, mais n'a jamais

Praxis-Kultur- und Wissenstransfer, éd. Joachim Rees, Winfried Siebers und Hilmar Tilgner, Berlin, Berliner Wissenschaftsv., 2002, p. 129-158 ; С. Я. Карп [Karp], « Тевтонский рыцарь в России 1774 года » [« Le chevalier teutonique en Russie de 1774 »], in *Общественная мысль в контексте истории культуры [La Pensée sociale dans le contexte de l'histoire de la culture (Mélanges Alfred Stöckli)]*, éd. O. Koudriavtsev, Moscou, Naouka, 2004, p. 253-276.

¹⁴² É. Balázs, *Karl von Zinzendorf et ses relations avec la Hongrie...*, p. 8-9.

¹⁴³ Wien, Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHStA), Kabinettsarchiv, Nachlaß Zinzendorf, n° 183 (« Mémoires rassemblés en Angleterre, Hollande, Russie, Suède, Danemark, Holstein. 1768-1769. 1774-1775 »), n° 205 (« Sammlung der auf Reisen in Portugal, Spanien, Italien, Frankreich, England, Rußland gesammelten Schriften »).

¹⁴⁴ Wien, HHStA, Kabinettsarchiv, Nachlaß Zinzendorf, Tagebücher, Bd. 1, 3-57. Une partie de la correspondance privée de Zinzendorf est conservée aux archives de l'Ordre teutonique : Wien, Deutsche Orden, Zentralarchiv, Handschriften, Fasc. 377, 472, 473. Elle est beaucoup moins connue que son journal et moins exploitée.

été publié intégralement. En 1990, une équipe internationale s'est constituée à l'université de Graz, sous les auspices de la Commission de l'histoire moderne de l'Autriche (auprès de l'Académie des sciences d'Autriche), pour accomplir cette tâche immense. Elle est dirigée par Grete Walter-Klingenstein. En 1997, Maria Breunlich et Marieluise Mader ont publié (encore en dehors du cadre de ce projet) un gros volume de huit cents pages environ, composé de fragments du journal du jeune Zinzendorf (depuis 1747 et jusqu'en 1763)¹⁴⁵. Il doit être bientôt suivi du journal de la période de Trieste¹⁴⁶. Compte tenu de la diversité des contextes et des sujets à traiter dans le commentaire, on a fait appel aux spécialistes de différents pays. J'ai été recruté pour commenter son petit journal « russe », c'est-à-dire les notes prises pendant les deux mois de son voyage en Russie, en 1774¹⁴⁷. Voici quelques résultats de ce travail qui peuvent, à mon avis, intéresser les historiens du livre. Voyons d'abord quels livres il a utilisés, lus ou vus lors de son voyage.

Livres

Depuis le début de son voyage et jusqu'à son arrivée à Moscou, notre chevalier teuton ne parle pas de livres dans son journal : la route est sans doute trop fatigante pour se livrer à la lecture. En arrivant à Moscou, le 6 août, il lit le premier soir « un livre assez gai, intitulé *Confession générale du chevalier de Wilfort* ». Zinzendorf explique qu'il s'agit des amours de ce chevalier « avec deux religieuses, avec une duchesse espagnole et Floride, sa fille ; une seule dame qu'il nomme Isabelle lui résista, et ne lui permit jamais que des baisers sur la joue, pas sur la bouche¹⁴⁸ ». La *Confession générale du chevalier de Wilfort*, par Hubert d'Orléans, est publiée pour la première fois à Leipzig, en 1755. Ce récit des aventures amoureuses du chevalier de Wilfort à sa future épouse nous promène dans l'Europe galante du XVIII^e siècle. C'est un véritable succès d'édition, réimprimé de nombreuses fois sous différents titres, comme *Les Leçons de la volupté* ou *Carline et Belleval*. Cet ouvrage est condamné et brûlé à plusieurs reprises pour outrage aux bonnes mœurs.

Après avoir quitté Moscou, Zinzendorf prend le chemin de Saint-Pétersbourg. La première ville importante sur ce chemin est Tver, résidence d'un archevêque. En y arrivant, le 13 août, Zinzendorf note : « Hier, j'ai lu le *Hasard du coin du feu*, de Crébillon¹⁴⁹, aujourd'hui le *Roman du*

¹⁴⁵ Karl Graf von Zinzendorf, *Aus den Jugendtagebüchern, 1747, 1752 bis 1763 (nach Vorarbeiten von H. Wagner)*, éd. Maria Breunlich, Marieluise Mader, Wien-Köln-Weimar, Böhlau, 1997.

¹⁴⁶ Karl Graf von Zinzendorf, *Tagebücher : Zwischen Triest und Wien. 1. Juli 1776 bis 11. Februar 1782*, éd. Eva Faber, Grete Klingenstein, Antonio Trampus *et alii*, Wien, Böhlau, à paraître.

¹⁴⁷ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 110v-158v. Son voyage a duré 51 jours : Zinzendorf quitte la Pologne le 1^{er} août 1774 pour la Russie, qu'il quitte ensuite le 20 sept. 1774, en traversant la frontière de la Finlande suédoise.

¹⁴⁸ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 119v.

¹⁴⁹ *Le Hasard du coin du feu, dialogue moral*, roman de Crébillon publié pour la première fois à La Haye, en 1763. Voir la *Correspondance littéraire* du 1^{er} juin 1763 : « *Le Hasard du coin du feu*, dialogue moral, est une nouvelle production de

jour, qui après beaucoup de fouterie finit par une histoire d'adepte¹⁵⁰. » Le premier roman est bien connu, le second – *Le Roman du jour pour servir à l'histoire du siècle*, par Philippe-Auguste de Sainte-Foix, chevalier d'Arcq – est un autre ouvrage érotique, publié pour la première fois à Londres en 1754, et immédiatement réédité à Amsterdam en 1755.

Zinzendorf poursuit son voyage vers le nord, et le 15 août, près du lac de Valdaï, il note dans son journal : « Samedi, j'ai lu *Thrasibule à Leucippe* contre l'existence de Dieu, qu'il réfute d'une manière terrible¹⁵¹. » Il s'agit évidemment de la *Lettre de Thrasibule à Leucippe*, traité matérialiste et « livre dangereux » publié en 1766, à Londres, par Nageon et d'Holbach, et attribué à Nicolas Fréret (1688-1749).

Le même jour, Zinzendorf continue :

Aujourd'hui, j'ai lu une comédie extravagante de Shakespeare, *A Winter Night's Tale*. C'est un roi de Sicile, jaloux d'un roi de Bohême qui est venu le voir ; il met la reine en prison, où elle accouche d'une fille, qu'un courtisan emporte en Bohême. Le fils de ce roi en devient amoureux lorsqu'elle a seize ans ; il la croit fille d'un berger ; ils se sauvent, abordent en Sicile, la reine mère revient. Oracle de Delphes. Empereur de Russie¹⁵².

Les circonstances de la lecture lui font donc remarquer que, dans la première scène du troisième acte, Hermione, reine vertueuse de la Sicile, se présente comme fille d'un tsar de Russie ! L'espace imaginaire de Shakespeare correspond bien à l'espace réel dans lequel Zinzendorf se déplace : Italie, Bohême, Russie...

Le 16 août, il fait part de la lecture des lettres « de la Marquise au Comte...¹⁵³. » Il s'agit des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, roman épistolaire de Crébillon fils, paru en 1732 et consacré à la folie amoureuse. Ce n'est probablement pas un hasard si Zinzendorf ne commente pas cette lecture. D'ailleurs, dès le 17 août, il mentionne le *Dialogue de deux religieuses portugaises sur le vit*¹⁵⁴. Il s'agit sans doute d'un ouvrage pornographique (probablement manuscrit) que l'on n'a pas réussi à identifier. Il est absent du catalogue de l'Enfer de la

M. de Crébillon le fils. C'est toujours le même but, le même jargon ; et, pour être juste, la dernière partie de ce dialogue vaut peut-être mieux que les *Matines de Cythère* et cet *Ah ! quel conte !* qui sont les derniers ouvrages de l'auteur ; mais le public a condamné ce *Hasard du coin du feu* impitoyablement. Il est vrai que le commencement de ce dialogue est d'un obscur et d'un fatigant insupportables, et que la répétition éternelle de ce jargon métaphysique de sottises et de libertinage révolte. Si M. de Crébillon n'avait jamais fait que *Le Sopha*, on aurait dit : « Quel dommage que cet auteur n'ait pas continué à écrire ! » Il a continué, mais pour se perdre de réputation. D'ailleurs, ce fils de Crébillon est aujourd'hui un jeune homme d'au-delà de cinquante ans. On pardonne au feu du premier âge un ouvrage trop libre, mais on ne peut s'empêcher de mépriser un homme qui a passé sa vie à écrire des ouvrages licencieux, à outrager les mœurs, et à fournir de l'aliment à la dépravation et à la corruption de la jeunesse. » (*Correspondance littéraire [...] par Grimm, Diderot, Raynal, Meister...*, t. V, éd. Maurice Tourneux, Paris, Garnier, 1878, p. 305-306.) Zinzendorf a pu également lire ce roman dans la *Collection complète des œuvres de M. de Crébillon le fils*, t. III, Londres [i.e. France ou Suisse], 1772.

¹⁵⁰ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 124v.

¹⁵¹ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 127v.

¹⁵² Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 127v.

¹⁵³ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 128v.

¹⁵⁴ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 129.

Bibliothèque nationale de France et de son équivalent de la British Library (*The Private Case*), non seulement comme titre d'ouvrage, mais même comme titre de pièce dans un recueil.

La première lecture de Zinzendorf après son arrivée à Pétersbourg (le soir du 17 août) est enregistrée dans son journal deux jours plus tard (19 août) : « Je passais la soirée à lire dans les *Anecdotes of Polite Literature*¹⁵⁵. » Comme on le sait, une petite série portant ce titre (quatre volumes numérotés, dont le deuxième en deux parties) est publiée à Londres en 1764, et attribuée par erreur à Horace Walpole.

Pendant son séjour dans la capitale de l'empire, Zinzendorf est tellement pris par les obligations mondaines, les excursions etc., qu'il n'a pas beaucoup de temps pour la lecture. Néanmoins, il mentionne dans son journal, le 31 août, que « le discours que M. Clerc a tenu aux cadets du V^e âge sur l'art de débiter dans le monde avec succès est très beau¹⁵⁶ ». Il consulte sans doute la version imprimée de ce discours¹⁵⁷ de Nicolas Gabriel Clerc (1726-1798), médecin du corps des Cadets et agent secret français, bien intégré à Saint-Pétersbourg. Le soir même, Zinzendorf approfondit sa connaissance de la production de Clerc : « Puis je lus avec plaisir dans un manuscrit in-folio intitulé *Établissements patriotiques de Catherine II, institutrice et législatrice de ses sujets* jusqu'à minuit¹⁵⁸. » Sans aucun doute, il s'agit de la traduction française d'un ouvrage du général Ivan Ivanovitch Betskoï, préparée par Clerc et publiée à Amsterdam en 1775, chez Marc-Michel Rey, par les soins de Diderot. On peut supposer que Zinzendorf lit le manuscrit des *Établissements patriotiques*, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg¹⁵⁹. L'étude comparative de l'édition et du manuscrit a permis à Georges Dulac de découvrir les corrections et additions apportées par Diderot, après son départ de Russie¹⁶⁰.

Zinzendorf voyage en Russie en compagnie d'un autre grand voyageur, le duc Don Juan de Bragança (1719-1806), futur fondateur de l'Académie des sciences de Lisbonne (1779). Zinzendorf fait sa connaissance en 1761, puis ils décident d'aller ensemble en Russie. Le 3 septembre, tous deux sont en train de découvrir les environs de Saint-Pétersbourg : ils rentrent de Schlüsselburg. Zinzendorf note : « Le duc nous lut en chemin deux comédies de sa façon du genre pathétique, *Le Comte de Solane* et *Le Bon Valet*. Il nous fit pleurer et nous abrégua le chemin¹⁶¹. » Ces deux textes sont assez énigmatiques. Le premier est probablement *Le Comte de Sablins, ou La Générosité*

¹⁵⁵ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 131.

¹⁵⁶ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 141v.

¹⁵⁷ *L'Art de débiter dans le monde avec succès, à messieurs les cadets du V. âge*, [Saint-Pétersbourg], 1774. Voir : *Сводный каталог книг на иностранных языках, изданных в России в XVIII веке* [Catalogue général des livres en langues étrangères publiés en Russie au XVIII^e s.], t. II, Leningrad, 1985, p. 135.

¹⁵⁸ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 141v.

¹⁵⁹ RNB, Fr. F. II. n° 123.

¹⁶⁰ Georges Dulac, « Diderot, éditeur des *Plans et statuts des établissements de Catherine II* », dans *DHS*, n° 16, 1984, p. 323-343.

¹⁶¹ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 144.

françoise, drame en cinq actes et en prose par un officier français, publié à Amsterdam en 1773. Quant à l'autre, on n'arrive pas à l'identifier, car le seul *Bon Valet* que l'on connaisse est la comédie-proverbe en un acte et en prose de Maurin de Pompigny, mais elle est publiée pour la première fois à Paris, en 1784.

Le 15 septembre, quelques jours avant son départ, Zinzendorf vient voir l'Académie des sciences, accompagné de Jakob von Stählin (1709-1785), membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, connaisseur et amateur des arts. Dans la bibliothèque de l'Académie¹⁶², Stählin lui fait découvrir deux livres de grande valeur. Le premier est la « traduction de Salluste de l'infant Don Gabriel en espagnol¹⁶³, elle est imprimée magnifiquement avec de très belles gravures¹⁶⁴ ». C'est une édition de 1772, remarquable par sa qualité d'impression. L'autre curiosité est encore plus intéressante. Zinzendorf la fixe dans son journal comme « *Speculum humanæ salvationis*, le premier imprimé volé à Memmingen¹⁶⁵ ». De quel livre s'agit-il ?

D'après certaines sources, Pierre le Grand achète en Hollande le seul exemplaire existant au monde de la première édition du *Speculum humanæ salvationis*, imprimé en hollandais à Haarlem¹⁶⁶. Cette édition joue un rôle important dans la longue discussion sur les origines de l'imprimerie, puisque, selon les Hollandais, elle fut le premier livre imprimé avec des caractères mobiles, quelques années avant Gutenberg. Depuis le début du XIX^e siècle, on connaît quelques tentatives pour retrouver ce livre en Russie, mais elles n'ont pas abouti. Karl Ernst von Baer a prouvé qu'il y a confusion entre le *Speculum* et l'*Historia Jesu Christi (Biblia Pauperum)*, xylographe conservé à la bibliothèque de l'Académie. Les confusions entre le *Speculum* et la *Biblia Pauperum* n'étaient pas rares, déjà au XVII^e siècle. Zinzendorf les confond aussi, mais Johann Vollrath Bacmeister ne fait pas cette erreur :

Parmi les pièces rares que nous avons, on remarque l'*Histoire de Jésus Christ* en figures imprimées sur les planches de bois dont on se servait, comme font aujourd'hui les Chinois, avant que l'on eût inventé l'art de l'imprimerie avec des lettres mobiles. Clément lui donne la préférence sur un livre pareillement rare connu sous le nom du *Miroir du salut humain (Speculum salvationis humanæ)*, mais différent du nôtre, et Schelhorn, qui en fait la description dans ses *Amœnitates literariæ*, t. IV, le nomme un

¹⁶² Sur les visites des voyageurs étrangers à la bibliothèque de l'Académie, voir : В. А. Сомов [Somov], М. И. Фундаминский [Foundaminski], « Библиотека Академии наук—достопримечательность Петербурга XVIII века » [« La bibliothèque de l'Académie des sciences comme une des curiosités de Pétersbourg du XVIII^e s. »], *Книга в России XVIII-середины XIX в. Из истории Библиотеки Академии наук [Le Livre en Russie, XVIII^e-milieu du XIX^e s.]*, dir. А. А. Зайтцева, Leningrad, Éd. de la bibliothèque de l'Académie des sciences, 1989, p. 13-41.

¹⁶³ *La Conjuracion de Cathilina y la guerra de Jugurtha, par Cayo Salustio Crispo*, trad. infant Don Gabriel de Bourbon et Fr. Perez Bayer], Madrid, J. Ibarra, 1772, 2^o.

¹⁶⁴ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 154.

¹⁶⁵ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 154v.

¹⁶⁶ Karl Ernst von Baer, « Bericht über eine typographische Seltenheit, die in der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften gesucht wird », dans *Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg*, t. 6, 1849, p. 37-54.

précieux monument de l'antiquité typographique. Il consiste en quarante feuilles in-quarto, qui ne sont imprimées que d'un côté, en sorte qu'il se rencontre toujours deux pages blanches vis-à-vis l'une de l'autre. Chaque page est divisée en trois parties ou colonnes, celle du milieu représente une histoire de la vie de Jésus-Christ, et les deux autres, des histoires de l'Ancien Testament qui en sont les types. Au dessus de ces figures, on lit des passages tirés de la Bible, lesquels en donnent l'explication. De plus, au haut et au bas de chaque figure, il y a des versets pris des Psaumes de David ou des Prophéties, et qui ont rapport à l'histoire¹⁶⁷.

Jusqu'à la fin des années 1920, ce xylographe se trouvait à la bibliothèque de l'Académie des sciences à Leningrad. Puis, destiné par les autorités soviétiques à la vente à l'étranger, et transporté à Moscou, il a été sauvé par le responsable du département des livres rares à la bibliothèque Lénine, qui l'a caché parmi les autres livres. C'est là que l'on peut le consulter aujourd'hui¹⁶⁸. En revanche, nous n'avons aucune information sur le vol à Memmingen. Stählin, qui accompagne Zinzendorf pendant sa visite à l'Académie, est originaire de Memmingen. Il n'est pas exclu qu'il ait manifesté ainsi son patriotisme local.

Comme on le voit, l'éventail des lectures de Zinzendorf en Russie est formé d'abord par les livres philosophiques, amusants, érotiques ou pornographiques (à une exception près, tous en français), dont l'importance a été si bien montrée par Robert Darnton. Hormis cette lecture, il consacre quelque loisir à l'image de la Russie de Catherine II, reçue en Occident grâce aux efforts d'intermédiaires comme Clerc ou Diderot. Dans le cas du *Speculum*, le journal de Zinzendorf jette également quelques lumières sur la circulation des livres rares, à la nouvelle échelle européenne du XVIII^e siècle.

Gens du livre

Passons maintenant aux gens du livre. La Russie de 1774 est un espace peu favorable au commerce du livre. Zinzendorf parle dans son journal de ces conditions difficiles, sans mentionner leur influence sur les échanges de la librairie : densité de population trop faible, villes trop peu nombreuses, difficultés de circulation à l'intérieur du pays. Compte tenu de ces particularités, il serait sans doute utile, en étudiant le journal de Zinzendorf, d'établir une liste des gens qui sont non seulement professionnels du livre, mais qui peuvent être considérés (sous certains aspects de leur

¹⁶⁷ Johann Vollrath Bacmeister, *Essai sur la bibliothèque et le cabinet de curiosités et d'histoire naturelle de l'Académie des sciences de Saint Pétersbourg*, Saint-Pétersbourg, de l'imprimerie privilégiée de Weitbrecht & Schnoor, 1776, p. 83-84.

¹⁶⁸ Т. А. Долгодрова [Dolgodrova], « Экземпляр нидерландской ксилографической Библии бедных из Российской государственной библиотеки » [« L'exemplaire de la *Biblia pauperum*, xylographe néerlandais conservé à la Bibliothèque d'État de Russie »], dans *Книга. Исследования и материалы* [Le Livre. Recherches et matériaux], vol. 77, Moskva, Kniga, 1999, p. 203-220.

activité) comme leurs représentants ou agents, même s'il s'agit des princes et d'autres personnages éminents. Parmi cent neuf personnes rencontrées par Zinzendorf en Russie, et mentionnées à ce titre dans son journal, il y en a au moins treize (libraires, traducteurs, auteurs, un milieu bien cosmopolite) que l'on pourrait inclure dans cette liste :

- Ivan Ivanovitch Betskoï (1704-1795), fondateur des établissements éducatifs, curateur de la Maison des enfants trouvés à Moscou (1763-1792), président de l'Académie des beaux-arts (1763-1795), directeur de la Chancellerie des bâtiments impériaux (1762-1793) ;
- Andreï Petrovitch Chouvalov (1744-1789), comte, sénateur, écrivain, correspondant de Voltaire ;
- Nicolas Gabriel Clerc (voir plus haut) ;
- Marco Coltellini (1719-1777), moine défroqué, poète et librettiste invité en Russie en 1772 ;
- Ekaterina Romanovna Dachkova (1744-1810), princesse, femme de lettres, future directrice de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1783-1794) et fondatrice de l'Académie russe (1783) ;
- Gerhard Friedrich [Fédor Ivanovitch] Müller (1705-1783), historien et archéologue, membre (1725) et secrétaire de l'Académie des sciences de Pétersbourg (1728-1730, 1754-1765), historiographe de l'empire de Russie, inspecteur général de la Maison des enfants trouvés, puis directeur des archives du collège des Affaires étrangères à Moscou (1772-1783) ;
- Johann Ernst [Sergueï Khristoforovitch] von Münnich (1707-1788), comte, directeur général des péages des douanes de l'empire de Russie depuis 1763, président du collège du Commerce en 1774, auteur du premier catalogue de peinture de l'Ermitage, auteur des mémoires sur le règne de l'impératrice Élisabeth ;
- Alekseï Vassilievitch Narychkine (1742-1800), chambellan depuis 1773, diplomate, homme de lettres, ami de Diderot (ce dernier fut logé chez lui pendant son séjour dans la capitale de Russie) ;
- Ludwig Heinrich von Nicolai (Nicolay) (1737-1820), ami des encyclopédistes, futur baron et président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Arrivé à Pétersbourg en 1769, Nicolai est devenu l'un des précepteurs du grand-duc Paul. Il occupait ce poste jusqu'au mariage de Paul (1773) ; à ce moment-là, il fut nommé « secrétaire privé » du grand-duc et de la grande-duchesse ;
- Christian Rüdiger, libraire à Moscou ;
- Jakob [Iakov Iakovlevitch] von Stählin (1709-1785), originaire de Souabe, établi à Saint-Pétersbourg dès 1735, membre de l'Académie des sciences en 1737, son secrétaire perpétuel de 1765 à 1769, bibliothécaire de Pierre III ;

- Stepan Fedorovitch Strekalov (1728-1805), homme de lettres, l'un des traducteurs des articles de l'*Encyclopédie* en russe (Moscou, 1767), secrétaire des commandements de Catherine II, futur sénateur ;
- Christian Ludwig Wever (Weber ?), libraire commissionnaire à Moscou.

Donc, treize personnes sur cent neuf : la proportion est assez importante, et la liste (bien que relativement courte) est assez impressionnante. Comme souvent au XVIII^e siècle, certains parmi ces gens ont plusieurs métiers ou fonctions en même temps (auteurs et traducteurs, comme Strekalov et Clerc ; auteurs et espions, comme Clerc ; auteurs, grands administrateurs et aristocrates, comme la princesse Dachkova, le comte Chouvalov ou le comte Münnich). Zinzendorf n'est pas indifférent au fait que le comte Chouvalov soit le correspondant de Voltaire. Mais ses contacts avec la plupart des personnages mentionnés ci-dessus sont purement mondains, exceptés les contacts avec ceux qui n'appartiennent pas au grand monde. Il n'y a que trois personnes de type « non-mondain » dans cette liste : Coltellini (avec une certaine réserve), Rüdiger et Wever, et ce sont précisément les seuls professionnels du livre rencontrés par lui en Russie.

Marco Coltellini, imprimeur de *Dei Delitti e delle Pene* de Beccaria, à Livourne, en 1764 (première édition), est le seul que Zinzendorf connaisse déjà avant de venir en Russie : cela ne doit pas surprendre car, de 1764 à 1772, Coltellini est le premier librettiste de l'opéra de Vienne, et Zinzendorf est grand amateur d'opéra. Quoi qu'il en soit, au moment du voyage de Zinzendorf en Russie, Coltellini ne s'occupe plus d'imprimerie.

Christian Rüdiger, relieur, puis imprimeur libraire venu de Leipzig, est à Moscou depuis 1762 (de 1794 à 1800, il louera l'imprimerie de l'université). Il est la première personne chez laquelle le duc de Bragance et Zinzendorf se rendent après leur arrivée à Moscou, le 6 août, et leur installation au quartier des Étrangers (*Nemetskaïa sloboda*). Ils vont chez lui parce que la librairie de Rüdiger se trouve tout près de l'auberge de « Louis, marchand de vin¹⁶⁹ », où ils sont logés. Frédéric Barbier mentionne Rüdiger parmi les correspondants de la Société typographique de Neuchâtel en Russie (et le plus important, si l'on en juge par le nombre des lettres reçues – vingt-deux)¹⁷⁰.

Christian Ludwig Wever (Weber ?), libraire commissionnaire de l'université de Moscou depuis 1760, est d'origine danoise. Zinzendorf visite sa librairie le 9 août, pendant l'excursion à Kitaïgorod, vieux quartier marchand en face du Kremlin. Nikolaï Kopanev remarque que Wever est le premier à mettre sur pied la librairie de type capitaliste en Russie : il élargit considérablement le

¹⁶⁹ Wien, HHStA, Nachlaß Zinzendorf, Tagebuch, Bd. 19, fol. 117.

¹⁷⁰ Frédéric Barbier, « La librairie parisienne, la Russie et les puissances du Nord au XVIII^e s. : l'invention de la médiatisation », dans *Век Просвещения [Le Siècle des lumières]*, t. I, dir. S. Karp, Moskva, Nauka, 2006, p. 199.

répertoire des livres importés, il publie des annonces pour les nouveaux livres étrangers (dans le *Journal de Moscou*) aussi bien que des catalogues séparés. Son catalogue de livres français (de 1761) est conservé aux archives d'Actes anciens, à Moscou : on y trouve quatre cent quarante-sept livres (publiés en France et aux Pays-Bas)¹⁷¹.

Pour conclure, remarquons que Rüdiger et Wever travaillent tous les deux à Moscou, et que Zinzendorf ne mentionne aucun libraire de Pétersbourg dans son journal. Comment expliquer ce silence ? Par manque de temps, ou bien par le rôle moins important de la librairie privée dans la vie culturelle et commerciale de Saint-Pétersbourg en 1774 – en tout cas, en ce qui concerne la vente des livres étrangers ? La question reste ouverte, mais la seconde hypothèse me semble plus probable : le monopole d'État (privilège de l'Académie des sciences) dans la vente de livres étrangers dans la capitale de l'empire de Russie a été aboli seulement en 1768, tandis qu'à Moscou il n'était plus en vigueur depuis 1760.

¹⁷¹ Pour ceux qui s'intéressent à cette source, voir l'analyse précieuse de N. A. Копанев [Koranev], *Французская книга и русская культура в середине XVIII века* [*Le Livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e s.*], Leningrad, Naouka, 1988, p. 141-142, 146.

De la confrérie à l'association : la mémoire professionnelle des gens du livre en Espagne au XIX^e siècle

Jean-François BOTREL
Université Rennes II

Dans l'Espagne du XIX^e siècle – celle qui connaît les effets de la deuxième révolution du livre –, peu de gens du livre ont atteint la notoriété. Très rares sont, dans les dictionnaires et encyclopédies espagnols, les notices concernant les imprimeurs et les éditeurs, sauf quand ils ont une œuvre par ailleurs, comme Wenceslao Ayguals de Izco, Josep Yxart ou Juan Ramón Jiménez ; quant aux libraires, ils sont presque systématiquement ignorés. Il est vrai que pour la plupart, ils ont été avarés d'écrits personnels publics, se bornant au mieux à la publication de quelques catalogues, ou à la correspondance commerciale. Par ailleurs, la structure unipersonnelle des entreprises et la faible réglementation n'ont donné lieu qu'à un flux modeste d'actes notariés. Quant aux publications régulières ou à l'occasion de célébrations anniversaires, qui peuvent aussi être riches d'informations biographiques et iconiques, il n'y en a que très peu. Quant à l'estime dont ils ont joui auprès des auteurs-écrivains, on observe que c'est rarement en bonne part – y compris dans la fiction – et que paradoxalement, ce sont les plus humbles d'entre eux – les libraires d'occasion – qui ont donné lieu au plus grand nombre d'écrits, *costumbristes* pour la plupart. Les chercheurs eux-mêmes n'ont, pour le moment, consacré aux individus que quelques rares monographies ou de succinctes pages, certaines cachées dans des livres de plus grande envergure¹⁷².

Bref, si l'on connaît à peu près l'appareil de production et de diffusion du livre, son organisation et ses lieux, et que l'on dispose des informations susceptibles de nourrir une notice concernant les librairies ou les maisons d'édition, voire les imprimeries de l'Espagne du XIX^e siècle (à la différence du Mexique, par exemple), on ne sait que peu de choses sur la plupart des gens du livre – il faudrait ajouter « et de la presse », car il s'agit souvent des mêmes –, qui restent donc cachés derrière leur comptoir ou leurs catalogues, et sont inconnus au-delà de leur nom et, parfois, de leurs dates d'activité¹⁷³.

¹⁷² Les principales références peuvent être trouvées dans la partie de la bibliographie consacrée au XIX^e s. par la *Historia de la edición y de la lectura*, dir. Victor Infantes, François Lopez, Jean-François Botrel, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 2003, p. 837-860.

¹⁷³ À titre d'exemple : on a longtemps cru que le libraire Frédéric Rosa, connu pour ses éditions en langue espagnole à Paris, était un libéral émigré espagnol, alors que les Archives nationales de France le connaissent comme étant né à Wissembourg (Bas-Rhin) (J.-F. Botrel, « La librairie "espagnole" en France au XIX^e s. », dans *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e s., 1789-1914*, dir. Jean-Yves Mollier, Paris, IMEC Éditions/Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 287-297 ; ici, p. 289).

Symptomatique du piètre positionnement social et économique des gens du livre à cette époque, en Espagne, est certainement la difficulté qu'ils ont rencontrée à se doter d'organisations professionnelles. Mais l'examen des évolutions survenues dans l'organisation de leurs différentes corporations permet aussi de percevoir une affirmation progressive des individus – mesurable au degré croissant de leur autoestime –, ainsi que celle de la communauté de professionnels du livre. Ces derniers manifestent de plus en plus leur volonté d'associer et d'organiser la profession, et de transmettre une mémoire professionnelle, avec une prise de conscience progressive (qui culmine une première fois avec la II^e République) du rôle culturel et économique qu'ils jouent.

Cette tendance légitime *a posteriori* la quête rétrospective de données et d'informations éparses pour la réalisation « idéologique » d'une prosopographie pour partie « réhabilitatrice », dans un contexte d'indéniable sous-développement de la recherche sur le livre et ses acteurs (ou agents), dans l'Espagne contemporaine¹⁷⁴, afin de nourrir une sociologie culturelle historique, attentive au rôle d'intermédiaire culturel plus ou moins actif ou passif qu'ont pu jouer les gens du livre, y compris le plus obscur des libraires.

L'organisation des gens du livre

Au début de la période qui nous intéresse, c'est encore l'Ancien Régime du livre qui prévaut : à Madrid, la seule organisation existante, assez décadente, est une confrérie, la *Hermandad de San Gerónimo*. Elle a été fondée au début du XVII^e siècle, à des fins fondamentalement religieuses et mutualistes¹⁷⁵, mais ses tentatives pour contrôler l'accès à la profession n'ont pas connu de succès¹⁷⁶. Des confréries analogues ont existé à Barcelone (depuis 1553) et Saragosse (depuis 1573)¹⁷⁷, de même qu'une *Hermandad de impresores de Madrid* (1597), sans que l'on sache si elles ont perduré jusqu'au XIX^e siècle.

Avec la disparition officielle des corporations, qui entraîne celle d'une formation sanctionnée par un brevet, l'autocontrôle des métiers du livre se limite donc le plus souvent à la

¹⁷⁴ J.-F. Botrel, « Les recherches sur le livre et la lecture en Espagne (XVIII^e-XX^e s.) », dans *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*–suppl. à la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 41/3-4, 1994, p. 49-57. Reproduit dans *Histoires de la lecture. Un bilan des recherches*, éd. Roger Chartier, Paris, IMEC, 1995, p. 51-63. Version revue dans *Revista de história das ideias. O livro e a leitura*, n^o 20, 1999, p. 315-335.

¹⁷⁵ Javier Paredes Alonso, *Mercaderes de libros. Cuatro siglos de historia de la Hermandad de San Gerónimo*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 1988.

¹⁷⁶ Les archives de la *Hermandad* offrent néanmoins, à la façon des archives de sociétés, de précieuses informations sur ses membres et parfois leurs activités ou sentiments (cf. J. Paredes Alonso, *Mercaderes de libros...*, *passim*).

¹⁷⁷ Guillermo Redondo Veintemillas, *El gremio de libreros de Zaragoza y sus antiguas ordinaciones (1573, 1600, 1679)*, Zaragoza, Caja de Ahorros de la Inmaculada, 1979.

dimension fiscale, pour la répartition, par des syndics, de l'impôt assigné aux différentes branches ou *gremios*¹⁷⁸.

Pourtant, au cours du XIX^e siècle, en marge d'entreprises comme la *Unión literaria*¹⁷⁹, on peut observer quelques tentatives d'organisation des différents métiers du livre. En 1850, par exemple, est annoncée la création d'une *Asociación hispano-americana de librerías editores* qui, selon ses statuts, vise à « abolir le monopole sur les livres exercés par les grands éditeurs » (art. 2), à « donner au commerce du livre le relief qu'il a dans d'autres nations et [à] émanciper la littérature nationale de la tutelle des grands éditeurs » (art. 5) – l'idée d'association étant étroitement liée à l'ambition de (re)conquête du marché sud-américain¹⁸⁰. Ces réflexions et les initiatives envisagées resteront apparemment sans suite.

De fait, alors que les écrivains et artistes se dotent d'une première organisation en 1872¹⁸¹, que les ouvriers du livre créent en 1871 l'*Asociación del arte de imprimir*¹⁸², et que les auteurs et compositeurs – sans réussir à s'organiser formellement avant 1899 – savent faire reconnaître leurs droits à deux reprises¹⁸³, ce n'est que dans les années 1880 que l'aspiration à s'organiser commence, semble-t-il, à rencontrer plus d'écho parmi certains libraires et éditeurs¹⁸⁴. Il faut attendre 1899 et 1901 pour que, respectivement à Barcelone et à Madrid, voient le jour des associations ayant vocation à fédérer les « gens du livre »¹⁸⁵.

¹⁷⁸ Le *reglamento de la contribución de subsidio* du 13 juillet 1882 prévoit, par exemple, la nomination de *síndicos y clasificadores* par *gremio*.

¹⁷⁹ Fondée en 1843 par Hidalgo, Mellado et Lavergne, avec un capital d'un million de réaux, cette société prétend sortir le commerce du livre de l'état lamentable où il se trouve, abandonné qu'il est pour la plus grande part « à des mains peu intelligentes et aucunement laborieuses ».

¹⁸⁰ *Asociación hispano-americana de librerías editores*, Madrid, Imprenta, calle de la Libertad, n° 10, 1850, 8 p.

¹⁸¹ J.-F. Botrel, « Sobre la condición de escritor en la España del siglo XIX : la constitución de la Asociación de escritores y artistas españoles (1872-1877) », dans *Movimiento obrero, política y literatura en la España contemporánea* [colloque, Pau, 1973], éd. J.-F. Botrel, M. Tuñón de Lara, Madrid, Cuadernos para el diálogo, 1974, p. 179-221.

¹⁸² Cette association – de fait, un syndicat – compte 1 229 membres en janvier 1914. D'autres organisations ouvrières de la branche seront créées, comme l'*Unión de impresores*, constituée en 1904 (Zacarias Barco en est le président), une *Sociedad de encuadernadores*, une *Sociedad de litógrafos*. En 1886 et au moins jusqu'en 1890, il existe à Santander une *Sociedad de impresores, litógrafos y encuadernadores* qui publie un bulletin. L'*Arte de imprimir de Sevilla* est fondée en 1899 (elle a 310 adhérents en 1914). La *Sociedad de maquinistas, ayudantes y minervistas de imprenta*, « La Gutenberg », est fondée à Barcelone le 10 juillet 1913. Il a existé une *Sociedad tipográfica de los obreros de Bilbao*, « La Minerva » de *impresores* (Oviedo), ainsi qu'une *Asociación del arte de imprimir y similares* à Valladolid. Du côté patronal, la *Federación nacional de las artes del libro* publie, en février 1914, le premier numéro de son *Boletín*.

¹⁸³ J.-F. Botrel, *Pour une histoire littéraire de l'Espagne (1868-1914)* [thèse d'État, lettres, 1981], t. I, p. 139-142.

¹⁸⁴ Dans son premier numéro, *Bibliografía española*, l'organe de l'*Asociación de la librería española*, fait référence à un « groupe de libraires et éditeurs, qui se sont retrouvés à l'occasion des dernières réunions corporatives pour la répartition de l'impôt », dont certains figurent d'ailleurs, entre 1887 et 1900, comme membres de la *Cámara oficial de comercio, industria y navegación* de Madrid (créée en 1886). Dans le rapport de la Commission de la librairie au *Congreso social y económico e hispano-americano*, le 10 sept. 1900, Julio Nombela, Marcos Zapata et Benito Zozaya, après avoir rappelé la mission de culture générale de la librairie (à côté des « respectables intérêts industriels qu'elle représente ») et déclaré leur intention d'œuvrer à harmoniser « le portefeuille et la conscience » et de rendre compatibles « le profit et l'honorabilité », tout en affirmant que « l'initiative individuelle inspirée de la très noble histoire du commerce est appelée à élargir sa sphère d'action et à obtenir qu'elle remplisse simultanément sa double mission d'ordre intellectuel et d'ordre économique », appellent à la constitution de syndicats « pour défendre les intérêts de notre classe, assainir l'atmosphère dans laquelle vit la librairie, etc. ».

¹⁸⁵ Jesús Antonio Martínez Martín, Ana Martínez Rus, Raquel Sánchez García, *Los patronos del libro. Las asociaciones corporativas de editores y librerías, 1900-1936*, Gijón, Trea, 2004 ; ici « La configuración del asociacionismo corporativo.

À Barcelone, c'est d'abord dans le secteur de l'imprimerie que le mouvement se dessine avec la création, en 1898, de l'*Instituto catalán de artes del libro*, puis de sa *Revista gráfica* en 1901¹⁸⁶.

Est ensuite créé le *Centro de la propiedad intelectual*¹⁸⁷, le 6 juin 1900, entre les personnes qui se consacrent à l'exercice des différentes professions concourant à la publication d'œuvres littéraires, scientifiques et artistiques (soit des éditeurs, des libraires ou des propriétaires de toute sorte d'œuvres). Leur but est d'établir de fermes relations de fraternité et une bonne harmonie sociale et commerciale, de défendre les intérêts généraux des industries représentées, et de constituer au regard des pouvoirs publics une représentation légale, autorisée à défendre les intérêts des membres associés et à veiller sur lesdits intérêts. Cette association, forte d'au moins soixante-quinze membres barcelonais en 1904 et qui existera jusqu'en 1917¹⁸⁸, invite ses membres à adhérer à la *Asociación de la librería de Madrid*, en 1905¹⁸⁹.

Celle-ci, créée le 5 mars 1901 sous l'impulsion d'éditeurs et de libraires madrilènes, est présentée comme une réponse à une « fervente » aspiration existant depuis de nombreuses années¹⁹⁰. Dans sa première dénomination¹⁹¹, elle affiche clairement sa volonté de réunir toutes les personnes se consacrant en Espagne à l'honorable commerce du livre¹⁹². En tant que « société de défense mutuelle », elle a pour objet

d'établir entre tous les individus des industries et du commerce par elle admis des relations constantes et de compagnonnage ; d'étudier et de défendre les intérêts généraux des industries représentées par l'Association ; de constituer une véritable représentation auprès des autorités des professions qui, directement ou indirectement, contribuent à la publication et à la propagation du livre, des œuvres de littérature, des sciences et des arts.

Son premier président est Enrique Bailly-Baillière, petit-neveu de Jean-Baptiste Marie. Rien de ce qui concerne la profession – l'organisation de son travail à travers différentes commissions en

1900-1922 », p. 35-72. Comme on sait, la *Stationers' Company* de Londres existe depuis 1403, le *Börsenverein der deutschen Buchändler* depuis 1825, et le Cercle de la librairie depuis 1847.

¹⁸⁶ En 1897, à Barcelone, *Bibliografía española. Revista de las publicaciones* avait eu pour projet de « faire une recompilation de tous les catalogues courants en Espagne, et de mettre MM. les libraires et commissionnaires en livres au courant de toutes les publications qui viendraient à se faire » (n° 1, 4 mars 1897). La *Revista de bibliografía catalana*, uniquement consacrée aux livres en catalans, est publiée par L'Avenç à partir de 1901.

¹⁸⁷ *Proyecto de estatutos del Centro de la propiedad intelectual*, Barcelona, Salvat, [s. d.], 8 p.

¹⁸⁸ En 1912, c'est Pablo Riera qui en est le président, et, en 1917, Pablo Salvat. Il est à un moment prévu qu'elle évolue vers une *Cámara de la propiedad intelectual*, mais c'est, semble-t-il, le projet de Gustavo Gili qui remporte l'adhésion, sous forme d'une *Asociación de los amigos del libro* intitulée *Cámara del libro español*.

¹⁸⁹ Philippe Castellano, « El entorno profesional de los editores de Barcelona a principios del siglo XX » (sous presse).

¹⁹⁰ Selon Saturnino Calleja (*Bibliografía española*, n° 11, 1^{er} juin 1904), il s'agit d'une entreprise déjà entamée en 1880 et d'un besoin exprimé par le récent *Congreso hispano-americano*.

¹⁹¹ *Asociación de la librería, de la imprenta, del comercio de la música, de los fabricantes de papel y de todas las industrias y profesiones que concurren a la fabricación del libro y a la publicación de obras de literatura, ciencia y arte*.

¹⁹² Elle aussi a vocation à moraliser la profession et à lutter contre les pratiques clandestines du métier : contre le *matutero* ou le libraire clandestin, « à tel point parasite qu'il se nomme libraire sans l'être, car il n'a rien fait pour mériter ce titre » (*Bibliografía española*, n° 8, 16 avr. 1904, p. 51).

témoigne – n'est *a priori* étranger à cette association. Depuis 1901, sa publication bimensuelle *Bibliografía española* qui, à l'instar du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie* (depuis 1811) ou de la *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel* (depuis 1834), assure l'information sur les publications courantes, publie dans sa rubrique « *Crónica* » des articles de réflexion, et signale les cessations d'activité ou la mort de ses membres en accompagnant parfois l'information de notices nécrologiques. Elle prend des dispositions contraignantes pour convaincre ceux qui, dans les métiers du livre, hésitent à la rejoindre¹⁹³. En 1907, aux trente-sept membres fondateurs, se sont déjà ajoutés mille quatre-vingt-six membres en Espagne, soixante-quatorze en Amérique et dix-neuf ailleurs¹⁹⁴. Par l'entremise de l'Association, la profession s'ouvre progressivement à l'étranger : en témoignent la reprise d'informations en provenance de différents pays d'Europe, ou la tenue à Madrid du *Congreso internacional de editores* (26 au 30 mai 1908) avec deux cent vingt-deux participants, mais aussi les assemblées de Barcelone et Valence de 1909 et 1911¹⁹⁵ – toutes organisées à l'initiative de l'Association, dont les membres et leurs familles s'affichent volontiers sur les photos faites à cette occasion.

En 1917, l'*Asociación de la librería española* devient *Federación española de productores, comerciantes y amigos del libro* ; en 1922, elle se transforme en *Cámara del libro de Madrid*.

À cette même date, à Barcelone, lors de la *Conferencia de editores españoles y amigos del libro* des 8-9 juin, l'éditeur Gustavo Gili présente un *Proyecto de asociación de los amigos del libro* pour une *Cámara del libro español*, parallèle à l'*Asociación de la librería española*, laquelle selon lui « se préoccupe essentiellement d'obtenir des avantages professionnels, uniquement économiques, et qui en mettant en avant notre intérêt particulier, ne pouvait trouver d'écho dans l'opinion ». À cette vision, il oppose la sienne :

Il nous faut renoncer à notre vieille erreur, consistant à considérer les problèmes du livre comme des problèmes qui ne concernent que nos affaires actuelles, et les aborder de façon franche et ardente, comme ce qu'ils sont en réalité : comme des problèmes vitaux qui affectent ce qu'il y a de plus profond en Espagne, sa prospérité à l'intérieur,

¹⁹³ La *Asociación de la librería española* tente d'imposer la pratique d'une remise inférieure de 5 % aux non-membres, voire plus drastiquement le refus de vente : « Il y a quelque peu d'imposition dans notre projet, mais il s'agit d'une imposition si noble, douce et nécessaire que nous espérons ne nous aliéner la faveur d'aucun commerçant digne et honorable », écrit, le 24 déc. 1903, Saturnino Calleja a Francisco Simón y Font, président du Crédito.

¹⁹⁴ Voir le *Nomenclator* de 1907. En 1912, il existe une *Asociación de los libreros de Bilbao*. Une association des employés de librairie est créée en 1908 et, la même année, on trouve un *Proyecto de asociación española de editores y negociantes de música*. En 1905, il existe à Buenos Aires, un *Centro de unión de libreros, impresores y anexos*.

¹⁹⁵ En juin 1912, à l'occasion du *Primer congreso nacional de las artes del libro*, se tient une assemblée de la *Federación nacional de las artes del libro*. Toutes ces réunions renvoient l'image d'une corporation déjà plus homogène (à travers des photos de groupe, par exemple). On commence à célébrer les « coopérateurs de l'œuvre intellectuelle en Espagne », ainsi que les éditeurs qui, à Madrid (10 au total), à Barcelone (19) et dans d'autres villes (31), ont par le passé obtenu la généralisation des livres espagnols sur les marchés américains « réussissant par là à atténuer toute sorte de ressentiment et à préparer la fraternelle amitié qui règne aujourd'hui entre l'ancienne métropole de Charles Quint et les émancipées et florissantes républiques américaines ». En 1911, se fait jour un *Proyecto de constitución de la Sociedad anónima unión librera latino-americana* (Barcelona, Heinrich, [s. d.], 24 p.), pour l'organisation des exportations vers l'Amérique. Au total, libraires et éditeurs sont cependant plus diserts sur leurs pratiques commerciales que sur eux-mêmes.

son prestige et son influence dans toutes les nations de langue espagnole. [D'où cette chambre et association, où auront leur place] tous ceux qui aujourd'hui partagent nos aspirations, et tous ceux qui ressentent de l'amour pour la culture et qui sont nombreux¹⁹⁶.

Le 25 juin 1918, la *Cámara oficial del libro y de la propiedad intelectual* commence à fonctionner à Barcelone, et publie un bulletin mensuel (*Bibliografía*) à partir de janvier-février 1919.

S'agissant de la transmission de la mémoire professionnelle et de la formation des « gens du livre », le panorama est sans doute moins brillant : ce n'est qu'en 1904 que l'*Instituto de artes del libro* fonde à Barcelone une *Escuela práctica profesional*, inaugurée en 1906 ; à Madrid, ce n'est qu'à partir de 1908, avec la création de l'*Asociación mutuo-instructiva de empleados de librería*, que sont mises en place des conférences professionnelles, l'école de librairie ne voyant pas le jour avant 1929¹⁹⁷.

On voit donc que les gens du livre ont, en Espagne, tardé plus qu'ailleurs à s'organiser et, partant, à assurer l'émergence d'une conscience professionnelle, la conservation d'une mémoire et la transmission des savoir-faire propres aux différentes professions. Outre le retard ou déphasage évident par rapport à l'Europe du Nord, la double organisation de fait – depuis Barcelone pour la Catalogne, le regard fixé sur l'Amérique hispanique, et depuis Madrid pour l'Espagne entière et au-delà –, révélatrice de cultures et sans doute d'intérêts non exactement convergents, pèse et pèsera longtemps sur les conditions d'affirmation des métiers et des secteurs du livre, la réalisation d'une éventuelle prosopographie n'ayant pas forcément les mêmes caractéristiques ni le même intérêt à Barcelone et à Madrid, ou *a fortiori* en province.

L'examen des sources disponibles nous en fournit quelques preuves.

¹⁹⁶ *Proyecto de asociación de los amigos del libro. Cámara del libro español, presentado por D. Gustavo Gili a la Conferencia de editores españoles y amigos del libro, celebrada en Barcelona en los días 8 y 9 de junio de 1917, en la cual fue aprobado por unanimidad*, p. 11. Seront effectivement représentés à cette conférence – outre une majorité d'éditeurs et libraires de Barcelone et une trentaine de madrilènes – des universitaires, des entités économiques et culturelles, des écrivains (les frères Quintero, Jacinto Benavente, Concha Espina, Eugenio d'Ors, Rafael Altamira qui sera le premier président de l'association), un patron de presse (Torcuato Luca de Tena). Un bibliophile (Ramón Miquel i Planas) prendra la parole pour Gustavo Gili (voir *Bibliografía española*, n° 24, 1917) : « Au sein de la future chambre, les composantes intellectuelles doivent être prépondérantes. » Voir également : *Conferencia de editores y amigos del libro celebrada en Barcelona durante los días 8 y 9 de junio de 1917*, Barcelona, Salvat, 1917 ; et Santiago Olives Canals, « Un cincuentenario : Conferencia de editores españoles y amigos del libro del año 1917 en Barcelona », dans *El libro español*, n° 118, 1967, p. 820-829.

¹⁹⁷ En 1904, Saturnino Calleja réclame la création à Madrid d'un *Instituto de artes gráficas*, à l'instar de celui de Barcelone. Il serait évidemment souhaitable d'avoir une meilleure connaissance des ouvriers et employés du livre – du linotypiste à l'employé de librairie, en passant par les commissionnaires et répartiteurs de livraisons, pour prendre quelques exemples –, dans la mesure où ils font objectivement partie des gens du livre.

Les sources

À la différence de la situation sous l'Ancien Régime, la mise en place de l'État libéral à partir de 1833, avec de nouveaux systèmes d'imposition et un appareil statistique au plan national, permet assez aisément de connaître, y compris au niveau d'une ville (avec quelques lacunes et limites¹⁹⁸), le nombre des éditeurs, libraires, imprimeurs, relieurs, etc., leur nom et leur raison sociale, le début et la fin de leur activité, ainsi que leur classement dans les différentes catégories qui composent les métiers du livre *lato sensu*¹⁹⁹. La qualité et l'exhaustivité de telles sources peuvent s'apprécier en comparant, par exemple, les résultats fournis par un libraire, Gabriel Molina²⁰⁰, et ceux résultant de l'exploitation de telles sources, pour Madrid²⁰¹.

Mais il s'agit d'une source administrative et, paradoxalement, alors que beaucoup de libraires du XVIII^e siècle notamment sont bien connus, on ne sait que peu de choses sur les gens du livre du XIX^e, la source la plus susceptible de nourrir l'information prosopographique et d'apprécier la réalité de l'exercice des professions – les différents *protocolos* (minutiers) qui ne sont pas toujours d'accès ni d'utilisation faciles²⁰² – étant loin d'avoir été systématiquement exploitée.

¹⁹⁸ Des statistiques nationales sont établies à partir de 1857 (voir *Estadística administrativa de la contribución industrial y de comercio*), mais les catégories retenues pour le classement varient ou évoluent ; d'où une certaine imprécision au moment d'évaluer la réalité et l'importance respective des différentes catégories... À Madrid, pour la période antérieure, l'Archivo de la Villa de Madrid (Corregimiento ou Secretaría) conserve des listes de contribuables au titre du *Subsidio industrial y de comercio* (voir J. A. Martínez Martín, « Libros y librerías. El mundo editorial madrileño del siglo XIX », dans *Anales del Instituto de estudios madrileños*, t. 28, 1990, p. 145-172 ; *id.*, « Libreros, editores e impresores », dans *Establecimientos tradicionales madrileños*, vol. I, Madrid, Cámara del comercio, 1994, p. 463-484.

¹⁹⁹ Pour Madrid, le *Padrón de la matrícula de contribución industrial y de comercio*, aujourd'hui conservé à l'Archivo general de la administración (Alcalá de Henares), recensait en 1859 les *Editores de periódicos políticos y editores de periódicos científicos, editores de obras dramáticas*, devenus *Empresas o editores de obras dramáticas o de otras materias* (1862), puis *Empresarios o editores de obras* (1874/75-1914) ; les *Imprentas*, devenues *Impresores* (1880) puis *Talleres de imprimir* (1883-1884) ; les *Encuadernadores, almacenistas de papel* puis *Objetos de escritorio* ; les *Traficantes en libros viejos en puestos fijos o en portales* (en 1879 : « o tiendas »), devenus *Tiendas o puestos fijos para la venta de libros usados* (1889-1890) ; les *Libreros con tienda o almacén aunque encuadernen los libros que vendan*. À partir de 1863, on trouve aussi les catégories : *Gabinets de lectura, Establecimientos de litografía, Fábricas de papel, Establecimientos de fotografía* ; en 1904 : *Vendedores en ambulancia*. Toutes ces dénominations administratives sont évidemment à confronter avec celles des intéressés eux-mêmes, qui semblent accepter la répartition effectuée en leur nom par des « syndics classificateurs », issus de leurs rangs. Toutes ces catégories sont également visées par la *Estadística administrativa de la contribución industrial y de comercio*. En 1920, les statistiques nationales distinguent les patrons des non-patrons ainsi que leur sexe : il y a, par exemple, trois employés de librairie à Madrid en 1920, et 427 dans toute l'Espagne, sur 2 589 au total.

²⁰⁰ Gabriel Molina Navarro, *1874-1924. Libreros y editores de Madrid durante cincuenta años*, Madrid, [s. n.], 1924.

²⁰¹ Dans l'appendice 9 de la version originale de ma thèse (t. II, p. 487-492), je répertorie pour la période 1856-1917 quelque quatre cents libraires (de tout genre) et éditeurs madrilènes, quand dans la brochure de Gabriel Molina, seuls une centaine sont sommairement pris en compte, sans toujours garantie d'exactitude. Les données recueillies par Pedro Pascual, plus abondantes, ne sont pas plus explicites (P. Pascual, *Escritores y editores en la Restauración canovista 1875-1923*, Madrid, La Torre, 1994, 2 vol.).

²⁰² Il faut en particulier tenir compte du fait qu'un délai de cent ans est imposé pour la consultation de tels documents, et trouver l'information pertinente sur chaque acteur. Par des consultations semi-aléatoires, à la recherche d'inventaires de bibliothèques, Jesús Antonio Martínez Martín a cependant trouvé de précieuses informations sur des éditeurs de l'époque isabéline, utilisées en particulier dans son livre sur l'édition en Espagne (*Historia de la edición en España (1836-1936)*, dir. J. A. Martínez Martín, Madrid, M. Pons, 2001).

Pour ma part, à partir de la découverte des *registros mercantiles*²⁰³, grâce aux clefs d'accès qu'il donne au *protocolos* à partir de 1847, il m'a été possible de recueillir des informations sur les sociétés madrilènes (et accessoirement barcelonaises) et, partant, sur les individus les composant. Tous ne sont évidemment pas ce que l'on peut appeler des gens du livre, puisque les capitalistes appartiennent rarement à la profession. Le système de renvoi à d'autres actes notariés permet d'enrichir l'information. Le travail est, en l'état, à poursuivre pour la période après 1880.

S'agissant des individus, l'analyse des protocoles n'existant que par étude, il faut s'en remettre à la recherche systématique au sein de l'étude identifiée, ou se résigner – comme c'est souvent le cas – aux sondages. Plus aisée est sans doute la quête d'informations pertinentes dans des villes de moindre importance, quoique les recherches connues sur Lorca²⁰⁴ ou Lleida²⁰⁵, révèlent de véritables difficultés pour atteindre à l'exhaustivité.

Les sources administratives, policières ou judiciaires, lorsqu'elles ont été conservées, peuvent évidemment fournir de précieuses informations, de même que la presse professionnelle, spécialisée ou même générale. Mais pour les rares renseignements relatifs aux gens du livre contenus dans les seuls vingt-quatre *diarios* madrilènes dépouillés²⁰⁶ ou *Madrid en sus diarios*²⁰⁷, combien gisent encore ignorés à Madrid ou d'autres villes, jusqu'au moment où les recherches à thématique locale permettent d'accéder à une nouvelle information²⁰⁸ ?

Au-delà, sans garantie de grand succès, ce sont les documents émis par les gens du livre à des fins commerciales qui peuvent servir à nourrir l'information : catalogues, prospectus, registre de la propriété intellectuelle, dépôt légal, contrats ou correspondance (quand ces précieux documents ont été conservés²⁰⁹), etc. L'état des archives commerciales ou privées, en Espagne, fait que l'on doit s'en remettre une nouvelle fois au quasi hasard, pour une recherche aléatoire²¹⁰. Sans oublier

²⁰³ J.-F. Botrel, Gérard Chastagnaret, « Une source pour l'histoire économique de l'Espagne contemporaine : les *Registros mercantiles* », dans *Mélanges de la Casa Velázquez*, t. IX, 1973, p. 747-754.

²⁰⁴ Pedro Luis Moreno Martínez, *Alfabetización y cultura impresa en Lorca (1760-1860)*, Murcia, Univ. de Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1989.

²⁰⁵ Meritxell Botargues I Palasi, *Consumo cultural en la ciudad de Lleida (1808-1874)*, Lleida, Ed. de la Univ. de Lleida/Pagès, 2000.

²⁰⁶ José Simón Díaz, *Veinticuatro diarios madrileños*, Madrid, CSIC, 1968.

²⁰⁷ Mercedes Agulló Y Cobo, *Madrid en sus diarios*, Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 1961-1972.

²⁰⁸ C'est le cas, par exemple, pour Logroño avec l'exploitation du bulletin bibliographique *La luz riojana* (1844) par Ernesto Puertas [E. Puertas Moya, « *La luz riojana* » (1844) : *Catálogo bibliográfico. (Claves para la lectura a mitad del siglo XIX)*, Logroño, Gobierno de la Rioja/Instituto de estudios riojanos/Ayuntamiento de Logroño, 2004].

²⁰⁹ Certains chercheurs, comme Philippe Castellano, ont dû sauver, en les acquérant, une partie des archives de maisons aussi importantes que Salvat...

²¹⁰ J.-F. Botrel, « Sobre la condición de escritor... », p. 179-221 ; Albert Bensoussan, *José Yxart (1852-1895) : théâtre et critique* [thèse, lettres, 1978] ; Josette Blanquat, Jean-François Botrel, *Clarín y sus editores*, Rennes, Univ. de Haute-Bretagne, 1981 ; *Epistolario de Vicente Blasco Ibáñez-Francisco Sempere (1901-1917)*, éd. Miguel Herráez, Valencia, Generalitat valenciana, 1999 ; *De Martínez a Ojanguren (1856-2001). 145 años de vida de la librería más antigua de Oviedo*, Oviedo, Ojanguren, 2001 ; J.-F. Botrel, « Gaspar y Roig et le rêve américain des éditeurs espagnols (1845-1861) », dans Roland Andréani, Henri Michel, Élie Pélaquier, *Des moulins à papier aux bibliothèques. Le livre dans la France méridionale et l'Europe méditerranéenne (XVI^e-XX^e s.)* [colloque, Montpellier, 1999], Montpellier, Univ. Montpellier III, 2003, p. 269-285 ; etc. Au total, on dispose de très peu de photographies ou de portraits, ou de documents originaux émanant de gens du livre. La longue existence de la Biblioteca Bergnes de las Casas, dont le fonds est

que le caractère international du commerce du livre permet de trouver des informations sur les gens du livre espagnols en Amérique latine, mais aussi en France, en Allemagne, en Écosse, et sans doute à Rome.

Pour le reste, seul le hasard ou le temps permettent au chercheur individuel d'espérer compléter l'information sur tel ou tel. Et il n'est pas sûr qu'une recherche collective, fût-ce sur une ville et une période bien délimitées, permettrait d'accéder à beaucoup plus d'informations, dans des conditions raisonnables et, tous comptes faits, intéressantes du point de vue de la réalisation.

Pour une prosopographie des gens du livre en Espagne

Si l'on est loin de pouvoir réaliser, pour l'Espagne, un répertoire équivalent à celui élaboré pour l'Italie²¹¹, les notices correspondantes permettent de nourrir une base de données cumulative, les informations qui permettent de « faire connaître les traits extérieurs, les traits d'un homme » étant d'un recueil plus aléatoire et partiel²¹².

S'agissant des libraires, et accessoirement des éditeurs, l'étude panoramique que j'ai pu mener²¹³ – outre qu'elle ouvre finalement sur une meilleure connaissance des libraires d'occasion ou antiquaires que des libraires de détail –, donne une piètre idée de ceux et celles qui incarnent la profession : il s'agit, pour leur majorité, de libraires peu qualifiés professionnellement. Leur vocation ou prétention à diffuser de façon exclusive le livre ne commence à s'affirmer qu'au début du XX^e siècle, à un moment où le réseau des kiosques se met en place, et que les simples points de vente officiels ou officieux sont depuis longtemps les plus nombreux²¹⁴. D'où cette affirmation :

Le personnel de la librairie espagnole donne dans l'ensemble une image peu flatteuse de son niveau culturel et tout simplement professionnel, et la profession doit accueillir à l'époque davantage de mauvais marchands de livres que de bons et grands libraires, du genre des Mariano Murillo, Fernando Fe, López Bernagosi et Verdguer²¹⁵.

aujourd'hui conservé à la Biblioteca de Catalunya (Barcelone), a permis de recueillir des informations somme toute inespérées, mais on regrette l'absence en Espagne de quelque chose d'équivalent à l'Institut de la mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) en France.

²¹¹ *Editori italiani dell' Ottocento. Repertorio*, Milano, F. Angeli, 2004, 2 vol.

²¹² Les informations que j'ai recueillies sur quelque quatre cents « Libraires et éditeurs madrilènes recensés au *Registro de la contribución industrial (1856-1917)* » (J.-F. Botrel, *Pour une histoire littéraire de l'Espagne (1868-1914)*..., t. II, p. 487-512) concernent les noms et prénoms, l'activité principale (au regard de l'administration fiscale) (éditeur, libraire, libraire d'occasion), les dates extrêmes d'activité, les adresses successives, avec la mention d'éventuelles filiations. Telle ou telle notice aurait déjà pu être enrichie à l'époque – *a fortiori* aujourd'hui –, dans la perspective d'une prosopographie plus systématique.

²¹³ Voir J.-F. Botrel, *La Diffusion du livre en Espagne (1868-1914). Les libraires*, Madrid, Casa de Velázquez, 1988 ; et, en particulier, « Les moyens humains » (p. 162-197) ; « La librairie en situation » (p. 197-203) ; « Les libraires et la prédestination », « Libraires et commis dans la société commerçante », « Le niveau culturel des libraires »...

²¹⁴ Notamment pour l'édition religieuse et scolaire.

²¹⁵ J.-F. Botrel, *La Diffusion du livre en Espagne (1868-1914). Les libraires*..., p. 170.

On naît alors libraire, comme on aurait pu naître marchand d'étoffes. Il s'agit d'un milieu assez fermé sur lui-même, endogène en quelque sorte, avec les risques de routine commerciale et intellectuelle que cela suppose, même s'il permet quelques parcours d'ascension au sein de la profession. Cela conduirait à penser qu'aussi importante que l'étude de quelques éditeurs et libraires professionnels, serait la prosopographie des industriels (des imprimeurs mais aussi des relieurs²¹⁶), y compris certains de leurs employés ou ouvriers, comme Pablo Iglesias ou Juan José Morato, ou de non-professionnels, ou non-libraires, ou éditeurs, mais influents et efficaces acteurs du monde du livre et de l'imprimé²¹⁷.

Quoi qu'il en soit, à partir de la vision synthétique proposée, il est possible de détailler l'information en attribuant à chacun ce qui lui appartient et se trouve fondu dans l'ensemble : il se peut que, par ce biais, les gens du livre apparaissent sous un jour légèrement différent, la fonction jouée par chacun d'entre eux et les effets de leur interaction trouvant ainsi une prise en compte plus fine ou exacte de l'histoire de quelques filiations ou modèles, à travers celle de familles espagnoles comme Hernando, Espasa, Salvat, ou à cheval sur plusieurs pays comme Salvá ou Bailly-Baillièrre, jusqu'à celle du libraire-chiffonnier ou épiciier, ou encore du *matutero*. C'est ce qu'à sa façon, mais pour le XVIII^e siècle, projette Joaquín Alvarez Barrientos²¹⁸, en partant de l'idée que les imprimeries et les librairies, tout comme les cabinets et autres lieux d'écriture, furent les espaces les plus spécifiques des écrivains, avec toutes les conséquences sur l'organisation du champ littéraire autour des « gens du livre », à vérifier pour le XIX^e siècle au-delà des *tertulias* de librairies, avec l'émergence du phénomène des rédactions des périodiques, par exemple.

On ne peut donc que souhaiter qu'au-delà de ce qu'il a de froid et de frustrant dans la reconstitution imparfaite du profil des gens du livre en Espagne, les informations résultantes, reliées à d'autres, prennent une autre dimension et une valeur plus générale.

Les raisons évoquées plus haut, qui tiennent aux caractéristiques des gens du livre, mais aussi d'autres, qui tiennent à la constitution de l'histoire du livre en Espagne – encore encline à se limiter à l'Ancien Régime, et plus attentive aux chiffres qu'aux hommes –, peuvent expliquer

²¹⁶ Surtout tant que la reliure industrielle ne s'est pas développée (ils sont entre 60 et 80 à Madrid, entre 1860 et 1870, par exemple). Un simple papetier peut encore abriter un actif intermédiaire culturel, et les grandes entreprises de fabrication du papier, de lettres d'imprimerie ou de machines et leurs dirigeants influer décisivemement sur la production du livre, d'un point de vue matériel mais aussi culturel.

²¹⁷ C'est le cas, par exemple, de Bartolomé José Gallardo (Antonio Rodríguez Moñino, *Don Bartolomé José Gallardo (1776-1852). Estudio bibliográfico por...* Madrid, Sancha, 1955 [nouv. éd. : Badajoz, UBEx, 1994] ; des collaborateurs de la *Biblioteca de autores españoles* (J.-F. Botrel, « La Biblioteca de autores españoles (1846-1878) » [sous presse]) ; de Lasso de la Vega (Esperanza Martínez Montalvo, *Investigación y producción científica en documentación : la obra de Javier Lasso de Vega (1892-1990)*, Madrid, Fragua, 2000) ; ou d'Unamuno (Bénédictine Vauthier, « Epistolario Miguel de Unamuno/Valentí Camp », dans *Unamuno, amor y pedagogía*, Madrid, Biblioteca nueva, 2002, p. 423-520).

²¹⁸ Joaquín Alvarez Barrientos, « Imprentas y librerías en el Madrid del siglo XVIII : otro acercamiento a la sociabilidad literaria », dans *Redes y espacios de opinión pública. XII encuentros de la ilustración al romanticismo*, éd. Marieta Cantos Casenave, Cádiz, Univ. de Cádiz, 2006, p. 373-378.

l'absence d'un traitement strictement prosopographique des gens du livre. *A contrario*, l'histoire de l'édition et du livre au Mexique et au Brésil nous fournissent des exemples où la recherche – plus contemporaine et plus récente – n'a pas connu de tentations quantitativistes (ni classiques), et inscrit son approche de l'histoire du livre et de l'édition dans une perspective beaucoup plus culturelle, en faisant une meilleure part aux gens du livre²¹⁹.

On observe d'ailleurs, pour l'Espagne de la fin du xx^e siècle, des évolutions intéressantes, récemment soulignées par José Antonio Cordón García²²⁰ : même si les libraires et les éditeurs ne sont pas forcément dans le *Who's who* espagnol, le nombre des monographies sur tel ou tel, l'importance accordée aux bibliophiles et collectionneurs ou aux bibliothécaires, la publication de correspondances et mémoires, la valorisation des archives conservées ou à conserver, etc., montrent que l'image de l'éditeur et du libraire s'est améliorée, en même temps qu'une importance croissante est attribuée aux collectionneurs et bibliophiles ou aux bibliothécaires²²¹.

Si donc on ne se laisse pas effrayer par l'immensité²²² et le caractère ingrat du labeur, ni rebuter par la modeste dimension intellectuelle de la plupart des acteurs, on peut imaginer ce qu'offrirait la prosopographie des gens du livre en Espagne, pour les xix^e et xx^e siècles : un cadre de recueil, et la base pour des études dans la durée de dynasties, de réseaux (incluant l'étranger, notamment l'Amérique latine) ; mais aussi une source irremplaçable pour l'étude des réalités culturelles des villes de province ; de précieuses informations sur des patrons de presse, collectionneurs, bibliophiles, bibliothécaires, mais aussi illustrateurs et, pourquoi pas ? les ouvriers et employés, les clients et amateurs inconnus bien que remarquables²²³ ; sans oublier les auteurs,

²¹⁹ Voir, par exemple, Laura Beatriz Suárez De La Torre, *Empresa y cultura en tinta y papel (1800-1860)*, México, Instituto Mora/Univ. autónoma de México, 2001 ; *ead.*, *Constructores de un cambio cultural : impresores-editores y libreros en la ciudad de México. 1830-1855*, México, Instituto Mora, 2003 ; Aníbal Bragança, *Livraria ideal : do cordel à bibliofilia*, Niterói, Pasárgada/EdUFF, 1999.

²²⁰ José Antonio Cordón García, « La edición contemporánea en España : revisión bibliográfica », dans *Syntagma. Revista del Instituto de historia del libro y de la lectura*, n° 1, 2005, p. 137-142.

²²¹ Voir, par exemple, Hipólito Escolar, *El compromiso intelectual de bibliotecarios y editores*, Madrid, Pirámide/Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 1989 ; *id.*, *Gente del libro. Autores, editores y bibliotecarios (1939-1999)*, Madrid, Gredos, 1999 ; Alfonso Mangada, Jesús Pol, *Libreros y editores (1920-1960)*. *Joaquín de Oteiza : biografía de un empresario de libros*, Madrid, Paraninfo, 1997 ; A. Martínez Rus, « La Librairie Espagnole de León Sánchez Cuesta en Paris (1927-1936) », dans *Prensa, impresos, lectura en el mundo hispánico contemporáneo [Mélanges Jean-François Botrel]*, éd. Jean-Michel Desvois, Bordeaux, Pilar/Presses univ. de Bordeaux, 2005, p. 109-121 ; les recherches sur José Martínez Guericabeitia et Ruedo Ibérico ; la publication de la correspondance de Delibes avec son éditeur Vergés (Miguel Delibes, Josep Vergés, *Correspondencia, 1948-1986*, Barcelona, Destino, 2002) ; ou les récents livres sur les éditeurs contemporains, à une époque où les autres acteurs – sauf les relieurs artistes – demeurent méconnus, parce que fondus dans une organisation plus capitaliste.

²²² À titre d'exemple, au milieu du xviii^e s. à Madrid, on comptait 28 ateliers d'imprimeurs et 60 librairies ou points de vente (*Historia de la edición y de la lectura...*, p. 348-355) ; mais en 1879, on en compte 98 (+246 libraires-imprimeurs) et 222 patrons en 1920 ; pour la librairie de détail : 59 en 1857, et 36 en 1913. En 1914, il y a 129 libraires d'occasion dans toute l'Espagne, dont 35 à Madrid. Pour toute l'Espagne, en 1920 : 2 209 patrons de l'industrie du livre, et 886 commerçants (non-patrons : 7 453 et 495), 1 056 écrivains (dont 84 % à Madrid et Barcelone). Ce qui représente quelques milliers d'individus à considérer...

²²³ Pedro González, curé intérimaire de Soto de Cameros, par exemple (J.-F. Botrel, *La Diffusion du livre en Espagne (1868-1914)*. *Les libraires...*, p. 188).

traducteurs, adaptateurs, etc., dont les initiatives, y compris éditoriales, sont évidemment à prendre en considération²²⁴.

Bref, tous les acteurs présents dans le champ littéraire mais aussi scientifique, dans le champ culturel. Cela permettrait d'utiles comparaisons intranationales (entre Madrid et Barcelone, par exemple) ou internationales, afin de mieux apprécier le rôle des gens du livre dans le lent et accidenté « changement culturel » de l'Espagne contemporaine, depuis une histoire culturelle attentive aux médiations et aux médiateurs.

²²⁴ Comme Luis Ruiz Conteras, acquéreur auprès d'Ollendorff des droits de traduction de la série des *Claudine* (J.-F. Botrel, *La Sociedad de ediciones literarias Ollendorff (Contribution à l'étude de l'édition en langue espagnole, à Paris, au début du XX^e s.)*, Talence, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines, 1970, p. 4).

III. Prosopographie et projets de recherche

Entre professionnels des bibliothèques et historiens du livre : le défi prosopographique du *Répertoire d'imprimeurs/libraires* de la Bibliothèque nationale de France

Jean-Dominique MELLOT

Conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France, service
de l'Inventaire rétrospectif, chargé de conférences à l'École pratique
des hautes études (Paris)

Les promesses non tenues d'une première histoire sociale du livre

En guise d'introduction à cet exposé, je voudrais faire un bref rappel historiographique et, pour cela, citer une réflexion que livrait Alphonse Dupront (1905-1990) il y a quarante ans, dans sa postface à l'enquête *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle* :

Le dénombrement des libraires, les déterminations approximatives de leurs spécialités, la fixation de leurs réseaux [...] autant de clartés sur un monde secret que trop d'histoire purement littéraire a le plus souvent négligé et qui demeure l'une des forces maîtresses [...] de la dynamique du livre [...] Composition et action des chambres syndicales [...], conflits d'intérêts, tout cela importe à la vie du livre²²⁵.

Il me semble que cet extrait situe bien les enjeux qui étaient ceux de l'histoire du livre, quelques années après l'œuvre fondatrice de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin²²⁶. La toute jeune histoire du livre « à la française » était alors en train de s'affirmer comme une « histoire sociale du livre ». D'une part en marquant ses distances critiques vis-à-vis de l'histoire littéraire classique, d'autre part en dépassant les perspectives bibliographiques et bibliophiliques qui avaient inspiré jusque-là les travaux d'érudition sur le livre. Et pour prétendre se poser en histoire sociale, l'histoire du livre devait, d'urgence, s'intéresser de près aux groupes de médiateurs commerciaux et culturels qui avaient produit et diffusé le livre imprimé, à savoir les imprimeurs, les libraires, les éditeurs à partir du XIX^e siècle, et d'une façon générale tous ceux et celles que l'on allait bientôt commencer à désigner sous l'expression générique d'hommes du livre ou de « gens du livre ».

²²⁵ *Livre et société dans la France du XVIII^e s.*, dir. François Furet, t. I, Paris-La Haye, Mouton, 1965, postface p. 185-238 (citation, p. 207).

²²⁶ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, A. Michel, 1958 (nouv. éd. avec une postface de Frédéric Barbier, *ibid.*, 1999).

L'intérêt et l'objectif étaient indéniables – et l'approche prosopographique aurait pu déjà en être la clef. Mais les sources pour y satisfaire étaient alors problématiques. Dans les bibliothèques patrimoniales françaises de l'époque, inutile de se le cacher, l'histoire universitaire ne trouvait – généralement – ni interlocuteurs ni possibilité d'étude un peu quantitative sur les collections. Le *Catalogue général Auteurs* des imprimés de la Bibliothèque nationale n'était pas encore achevé ; une grande partie des collections publiques, à Paris comme en province, n'étaient encore ni cataloguées ni accessibles ; *a fortiori* l'indexation des imprimeurs/libraires et des lieux de publication des éditions conservées était généralement inexistante, ou peu rigoureuse lorsqu'elle avait été entreprise (ainsi à la Réserve de la Bibliothèque nationale)...

Dans ces conditions, à une époque où la méthode quantitative était dominante, et où l'on ne jurait que par l'exploitation de données sérielles, on conçoit que l'historiographie française ait préféré se tourner vers les gisements d'archives de la monarchie administrative et centralisatrice, plutôt que vers les ressources offertes par les collections des bibliothèques. Les grandes enquêtes des années 1960 sur le livre – en particulier *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, dirigée par François Furet (1965-1970), et les travaux de Robert Estivals, *Le Dépôt légal sous l'Ancien Régime* (1961) et *La Statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle* (1965) – ont donc prétendu faire de l'histoire sociale du livre, en recourant le moins possible au livre lui-même et aux enseignements à tirer directement de son examen. On a ainsi étudié la production imprimée du XVIII^e siècle à travers les registres des privilèges, de la censure et du dépôt légal constitués par les administrations centrales, mais sans se poser sérieusement la question de leur représentativité, par rapport à la production réelle et à l'activité effective des imprimeurs et des libraires de l'époque. Il était patent qu'une histoire sociale du livre ainsi pratiquée ne pouvait tenir ses promesses.

Retour aux « sources » : le livre et les clefs de son « état civil »

Le « retour au livre » ne s'est amorcé qu'un peu plus tard – dans la lignée de la thèse d'Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* (1969), et de son enseignement à l'École pratique des hautes études et à l'École des chartes –, lorsque de nouvelles générations de conservateurs et de professionnels des bibliothèques en général ont commencé à s'intéresser à l'histoire du livre, à la bibliographie matérielle, et à envisager leurs propres collections à la lumière de ces disciplines nouvelles. En France, en tout cas, on peut considérer que c'est alors que le déclic s'est produit et qu'une osmose s'est (très) progressivement instaurée entre l'histoire universitaire du livre et une partie au moins du monde des bibliothèques. Dans ce

contexte, on s'est avisé que les éditions conservées, à condition d'être correctement décrites, interprétées et indexées, contenaient une foule d'indications immédiatement exploitables, qui importaient au plus haut point à une histoire sociale du livre. C'était là le propre, suivant une autre belle formule de Dupront, de ce « livre, témoignage de plus qu'il ne contient ». Les colophons, les pages de titre, les devises, les mentions d'adresse, de date, d'achevé d'imprimer, de privilège, etc., tous ces marqueurs imprimés que Febvre avait judicieusement regroupés sous le qualificatif d'« état civil du livre²²⁷ », étaient justiciables d'approches aussi bien quantitatives que qualitatives. La bibliographie classique professée jusque-là n'y voyait qu'un moyen – d'ailleurs généralement sous-exploité – de distinguer ou de dater des éditions. Mais l'histoire du livre pouvait s'en emparer et en faire le fondement de recherches dépassant le cadre monographique hérité de la tradition bibliophilique.

Du reste, cet « état civil du livre » n'allait pas de soi. Les manuscrits médiévaux (occidentaux du moins) étaient loin de porter tous ce genre de mention de date, de lieu, de responsabilité du scribe ou du commanditaire. L'état civil du livre imprimé avait donc une histoire, dont Martin avait tâché de retracer les commencements dans *L'Apparition du livre*. Deux notions-clés cependant lui manquaient encore à l'époque, pour prendre la mesure de cette spécificité du livre imprimé : la notion de « traçabilité » (traçabilité industrielle) et celle de « manifestation ».

Le premier concept se rattache plutôt au vocabulaire de la fabrication en série. Et, de fait, le livre imprimé est l'un des premiers produits manufacturés en série de l'époque moderne. En tant que tel, il a été précocement muni de marques de fabrique, permettant son identification et sa justification légale. Mais à la différence de tant d'autres marques de métiers médiévaux, qui nécessitent un décryptage (marques d'orfèvres, de potiers, de papetiers, de meuniers, de tailleurs de pierre...), l'état civil du livre imprimé frappe dès la fin du xv^e siècle par sa transparence : les mentions utiles à la localisation, à la datation, à l'identification de l'ouvrage, de l'auteur, de l'imprimeur et du libraire sont imprimées en clair et accessibles au non-initié, à condition de savoir lire.

Le concept de traçabilité, dans le cas du livre imprimé, s'articule donc avec celui de manifestation, développé aujourd'hui par l'histoire littéraire et la sociologie de la littérature, entre autres pour l'analyse du « positionnement » des auteurs. Or l'imprimeur, le libraire, médiateurs commerciaux entre l'auteur et son lecteur, n'oublent pas non plus de revendiquer un rôle culturel en permettant cette manifestation, en y prenant part et en en tirant comme l'auteur un profit de

²²⁷ Jean-Dominique Mellot, article « État civil du livre », dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*, t. II, dir. Pascal Fouché, Daniel Péchoin, Philippe Schuwer, resp. scientifiques Jean-Dominique Mellot, Alain Nave, Martine Poulain, Paris, Éd. du Cercle de la librairie, 2005, p. 134-136.

notoriété. Nous sommes bien là au cœur d'une histoire sociale du livre, livre envisagé à la fois en tant que « marchandise », « ferment » et symbole.

Parce que le livre est porteur de tous ces marqueurs, parce que les imprimeurs et les libraires sont les dénominateurs communs de milliers d'éditions dispersées dans les bibliothèques du monde entier, et enfin parce que le livre est lui-même le premier objet et la première source de sa propre histoire, une convergence salutaire s'est donc opérée entre les intérêts des historiens du livre et ceux des professionnels des bibliothèques. En France une proportion non négligeable de conservateurs, à partir des années 1970, est d'ailleurs devenue de fervents adeptes de l'histoire du livre, et ce sans pour autant quitter les territoires de l'érudition ou de la pratique bibliographique.

Cette convergence de vues a permis d'améliorer peu à peu le signalement des éditions conservées et en particulier le repérage des imprimeurs et des libraires dans les catalogues rétrospectifs. Dès les années 1950-1960, on avait assisté à la publication des premières séries de *Short-Title Catalogues*, catalogues rétrospectifs britanniques, tous pourvus d'index des imprimeurs/libraires et des lieux de publication, même si la valeur de ceux-ci pouvait être inégale. Dans les années 1970, en France mais aussi ailleurs, on a vu apparaître dans les bibliothèques comportant des fonds anciens ou régionaux des fichiers manuels par lieu d'édition et par imprimeur ou libraire. À la même époque, toujours grâce aux avancées de l'histoire du livre et de la bibliographie matérielle, la normalisation internationale du catalogage a fini par consacrer les spécificités du livre ancien²²⁸, et notamment le principe d'une prise en compte et d'une indexation des éléments d'identification figurant à l'adresse et à l'achevé d'imprimer. Ces normes ont ensuite bénéficié à l'informatisation du catalogage dès les années 1980²²⁹. Les premières publications issues du catalogage en ligne ont pu voir le jour, et être pourvues d'index par titre mais aussi par lieu d'édition et imprimeur/libraire.

De l'indexation aux fichiers d'autorité : l'expérience du *Répertoire d'imprimeurs/libraires* de la BNF

Le *hic*, cependant, c'est que l'on ne pouvait bien indexer que ce qui avait été convenablement identifié. Or les premiers instruments de travail étaient notablement insatisfaisants,

²²⁸ Rappelons que la norme ISBD (A) = *International Standard Bibliographic Description (Antiquarian)* a été publiée en 1980, et traduite en français en 1982.

²²⁹ Le *Manuel de catalogage automatisé des livres anciens en format InterMarc* voit le jour en 1987 à la Bibliothèque nationale.

de ce point de vue, face aux attentes de spécialistes de plus en plus exigeants à mesure que grandissait l'intérêt pour l'histoire du livre. Erreurs d'identification, mauvaises lectures, confusions entre homonymes ou entre membres d'une même famille, pseudonymes et fausses adresses non dévoilés, variantes non rapprochées, etc., étaient alors monnaie courante. Tout cela faussait le repérage et les leçons à en tirer. Pour éviter de « polluer », par une indexation chaotique, les bases de données qui se mettaient en place, il fallait remonter plus haut que la simple indexation conçue comme l'annexe d'un catalogue.

À la Bibliothèque nationale, au service de l'Inventaire, spécialisé dans le catalogage des livres anciens (jusqu'au début du XIX^e siècle), l'idée qui s'est imposée au milieu des années 1980 a donc consisté à mettre sur pied, en amont de l'indexation, un fichier d'identification (d'abord manuel puis normalisé et informatisé) – ce que l'on appelle un fichier d'autorité (*authority file*) dans le jargon des bibliothèques. Restait à alimenter ce fichier ainsi structuré de façon suffisamment sérieuse, pour en faire un instrument de travail susceptible d'être partagé en réseau, au sein de la Bibliothèque nationale et ailleurs. Dans cette perspective, ayant à traiter des imprimeurs/libraires de plus de vingt pays répartis sur quatre siècles, la petite équipe en charge de ce fichier d'autorité a mobilisé des ressources documentaires de plus en plus poussées, sur l'histoire des métiers du livre en Europe et au-delà – au point de constituer une bibliographie de base de près de 1 600 références françaises et étrangères à la date d'aujourd'hui.

Et très vite, devant l'ampleur des dépouillements et des résultats, nous est venu le projet de publier ce fichier sous la forme d'une édition imprimée du *Répertoire d'imprimeurs/libraires*, afin de diffuser ce travail plus largement et hors des seuls réseaux bibliothéconomiques. La suite vous est sans doute plus connue²³⁰. Jusqu'à présent, quatre éditions cumulatives et actualisées ont été publiées : 1 000 notices en 1988, 2 000 en 1991, 4 000 en 1997, 5 200 en 2004²³¹, et toutes avec un succès croissant en France et à l'étranger, auprès non seulement des bibliothèques de conservation, mais aussi des libraires d'ancien, des chercheurs et des amateurs. À chaque édition, nous nous sommes efforcés d'étendre nos sources et d'affiner l'information fournie. Nous avons effectué des dépouillements non seulement dans une bibliographie très dispersée, mais aussi dans un certain nombre de fonds d'archives, dont la collection Anisson au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Nous avons également noué des collaborations fructueuses avec les Archives nationales, et avec plusieurs autres institutions en France et en Europe, et ce toujours

²³⁰ J.-D. Mellot, « Le *Répertoire d'imprimeurs/libraires de la BNF (v. 1500-v. 1810)* : premiers enseignements quantitatifs et qualitatifs », dans *The Scholar and the Database...* [conférence, Bruxelles, 1999], éd. Lotte Hellinga, London, Consortium of European Research Libraries, 2001, p. 66-78.

²³¹ Jean-Dominique Mellot, Élisabeth Queval, avec la collaboration d'Antoine Monaque, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (v. 1500-v. 1810), nouvelle édition mise à jour et augmentée (5 200 notices)*, Paris, Bibliothèque nationale, 2004.

dans le but de présenter à nos utilisateurs le résultat de recherches inscrites dans le mouvement actuel de l'histoire du livre imprimé.

D'ores et déjà, on peut se féliciter qu'en dépassant la stricte approche bibliographique, l'entreprise du *Répertoire d'imprimeurs/libraires* ait servi de point de rencontre entre l'univers des bibliothèques et celui de la recherche en histoire du livre et de la presse.

Certes, on nous reproche parfois de ne pas avoir traité tel ou tel libraire ou imprimeur français ou étranger. Ce à quoi nous répondons toujours : « Nous n'avons pas encore eu à le traiter, nuance. » C'est un travail en cours et comme tel, il ne peut viser à l'exhaustivité, même dans tel cadre régional ou national.

De plus, il s'agit d'une entreprise d'abord fondée sur le catalogage d'éditions conservées dans des collections bien identifiées – celles de la Bibliothèque nationale de France en l'occurrence –, à la différence d'une compilation plus ou moins virtuelle. C'est d'ailleurs la limite de l'exercice : une bibliothèque, en tant qu'institution, n'est en mesure de servir la recherche qu'à l'image de la plus belle fille du monde ; autrement dit, elle ne peut offrir que ce qu'elle a, en l'occurrence des collections comportant des lacunes et des excroissances, inévitables par rapport à une configuration supposée idéale. En outre, un travail historique ne peut prétendre à l'exhaustivité que sur un *corpus* considéré comme clos, ce qui ne peut jamais être le cas des collections d'une grande bibliothèque, en continuel accroissement.

Cela dit, il me semble que, malgré les faibles moyens qu'une bibliothèque consent en général à allouer à ce type de travaux de recherche (et je dois mentionner ici qu'en dépit de la masse de notices traitées et du succès de l'entreprise, seule « une personne et demie » travaille à temps plein à la BNF sur le *Répertoire d'imprimeurs/libraires*), il est de son devoir de proposer des outils scientifiques pour l'exploitation de ses collections, et à plus forte raison pour faciliter l'accès à celles-ci. Surtout si ces collections, comme dans le cas d'une bibliothèque nationale, sont censées faire référence à l'échelle d'un réseau, d'un pays, voire d'un ensemble de pays.

De quelques défis combinés

À l'origine du *Répertoire d'imprimeurs/libraires*, si l'on récapitule brièvement, un certain nombre de défis conjoints ont donc été lancés.

— *Le défi quantitatif*. Aujourd'hui, en dépit des faibles effectifs chargés de son élaboration, le *Répertoire d'imprimeurs/libraires* compte 5 200 notices dans sa dernière version imprimée, et plus de 6 750 notices déjà saisies dans la base de données « BN-Opale plus » de la BNF (à la date de fin juin 2007). À ce jour, c'est le réservoir de notices d'imprimeurs/libraires (à la fois en ligne et sur papier) le plus fourni au niveau européen pour le livre ancien (jusqu'en 1830) – avec, cela dit,

plus de 50 % de notices françaises, ce qui correspond aux dominantes des collections de la BNF. Si, par ailleurs, les imprimeurs/libraires relevés quotidiennement par les collègues catalogueurs ne sont pas toujours traités le jour même, le travail s'effectue en tout cas en « flux tendu » par rapport à l'avancement du catalogage rétrospectif de la BNF et de la bibliothèque de l'Arsenal. Même s'il ne prétend donc à aucune exhaustivité, le *corpus* réuni est en tout cas déjà bien représentatif à l'échelle de l'un des fonds anciens les plus riches d'Europe.

— *Le défi informatique.* Il a consisté au départ, en 1986-1987, à faire entrer les notices d'imprimeurs/libraires dans la logique contraignante des fichiers d'autorité de type MARC (Intermarc dans le cas de la BNF)²³², afin d'en faire profiter dès le départ le catalogue en ligne de l'établissement. Et ce, sans pour autant perdre aucune des informations et des caractéristiques propres au traitement des métiers du livre de l'époque artisanale (par exemple, les lieux d'activité, adresses, enseignes, devises, etc. ont été pris en compte d'emblée sous des champs propres). Sans se soustraire non plus aux exigences scientifiques de ce traitement (citation normalisée des sources, mises au point sur les divergences de celles-ci, etc.).

Le défi informatique a consisté également à créer un fichier d'autorité dont on puisse obtenir l'extraction en vue de publications imprimées. Or, malgré certaines lourdeurs techniques, ce défi a pu lui aussi être durablement relevé.

L'exportation vers d'autres bases de données transversales a constitué un aspect de ce même défi : depuis le début des années 2000, le fichier d'autorité imprimeurs/libraires de la BNF a été versé, de même que les autorités auteurs, dans la base d'appui du SU, le réseau documentaire des bibliothèques universitaires françaises, où il permet l'identification et l'indexation des notices de livres anciens. Il joue, depuis quelque temps aussi, un rôle analogue au sein de la base du CERL (Consortium européen des bibliothèques de recherche).

— *Le défi bibliothéconomique* s'articule nécessairement avec le défi informatique : non seulement le travail sur les imprimeurs/libraires a dû s'imposer au sein des tâches de catalogage du livre ancien, mais il a dû également faire accepter sa spécificité par les services chargés, à la BNF, de l'administration de la base de données et de la normalisation. Moyennant quoi, grâce à l'intégration en réseau des bibliothèques publiques françaises depuis la fin des années 1990, le fichier d'autorité imprimeurs/libraires de la BNF est devenu la référence nationale pour le catalogage du livre ancien.

— *Le défi scientifique.* Il s'agissait de lancer et de maintenir l'entreprise à un niveau qui puisse satisfaire non seulement le réseau bibliothéconomique, mais aussi les attentes des chercheurs et des historiens du livre. Le défi consistait à mobiliser une masse d'exemplaires conservés, mais

²³² Voir *Imprimeurs/libraires, XVI^e-XVIII^e s. Guide pour la rédaction des notices d'autorité en format InterMarc*, Paris, Bibliothèque nationale, 1987.

également une bibliographie et une documentation très vastes et souvent originales, pour fournir sur chaque imprimeur/libraire traité les informations les plus fiables et complètes possible, compte tenu des avancées de la recherche. Cela nous a conduits à mettre en place une sorte de « veille documentaire » permanente, afin de nous tenir au courant d'un maximum de travaux en France et au-delà (pour l'heure, en Europe occidentale principalement, en fonction de la configuration des collections de la BNF).

Toutefois, il ne pouvait s'agir seulement d'être la caution ou l'alibi scientifique d'une base de données bibliographiques, ni de se contenter de fournir, ponctuellement, les éléments d'identification dont les catalogueurs ou les libraires d'antiquariat ont besoin. À mon sens, les perspectives ouvertes par le chantier du *Répertoire d'imprimeurs/libraires* de la BNF sont beaucoup plus larges.

Il me semble surtout que cet instrument de travail ne rendrait pas autant de services s'il ne représentait pas en soi un défi prosopographique. Son objectif, en effet, ne se réduit pas à « aligner » des séries de notices d'autorité plus ou moins poussées. Il propose aussi – et principalement – une approche des producteurs et des diffuseurs du livre imprimé, qui tend à les appréhender en tant que groupe socioprofessionnel, à reconstituer leurs liens et affinités, leurs parentés et filiations, leurs trajectoires, leurs associations, leurs caractéristiques et leurs difficultés communes (procès, concurrence, censure, répression, etc.)... En un mot, à les faire revivre dans leur contexte social et corporatif aux plans local, régional, national, voire international, car le livre imprimé, dès l'époque artisanale, est par excellence un article qui voyage, s'exporte et s'échange. Dans cette optique prosopographique, on ne privilégie plus forcément les grands imprimeurs/libraires déjà choyés par la tradition bibliophilique et érudite (les Manuce, Estienne, Plantin-Moretus, Elzevier et autres Didot) – de même que l'histoire littéraire a commencé depuis longtemps à s'intéresser à d'autres auteurs qu'aux écrivains consacrés. Tout imprimeur ou libraire ayant fait figurer son nom sur une publication (ou en ayant été responsable sans se dévoiler) est important et suscite l'intérêt. On peut même avancer que les obscurs, les petits, les imprimeurs improvisés de la Révolution française par exemple, ou encore les clandestins et les pseudonymes sont au moins aussi intéressants à nos yeux que les célébrités du métier, parce qu'ils dessinent l'identité d'un groupe social en en balisant les marges.

Le *Répertoire d'imprimeurs/libraires*, c'est du moins dans cet esprit que nous l'avons conçu, a donc vocation à être un outil de l'histoire sociale du livre. Ses informations structurées de façon constante et homogène se prêtent d'emblée à des rapprochements, à des comparaisons d'une

famille à l'autre, d'une spécialité à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Le défi prosopographique entendu de cette façon ouvre à partir de là sur un autre défi majeur de l'histoire du livre d'aujourd'hui et de demain, à savoir, le développement d'une approche comparative à une échelle de plus en plus étendue, et en tout cas au moins transnationale. Approche comparative que tous ici, je crois, nous appelons de nos vœux car elle permet entre autres d'éviter les routines et les pièges de traditions trop étroitement nationales, et aide à dévoiler de nouvelles réalités, en sacrifiant parfois certains détails et objets d'érudition. Le *Répertoire*, dans cette perspective, doit être envisagé comme une base de travail, pour de nouvelles passerelles et de nouvelles collaborations.

Pour autant, je ne voudrais pas terminer cet exposé sans rappeler la nécessaire humilité qu'il convient d'observer, face à un champ de recherche aussi vaste et inégalement cultivé. Ce qui apparaît en effet comme faisant la force du *Répertoire d'imprimeurs/libraires*, c'est-à-dire la fiabilité d'un travail de proximité partant de l'objet – « livre en main », comme on dit dans la langue des catalogueurs –, c'est aussi ce qui fait en quelque sorte sa faiblesse. Car les collections sur lesquelles travaillent les responsables du catalogage savant présentent nécessairement des limites, tant en quantité qu'en représentativité. Si, pour finir, les perspectives d'histoire sociale et comparative qui s'ouvrent sont larges, le point de départ de nos défis prosopographiques, lui, est et doit rester, me semble-t-il, profondément ancré dans le cadre de sources et de collections concrètes et d'une familiarité fondamentale avec cet « objet d'histoire²³³ » qu'est le livre.

²³³ Selon le mot de Frédéric Barbier, postface à L. Febvre, H.-J. Martin, *L'Apparition du livre...*, p. 579.

Gens du livre en Hongrie, 1473-1948. Une base de données

István MONOK

Directeur général de la Bibliothèque nationale Széchényi (Budapest)

Les débuts de l'historiographie des imprimeries hongroises remontent aux années les plus lointaines de l'*historia litteraria*, du fait que les premiers imprimeurs étaient en même temps auteurs. C'est pourquoi les encyclopédies n'ont pas manqué de présenter leurs activités dans les chapitres consacrés aux écrivains hongrois. La première synthèse, écrite encore en latin, est celle de David Czittinger, parue en 1711 à Leipzig²³⁴. Parmi les nombreuses publications éditées au XVIII^e siècle, retenons ici le premier panorama des auteurs de Hongrie, paru en langue hongroise : son auteur, Péter Bod, l'édite alors à Szeben (Sibiu) en Transylvanie²³⁵. Les travaux pour l'élaboration de la bibliographie nationale ont commencé au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles, en lien avec la fondation de la Bibliothèque nationale (1802). La recherche considère l'œuvre d'István Sándor (parue en 1803 sous le titre de *Magyar könyvesház*²³⁶) comme la première bibliographie visant au recensement de tous les livres édités sur le territoire national. L'auteur de cette bibliographie fournit un catalogue complet des imprimeurs identifiés. La bibliographie nationale rétrospective pour les xv^e-xvii^e siècles (1473-1711) est parue à la fin du XIX^e siècle, grâce à l'activité extraordinaire de Károly Szabó²³⁷ ; la suite, que constitue la bibliographie pour les années 1712-1860, puis pour les années 1861-1912, établie par Géza Petrik, a progressivement vu le jour entre 1888 et la Première Guerre mondiale²³⁸. Ces deux bibliographies suivent soit l'ordre chronologique (celle de Szabó), soit le classement alphabétique des auteurs (celle de Petrik). Malheureusement, elles ne fournissent pas de catalogue des imprimeurs et des éditeurs actifs en territoire hongrois. Au sein de la Bibliothèque nationale de Hongrie, nous travaillons depuis les années 1960 sur l'établissement de la bibliographie nationale rétrospective, et sur le recensement

²³⁴ David Czitvinger, *Specimen Hungariae litteratae, virorum eruditione clarorum natione Hungarorum, Dalmatorum, Croatorum, Slavorum et Transylvanorum vitas, scripta...*, Francofurti et Lipsiae, J. G. Kohlesius, 1711.

²³⁵ Péter Bod, *Magyar Athénas [Athenas hongrois]*, Szeben, [s. n.], 1766.

²³⁶ István Sándor, *Magyar könyvesház [Bibliothèque hongroise]*, Győr, J. Streibig, 1803.

²³⁷ Károly Szabó, *Régi Magyar Könyvtár I. k. (RMK I). Az 1531-től 1711-ig megjelent magyar nyelvű hazai nyomtatványok könyvészeti kézikönyve [Livres anciens hongrois (vol. I). Bibliographie des livres imprimés en Hongrie et en langue hongroise, entre 1531 et 1711]*, Budapest, MTA, 1879 ; *id.*, *Régi Magyar Könyvtár II. k. (RMK II). Az 1473-tól 1711-ig megjelent nem magyar nyelvű hazai nyomtatványok könyvészeti kézikönyve [Livres anciens hongrois (vol. II). Bibliographie des livres imprimés en Hongrie en une autre langue, entre 1473 et 1711]*, Budapest, MTA, 1885.

²³⁸ Géza Petrik, *Magyarország bibliographiája, 1712-1860 [Bibliographie de Hongrie, 1712-1860]*, Budapest, Dobrowsky, 1888-1892, 4 vol.

des imprimeurs et gens du livre actifs aux différentes époques de l'histoire hongroise. Grâce à ces efforts, les volumes de la bibliographie rétrospective nationale doivent voir le jour selon un nouveau découpage chronologique (1473-1700, 1701-1800, 1801-1920, 1921-(1944)-1952). La bibliographie détaillée pour la période 1473-1655 inclut l'histoire des éditions, ainsi qu'une courte biographie de tous les imprimeurs identifiés²³⁹. Quant à la période 1656-1700, après avoir achevé la phase de rassemblement des données, les responsables travaillent à la rédaction des volumes. La bibliographie du XVIII^e siècle a été complétée de quatre volumes supplémentaires²⁴⁰. Mais il est encore plus important de noter qu'une annexe – contenant les noms des imprimeurs et des éditeurs – a également vu le jour²⁴¹. Les spécialistes travaillent actuellement sur l'achèvement de la bibliographie de la période débutant en 1801. Or le long XIX^e siècle (1801-1920) est véritablement le parent pauvre de la recherche hongroise. Pour la période de 1921 à nos jours, nous ne disposons pas seulement d'une bibliographie exhaustive²⁴², mais aussi d'une base de données – malheureusement non prosopographique – qui contient les éditeurs et les imprimeurs de cet intervalle chronologique. Signalons également que plusieurs équipes non hongroises – et ceci pour des raisons historiques – s'occupent du recensement des livres édités et des imprimeurs, libraires et relieurs actifs sur le territoire historique de la Hongrie. N'oublions pas que la bibliographie nationale de Hongrie renferme, jusqu'en 1920, la production totale de la Slovaquie d'aujourd'hui, une part de la production de la Roumanie (la Transylvanie, les *Partium regni Hungariæ*, les régions du Temesköz et du Banat), une autre de la production de la Serbie (la Voïvodine), une autre de la production de la Slovénie (la partie slovène de la région Muraköz), une autre de la production de la Croatie (la partie croate de la région Muraköz) et enfin, une part de la production de l'Autriche (Burgenland). Il faut aussi noter que les historiens hongrois ne prennent en considération que les imprimeries qui ont fonctionné sur le territoire actuel de la Hongrie (en l'occurrence les imprimeries

²³⁹ *Régi Magyarországi Nyomtatványok (RMNy), 1473-1600 [Imprimés anciens hongrois, 1473-1600]*, éd. Gedeon Borsa, Ferenc Hervay, Béla Holl, István Käfer, Ákos Kelecsényi, Budapest, Akadémiai k., 1971 ; *Régi Magyarországi Nyomtatványok (RMNy), 1601-1635 [Imprimés anciens hongrois, 1601-1635]*, éd. Gedeon Borsa, Ferenc Hervay, Béla Holl, collab. József Fazakas, János Heltai, Ákos Kelecsényi, Judit Vásárhelyi, Budapest, Akadémiai k., 1983 ; *Régi Magyarországi Nyomtatványok (RMNy), 1636-1655 [Imprimés anciens hongrois, 1636-1655]*, éd. János Heltai, Béla Holl, Ilona Pavercsik, Judit Vásárhelyi, collab. Sándor Dörnyei, Judit Ecsedy, István Käfer, Budapest, Akadémiai k., 2000.

²⁴⁰ *Magyarország bibliográfiája, 1712-1860, V-VIII. k. Pótlások Petrik Géza "Magyarország bibliográfiája, 1712-1860" című művéhez, 1701-1800 között megjelent magyarországi (és külföldi magyar nyelvű) nyomtatványok [Bibliographie de Hongrie, 1712-1860, vol. V-VIII. Suppléments à la "Bibliographie de Hongrie 1712-1860", de Géza Petrik. Imprimés de langue hongroise publiés entre 1701 et 1880, en Hongrie et à l'étranger]*, éd. M^{me} Bayer, Magda Fajcsek, M^{me} Komjáthy, Ilona Pavercsik, Judit Vásárhelyi, Judit Ecsedy, Budapest, OSZK, 1971-1972-1989.

²⁴¹ *Magyarország bibliográfiája, 1712-1860, VIII. k. Függelék. Hazai 18. századi színlapok, gyászjelentések és szentképek bibliográfiája. Nyomda- és kiadástörténeti mutató az 1701-1800 között megjelent magyarországi (és külföldi magyar nyelvű) nyomtatványokhoz [Bibliographie de Hongrie. Annexe à la Bibliographie de Hongrie : affiches de théâtre, avis de deuil, images de dévotion. Index des imprimeries et de l'histoire de l'édition des imprimés en Hongrie et de langue hongroise, parus entre 1701 et 1800 en Hongrie et à l'étranger]*, éd. Gedeon Borsa, Magda Fajcsek, Ilona Pavercsik, Judit Ecsedy, Budapest, OSZK, 1989.

²⁴² *Magyar könyvészet 1921-1944 a Magyarországon nyomtatott könyvek szakosított jegyzéke [Bibliographie nationale de Hongrie, 1920-1944. Bibliographie des livres]*, éd. M^{me} Komjáthy, Ferenc Kégl, Budapest, OSZK, 1980-2005.

d’Eszék [Osijek], de Varasd [Varaždin] et de Csáktornya [Čakovec]). La plupart des imprimeurs travaillent dans plusieurs localités, de sorte que les résultats des recherches menées dans les pays concernés doivent encore faire l’objet d’une mise en commun. Une partie importante des sources archivistiques se trouve sur le territoire des nouveaux États, formés après la Première Guerre mondiale.

Parmi les « États-successeurs » – c’est ainsi que l’on appelle en Hongrie les pays créés après la Première Guerre mondiale –, la Slovaquie est celui qui se préoccupe le plus de recherches bibliographiques : les spécialistes slovaques ont déjà enrichi de plusieurs volumes l’histoire internationale de l’imprimerie. Puisque nous avons déjà présenté les résultats principaux de ces travaux au public français²⁴³, nous nous limiterons ici aux publications les plus indispensables. La bibliographie nationale slovaque est élaborée à la Bibliothèque nationale située à Martin. Mais une partie importante des travaux est exécutée en collaboration avec d’autres bibliothèques, notamment la bibliothèque universitaire de Bratislava et la bibliothèque départementale de Košice. Le manuel le plus fréquemment utilisé est « le » Čaplovič, c’est-à-dire la bibliographie des livres parus avant 1700, sur le territoire actuel de la Slovaquie²⁴⁴. Ce livre ne renferme guère plus que la bibliographie rétrospective hongroise²⁴⁵, mais il faut noter que certaines bibliographies slovaques – notamment celles qui traitent des XVIII^e et XIX^e siècles – sont en avance sur leurs équivalents hongrois. Les spécialistes slovaques ont déjà publié la bibliographie des chants ecclésiastiques, celle des pamphlets²⁴⁶, ainsi que celle des calendriers²⁴⁷ ; les volumes consacrés aux affiches et placards voient régulièrement le jour. Plusieurs imprimeurs sont en effet connus pour n’avoir publié que des imprimés de cette sorte.

La bibliographie rétrospective roumaine a été établie au début du XX^e siècle, par les soins de l’Académie roumaine des Sciences. Signalons que cette bibliographie n’a pris en compte, dans la production de Transylvanie, que les éditions en langue roumaine²⁴⁸. Ceci est également vrai des

²⁴³ István Monok, « Vingt ans de recherche sur la culture du livre dans le bassin des Carpates », dans *Revue française d’histoire du livre*, n^{os} 110-113, 2001, p. 199-222.

²⁴⁴ Ján Čaplovič, *Bibliografia tlači vydanych na Slovensku do roku 1700* [Bibliographie des livres imprimés en Slovaquie avant 1700], Martin, Matica Slovenská, 1972-1984, 2 vol.

²⁴⁵ Après la “RMK” de Károly Szabó (cf. note n^o 4), on a dû récemment intégrer un nombre important d’imprimés (non connus de Szabó ou non identifiés par lui), et revoir les données pour les préciser. La bibliographie de Čaplovič est parue un an après les RMNy (cf. note n^o 5), mais dans la pratique, les deux entreprises se sont déroulées en même temps. La nouvelle bibliographie hongroise va pour l’instant jusque vers 1655, tandis que la slovaque va jusqu’en 1700, de sorte que l’utilisation de cette dernière pour la production imprimée de la seconde moitié du XVII^e s. est inévitable.

²⁴⁶ Agáta Klimeková, Janka Ondroušková, Eva Augustínová, Miroslava Domová, *Bibliografia jarmočných a púťových tlači 18. a 19. storičia z územia Slovenska* [Bibliographie des pamphlets et canards imprimés en Slovaquie aux XVIII^e-XIX^e s.], Martin, Matica Slovenská, 1996.

²⁴⁷ Mária Kipsová, Tatiana Vančová, Želmíra Gešková, *Bibliografia slovenských a inorečových kalendárov 1701-1965*, [Bibliographie des calendriers slovaques, ou imprimés en Slovaquie, 1701-1965], Martin, Matica Slovenská, 1984.

²⁴⁸ Ioan Bianu, Nerva Hodoș, *Bibliografia Românească veche 1505-1830* [Bibliographie roumaine des livres anciens, 1505-1830], București, Academiei române, 1903-1910, 5 vol.

Saxons de Transylvanie, qui ont décidé de traduire en allemand la bibliographie rétrospective hongroise²⁴⁹.

Les premiers volumes (sur les premiers siècles de l'histoire du livre) des bibliographies nationales serbe, croate et slovène n'ont pas encore été remaniés ni actualisés ; en revanche, nous disposons d'une bibliographie des premières publications « yougoslaves »²⁵⁰.

Pour le Burgenland (Autriche), seules les publications en langue croate ont été recensées, dans un volume préparé par Ludwig Kuzmich²⁵¹.

La bibliographie des travaux scientifiques consacrés à l'histoire de l'imprimerie fait partie, dans tous les pays, des bibliographies professionnelles courantes. Les directeurs des principales bibliothèques du bassin des Carpates se réunissent chaque année, afin de discuter de l'organisation de tâches communes. En 2002, ils ont décidé la création d'une base de données commune, consacrée à l'histoire du livre. L'étude de faisabilité étant prévue pour mai 2005, nous ne pouvons qu'espérer que le travail en commun pourra commencer rapidement. Il convient de présenter ici quelques-unes des publications les plus importantes, surtout celles qui récapitulent nos connaissances sur les imprimeurs et les éditeurs. En Slovaquie, l'historiographie locale a produit une quantité impressionnante de publications, dont chacune présente la biographie et l'activité professionnelle des imprimeurs de telle ou telle ville. Une attention particulière doit être prêtée à deux volumes de synthèse, dont les index fournissent un catalogue plus ou moins complet des imprimeurs identifiés. La monographie de Josef Repčák a vu le jour en 1948²⁵², après de longues études préliminaires (après un livre sur David Gutgesell, puis un autre sur l'édition à Košice, etc.). L'étude d'ensemble la plus récente, sur l'histoire de l'édition en Slovaquie, est celle de Vojtech Breza²⁵³. L'historiographie roumaine a toujours mis en avant – et ce, pour des raisons évidentes – l'édition en langue roumaine de Transylvanie. La première synthèse d'importance est celle de Vasile Popp, préparée en 1838, mais inédite jusqu'en 1995²⁵⁴. En revanche, la collection de données établie par Timotei Cipariu a vu le jour en 1855²⁵⁵. Les époux Demény (un couple hongrois vivant à Bucarest) ont, dans les années 1980, consacré un ouvrage à l'édition roumaine du XVI^e siècle²⁵⁶. Les travaux des Saxons de Transylvanie constituent un *corpus* extrêmement riche,

²⁴⁹ *Alte siebenbürgische Drucke (16. Jh.)*, éd. Gedeon Borsa. Köln-Weimar-Wien, Böhlaus, 1996.

²⁵⁰ Josip Badalić, *Jugoslavica usque ad annum 1600. Bibliographie der südslawischen Frühdrucke*, Baden-Baden, Heitz, 1966.

²⁵¹ Ludwig Kuzmich, *Kulturhistorische Aspekte der burgenlandkroatischen Druckwerke bis 1921 mit einer primären Bibliographie*, Eisenstadt, Amt der Bgld. Landesregierung, -archiv und -bibliothek, 1992.

²⁵² Josef Repčák, *Prehľad dejín knižtlaču na Slovensku [Siècles d'imprimerie en Slovaquie]*, Bratislava, [s. n.], 1948.

²⁵³ Vojtech Breza, *Tlačiarne na Slovensku, 1477-1996 [Imprimeurs en Slovaquie, 1477-1996]*, Bratislava, Zväz Polygrafie na Slovensku, 1977.

²⁵⁴ Vasile Popp, *Disertație despre tipografiile românești în Transilvania și învecinatele țări de la începutul lor până la vremile noastre* [thèse sur l'édition roumaine en Transylvanie], Sibiu, 1838 (éd. Eva et Jacob Mârza, Cluj Napoca, Ed. Dacia, 1995).

²⁵⁵ Timotei Cipariu, *Acta et fragmenta historico-ecclesiastica*, Blaj, Tip. Semin. dieces., 1855.

²⁵⁶ Lajós Demény, Lidia A. Demény, *Carte, tipar și societatea la români în secolul al XVI-lea*, București, Kriterion, 1986.

dans lequel le lecteur intéressé peut s'orienter à l'aide d'excellentes bibliographies. L'une des plus récentes études consacrées à l'histoire de l'imprimerie – celle de Hans Meschendörfer – fournit une liste des principaux ouvrages sur le sujet²⁵⁷. Pour ce qui concerne les imprimeries actives sur le territoire actuel de la Croatie, de la Slovaquie et du Burgenland, on pourra dépouiller soit les interventions du colloque international tenu en 1986, à Celje²⁵⁸, soit la monographie de Karl Semmelweis²⁵⁹. Les spécialistes de l'histoire de l'imprimerie en Hongrie ont longtemps négligé – à l'instar des responsables de la bibliographie rétrospective nationale – les XIX^e-XX^e siècles. Nous disposons d'un nombre élevé de monographies consacrées à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie, qui présentent l'histoire de la période artisanale de l'impression et de la librairie (Pál Gulyás, Béla Iványi, József Fitz, Tibor Scher, Géza Fülöp, György Kóky), mais l'histoire des deux derniers siècles ne nous est révélée que dans les études qui portent sur telle ou telle imprimerie, ou sur une maison d'édition majeure. Le panorama le plus récent est présenté par Judit Ecsedy et Ilona Pavercsik²⁶⁰. Ces deux spécialistes ont également tenu des conférences sur la méthodologie et les sources de leur recherche²⁶¹. Dorottya Lipták, quant à elle, a préparé une excellente monographie consacrée aux éditeurs de journaux actifs dans le dernier tiers du XIX^e siècle, et à leur public²⁶². Mentionnons enfin l'étude de Margit Halász, qui a établi le catalogue exhaustif des maîtres et apprentis relieurs actifs entre 1550-1850²⁶³.

Devant les possibilités ouvertes par le développement de l'informatique, un chercheur hongrois, Jenő Pelbárth, a entrepris de créer une base de données des filigranes ; mais pour l'instant, cette recherche ne bénéficie du soutien d'aucune institution scientifique. La Bibliothèque nationale se chargerait volontiers de cette tâche, mais elle ne dispose pas des moyens nécessaires. Au cours des travaux préliminaires de la bibliographie rétrospective nationale, les collaborateurs de la Bibliothèque nationale ont pris conscience de la nécessité de deux types de bases de données. Le premier est une banque de données des caractères et des ornements typographiques, qui faciliterait l'identification des fragments et des raretés typographiques ; l'autre est le catalogue des imprimeurs et des éditeurs actifs dans le bassin des Carpates (*Clavis typographorum regionis Carpaticæ*). L'initiative vient de Gedeon Borsa, érudit de renommée internationale et rédacteur du répertoire des

²⁵⁷ Hans Meschendörfer, *Das Verlagswesen der siebenbürger Sachsen*, München, V. des Südostdt. Kulturwerks, 1979.

²⁵⁸ *Buchdruck und Druckschriften im pannonischen Raum bis zu den josephinischen Reformen : Einfluss und Auswirkungen*, éd. Bernard Rajh, Maribor, Univ., 1988.

²⁵⁹ Karl Semmelweis, *Der Buchdruck auf dem Gebiete des Burgenlandes bis zu Beginn des 19. Jh. (1582-1823)*, Eisenstadt, Rötzer, 1972.

²⁶⁰ Judit Ecsedy, Ilona Pavercsik, *A könyvnyomtatás Magyarországon a kéziszajtó korában, 1473-1800 [L'Édition en Hongrie au temps des presses, 1473-1800]*, Budapest, Balassi, 1999.

²⁶¹ *Nyomdatörténeti és nyomdászélelmód-kutatási tanulmányok [Recherches sur l'histoire des imprimeries et la vie des imprimeurs]*, éd. Béla Tóth, Imre Dankó, Debrecen, Alföldi Ny., 1986.

²⁶² Dorottya Lipták, *Újságok és újságolvasók Ferenc József korában [Journaux et lecteurs de journaux à l'époque de François-Joseph]*, Budapest, L'Harmattan, 2002.

²⁶³ Margit Halász, *Könyves szakmák a Kárpát-medencében a XVI–XIX. században [Les Professions du livre dans le bassin des Carpates, XVI^e-XIX^e s.]*, Debrecen, Tiszántúli Ref. Egyházker. és Kollégiumi Nagykv., 2002.

ateliers d'imprimerie actifs dans l'Italie du XVI^e siècle²⁶⁴. Borsa a publié plusieurs études, dans lesquelles il insiste sur la nécessité absolue de créer ces bases de données²⁶⁵.

L'étude et le recensement des caractères et des ornements typographiques se déroulent sous la direction de Judit Ecsedy et d'Ilona Pavercsik : le *corpus* pour la période 1473-1600 a déjà vu le jour²⁶⁶. Parallèlement à ces efforts, nous avons commencé la création d'une base de données des imprimeurs, éditeurs, libraires et relieurs. Depuis 2001, la Bibliothèque nationale emploie à plein-temps une personne chargée de cette tâche (Szilvia Bánfi). Bien sûr, le rassemblement des données se fait en collaboration avec les bibliothèques et les centres de recherche. Le projet n'est pas dépourvu d'antécédents : dès 1998, Peter R. Frank présentait l'esquisse de la base de données²⁶⁷ qui servirait de cadre à l'activité des gens de livres en Hongrie. L'entreprise intitulée « Topographie der Buchdrucker, Buchhändler und Verleger in der österreichischen Monarchie 1750-1850 » est un projet extrêmement ambitieux, mais qui vise une période chronologique limitée, comme l'indique son intitulé. Le contenu de la base de données est déterminé par l'existence, la conservation et l'exploration des sources pertinentes. Quant à la structure des données, la situation idéale serait de pouvoir suivre l'exemple de l'Autriche, mais faute de sources nécessaires, ce n'est guère possible.

Pour la période qui se termine en 1700, les chercheurs sont convaincus que le temps est venu de clore les dépouillements dans les archives : l'émergence de nouvelles sources d'importance, dans le domaine de l'histoire culturelle et livresque de Hongrie, est en effet très peu probable. Quant au XVIII^e siècle, les chercheurs ne peuvent guère se plaindre puisque les imprimeurs – en majorité allemands – installés en Hongrie, après le refoulement des Turcs, ont pris soin de leurs archives : les inventaires et successions dont nous disposons permettent de reconstruire les relations commerciales de telle ou telle dynastie d'imprimeurs. Cette situation favorable reste inchangée jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

La période qui débute dans la seconde moitié du XIX^e siècle est très peu étudiée, bien qu'une partie importante des documents sur les maisons d'éditions et les ateliers d'imprimerie de fondation récente ait été conservée. En même temps, rappelons qu'en Hongrie, l'administration de l'édition et de la librairie a été fondamentalement différente de celle en vigueur dans les États patrimoniaux :

²⁶⁴ Gedeon Borsa, *Clavis typographorum librorumque Italiae, 1565-1600*, Baden-Baden, 1980.

²⁶⁵ Gedeon Borsa, « Computer-assisted examination of printing types of early printings », dans *Magyar Könyvszemle* [Revue hongroise pour l'histoire du livre et de la presse], t. 87, 1971, p. 165-170 ; *id.*, « Druckerbestimmung von Druckwerken aus Ungarn, 15-18. Jh. », dans *Ars impressoria. Entstehung und Entwicklung des Buchdrucks* [Mélanges Severin Corsten], éd. Hans Limburg, München, Saur, 1986, p. 33-46. Ces deux articles sont reparus dans Gedeon Borsa, *Könyvtörténeti írások IV. Módszertani cikkek és kutatási eredmények* [Écrits d'histoire du livre, t. IV. Études méthodologiques et résultats], Budapest, OSZK, 2000, p. 15-19 et p. 40-49.

²⁶⁶ Judit Ecsedy, *A régi magyarországi nyomdák betűi és díszei, 1473-1600* [Fontes et ornements des anciens imprimeurs hongrois, 1473-1600], Budapest, OSZK-Balassi, 2004.

²⁶⁷ *Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte*, n° 8, 1998, p. 327-332 ; *Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich*, n° 1, 1999, p. 13-14 ; cf. les remarques de Christian Balluch et Johannes Frimmel dans *Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich*, n° 2, 2001, p. 11-15.

ainsi la recherche hongroise ne dispose-t-elle d'aucun registre central qui fournirait une présentation (plus ou moins détaillée) de l'imprimerie et de son personnel.

Notre base de données renferme, dans son état actuel, des éléments qui proviennent des bibliothèques. Cela signifie que nous exploitons le *corpus* de documents formés à l'occasion des décrets de dépôt légal (les registres des imprimeries et des maisons d'édition, leurs correspondances, le registre des acquisitions et les exemplaires parvenus aux bibliothèques, etc.). Nous savons très bien que cela n'est que le point de départ : les informations obtenues grâce au dépouillement des documents d'archives devront être intégrées au système.

Outre la base de données *Clavis typographorum regionis Carpaticae*, nous avons commencé la création d'un site électronique qui présente non seulement les imprimeurs et les éditeurs, mais aussi leur histoire, leurs publications et leur activité.

La base de données *Clavis* fonctionnera à l'avenir de manière interactive avec la banque de données intitulée « La bibliographie de l'histoire du livre dans le bassin des Carpates ». Cette dernière s'enrichit progressivement, grâce aux efforts des collaborateurs de la Bibliothèque nationale qui y ajoutent des éléments sélectionnés dans la base de données des ouvrages sur l'histoire du livre et des bibliothèques (MANCI²⁶⁸).

Dans cette première phase d'enregistrement de données, nous travaillons avec une base restreinte de sources. C'est là que se manifestent les avantages et les inconvénients de l'exploitation des données par des bibliothécaires. Les données exploitées sont tirées de la bibliographie de référence, des registres de dépôt légal de la Bibliothèque nationale, mais également de la bibliographie nationale. Pour l'instant, les autres sources d'archives sont laissées de côté, mais il est prévu – en fonction des moyens financiers qui seront alloués – de créer un groupe de recherches dédié au dépouillement des archives.

Annexe : grille utilisée à l'enregistrement des données

Localité de l'imprimeur/éditeur/libraire.

Nom d'autorité, puis formes nationales du nom (hongrois, latin allemand, slovaque, polonais, russe, ukrainien, serbe, croate, slovène, roumain, italien, romain, yiddish).

Localité actuelle (pays).

Bibliographie/travaux scientifiques sur l'histoire de l'imprimeur/éditeur/libraire.

²⁶⁸ <http://w3.oszk.hu/manci.htm>.

Personnes ou institutions actives dans l'imprimerie/édition/librairie.

Nom d'autorité.

Variante (dans les documents originaux, dans la bibliographie).

Lieu de naissance/Siège.

Lieu de décès.

Année de naissance/fondation.

Année de décès/cessation.

Date exacte de naissance/fondation.

Date exacte de décès/cessation.

Histoire brève des activités.

Catalogues.

Remarques complémentaires.

Bibliographie (sources d'archives, publications éventuelles de sources, travaux).

Le Dictionnaire historique des métiers du livre au Québec et au Canada français

Josée VINCENT

Professeur, codirectrice du Groupe de recherche sur l'édition littéraire
au Québec (université de Sherbrooke)

Au Québec, mis à part quelques rares études menées de façon isolée par des érudits tels Raoul Renault et Ægidius Fauteux²⁶⁹, les premiers essais d'histoire du livre sont diffusés à l'aube des années 1970. Au nombre de ces textes fondateurs se retrouvent ceux des historiens inspirés par Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, les Claude Galarneau, John Hare et Jean-Pierre Wallot, reconnus pour leurs travaux sur les imprimeurs et libraires des XVIII^e et XIX^e siècles. Remontant rarement au-delà du Régime anglais – la première presse étant installée à Québec en 1764 par les Américains Brown et Gilmore –, leurs recherches n'ont guère dépassé la première moitié du XIX^e siècle²⁷⁰. Dans leur foulée, d'autres chercheurs ont entrepris l'étude des bibliothèques et développé les recherches sur le commerce du livre ; les travaux de Gilles Gallichan, de Marcel Lajeunesse et d'Yvan Lamonde comptent ainsi parmi ces initiatives qui ont concouru à élargir le champ couvert par les premiers historiens du livre²⁷¹.

C'est dans les années 1980 qu'ont été organisés les premiers colloques consacrés à l'histoire du livre au Québec. Issues de ces rencontres, des publications collectives, tel *L'Imprimé au Québec. Aspects historiques*²⁷², ont proposé un état des avancées dans la discipline. D'importantes bibliographies analytiques sont aussi parues à ce moment, tel le *Catalogue collectif des impressions québécoises, 1764-1820*²⁷³, et *L'Imprimerie à Québec au XVIII^e siècle*²⁷⁴. Soucieux d'entretenir le dynamisme de la recherche, des universitaires et des bibliothécaires québécois fondaient, en 1987,

²⁶⁹ Raoul Renault, *Débuts de l'imprimerie*, Québec, [s. n.], 1905 ; Ægidius Fauteux, *L'Introduction de l'imprimerie au Canada*, Montréal, Rolland, 1957.

²⁷⁰ *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, dir. Claude Galarneau, Maurice Lemire, Québec, IQRC, 1988 ; John Hare, Jean-Pierre Wallot, *Les Imprimés dans le Bas-Canada, 1801-1810*, Montréal, Presses de l'univ. de Montréal, 1967.

²⁷¹ Gilles Gallichan, *Livre et politique au Bas-Canada (1791-1849)*, Sillery, Septentrion, 1991 ; Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e s.*, Montréal, Fides, 1982 ; Yvan Lamonde, *Les Bibliothèques de collectivités à Montréal (XVII^e-XIX^e s.)*, Montréal, ministère des Affaires culturelles/BNQ, 1979 ; Y. Lamonde, *La Librairie et l'édition à Montréal, 1776-1920*, Montréal, BNQ, 1991.

²⁷² *L'Imprimé au Québec. Aspects historiques*, dir. C. Galarneau, Y. Lamonde, Québec, IQRC, 1983.

²⁷³ Milada Vlach, Yolande Buono, *Catalogue collectif des impressions québécoises, 1764-1820*, Montréal, BNQ, 1984.

²⁷⁴ Produite d'abord en anglais, cette bibliographie a été publiée récemment en français : Michel Brisebois, *L'Imprimerie à Québec au XVIII^e s.*, Québec, Éd. de la Huit, 2005.

l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI)²⁷⁵. Outre la publication de la *Bibliographie des études québécoises sur l'imprimé*²⁷⁶, l'organisme recevait le mandat de tenir deux fois l'an des rencontres scientifiques et de faire paraître un bulletin d'information. Toujours active, l'AQÉI regroupe aujourd'hui près d'une centaine de membres, et organise régulièrement des événements liés à la recherche sur l'imprimé²⁷⁷.

Parmi tous les objets d'étude des historiens du livre, l'éditeur était jusqu'alors demeuré le parent pauvre de la recherche. Sans doute est-il utile de rappeler qu'au Québec, l'éditeur indépendant naît en 1920, au moment où les conditions économiques, sociales et culturelles nécessaires à l'émergence de ce métier sont enfin réunies. Tournés vers les premiers temps de l'imprimé, les chercheurs n'avaient donc pas encore abordé cette profession du XX^e siècle – une lacune qui sera comblée, on le verra plus loin, par les recherches menées sous la direction de Richard Giguère et Jacques Michon, les fondateurs du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ). L'équipe du GRÉLQ produira en effet plusieurs monographies consacrées aux éditeurs, qui serviront de base à la réalisation de *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*.

Les années 1990 montrent une diversification des champs de recherche en histoire du livre, et un intérêt accru pour les phénomènes propres au XX^e siècle. Les études sur l'édition, certes, mais aussi sur la presse²⁷⁸ vont contribuer à ouvrir de nouvelles perspectives. Les recherches sur les rapports entre la littérature et les pouvoirs, et sur la notion même d'institution, conduiront des chercheurs, tels Lucie Robert et Pierre Hébert²⁷⁹, à déborder du cadre des études littéraires pour s'intéresser plus largement au livre. En fait, l'histoire du livre au Québec, qui apparaissait de prime abord circonscrite à l'imprimé des premières heures, était en train de se constituer en discipline autonome et reconnue, grâce au nombre croissant des travaux et à l'ouverture des champs de la recherche.

Les années 2000, enfin, sont marquées par la publication des premières synthèses historiques. Outre *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, dont les deux premiers volumes paraissent sous la direction de Jacques Michon²⁸⁰, un vaste projet faisant appel à plus

²⁷⁵ Jacques Beaudry, Manon Brunet, Rolland Houde, Marcel Lajeunesse, Yvan Lamonde et Jacques Michon figuraient parmi les fondateurs de l'association.

²⁷⁶ AQÉI, *Bibliographie des études québécoises sur l'imprimé, 1988-1989*, Montréal, BNQ, 1991 ; AQÉI, *Bibliographie des études québécoises sur l'imprimé. Premier supplément, 1988-1989*, Montréal, BNQ, 1993. À partir de la fin des années 1990, la *Bibliographie* dorénavant accessible en ligne (www.aqei.info) ne fera plus l'objet d'une publication papier.

²⁷⁷ À titre d'exemple, mentionnons l'organisation du colloque international « La Bataille de l'imprimé à l'ère du numérique », dir. Éric Le Ray, 29-30 sept. 2006, univ. de Sherbrooke.

²⁷⁸ Jean de Bonville, *La Presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'univ. Laval, 1988 ; Fernand Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e s.*, Montréal, Boréal, 1993.

²⁷⁹ Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'univ. Laval, 1989 (« Vie des lettres québécoises », 28) ; Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec*, Montréal, Fides, 1997-2004, 2 vol.

²⁸⁰ *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e s.*, dir. Jacques Michon, Montréal, Fides : vol. I, *La Naissance de l'éditeur (1900-1939)*, 1999 ; vol. II, *Le Temps des éditeurs (1940-1959)*, 2004. Le vol. III est en préparation.

d'une centaine de chercheurs provenant de plusieurs universités canadiennes est lancé en 2000, sous la direction de Patricia Fleming et Yvan Lamonde. Les trois volumes de *l'Histoire du livre et de l'imprimé au Canada/History of The Book in Canada* sortiront consécutivement des presses en 2004, 2005 et 2006²⁸¹.

Ce survol des principales étapes qui ont conduit à la publication des grandes synthèses historiques soulève quelques éléments de réflexion. Au Québec – comme ce fut également le cas ailleurs –, l'histoire du livre a d'abord pris la forme de bibliographies commentées et de monographies portant sur des individus, des entreprises et des institutions. À ces travaux sans doute faudrait-il ajouter les histoires littéraires, les répertoires d'œuvres littéraires et les dictionnaires d'écrivains, qui parfois ont abordé la question du livre, bien que le plus souvent de façon marginale²⁸². D'autres projets d'envergure, notamment le *Dictionnaire biographique du Canada*²⁸³, ont participé à la découverte de plusieurs agents du livre. Mais sauf exception, aucune étude prosopographique n'a été menée à terme. Certes, les recherches de Claude Galarneau annonçaient déjà un premier travail d'inventaire²⁸⁴. Une exception peut-être : le travail de Rémi Ferland, professeur à l'université Laval. Poursuivant une enquête entreprise par le libraire Jean Gagnon sur les imprimeurs et les commerçants de la ville de Québec, au XIX^e siècle, le chercheur a retracé le parcours d'une foule d'individus, des plus illustres libraires aux plus obscurs petits marchands de papier, tout en compilant des informations sur les entreprises, les journaux et les revues, bref sur tout ce petit monde du livre dans lequel gravitaient les Joseph et Octave Crémazie. Il s'agit là d'une tâche gigantesque, dont les résultats devraient paraître bientôt.

La rareté des travaux qui empruntent à la prosopographie s'explique peut-être par le caractère somme toute assez récent de la recherche en histoire du livre au Québec. Avant d'entreprendre de telles enquêtes, encore est-il précieux de disposer d'un ensemble de

²⁸¹ *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada/History of The Book in Canada*, dir. Patricia Fleming, Yvan Lamonde, Toronto, Toronto University Press/Montréal, Presses de l'univ. de Montréal, 2004-2005-2006, 3 vol. Chaque volume fait l'objet de deux éditions, l'une en anglais (Toronto University Press), l'autre en français (Presses de l'univ. de Montréal). Notons que l'édition française du vol. III est parue en 2007.

²⁸² Pensons notamment au projet « La vie littéraire au Québec », dirigé par Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques, du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise. À ce jour, cette histoire littéraire compte 5 vol. Voir aussi M. Lemire et alii, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978-2003, 7 vol. ; Réginald Hamel, John Hare, Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989.

²⁸³ *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'univ. Laval, 1966-1998, 14 vol. Il va de soi qu'un tel ouvrage, dont l'objectif est de couvrir toutes les facettes de la réalité canadienne (politique, économique, culturelle, religieuse et sociale), ne peut tout retenir et qu'en ce sens, seules les personnalités les plus marquantes de l'histoire du livre y figurent. Nous tenons toutefois à souligner ici le travail essentiel qui a été mené dans ce cadre par plusieurs chercheurs, notamment Claude Galarneau.

²⁸⁴ Voir ses articles publiés dans *Les Cahiers des Dix* et dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, déjà cité. Pour une liste complète de ses travaux, voir *Histoire de la culture et de l'imprimé. Hommage à Claude Galarneau*, dir. G. Gallichan, Y. Lamonde, Sainte-Foy, Presses de l'univ. Laval, 1996.

connaissances, d'un portrait du monde du livre qui puissent servir de cadre à la recherche. Il peut également s'avérer utile de bénéficier d'une infrastructure de recherche adéquate. Or, on l'a vu, les premières équipes de recherche se constituent dans les années 1980 et visent d'abord à produire des monographies, puis des ouvrages de synthèse. Par ailleurs, l'accessibilité et la valeur des sources documentaires demeurent déterminantes. Or, au grand dam des historiens, le Québec n'a pas connu le régime des privilèges et des brevets qui a eu l'heur d'enrichir les archives de l'administration française. N'étant que bien tardivement soumis à toute forme d'enregistrement – notons, à titre d'exemple, que la loi sur le dépôt légal est adoptée en 1953 au Canada, en 1967 au Québec (sa mise en application débutera le 1^{er} janvier 1968) –, la majorité des libraires, des éditeurs et des imprimeurs ont laissé fort peu de traces, sinon – et pour de tout autres raisons – dans les registres de l'Église²⁸⁵. Enfin, la précarité du marché a fait en sorte que peu d'entreprises ont œuvré assez longtemps dans le monde du livre pour se constituer des archives. Il semble d'ailleurs que la conscience historique se soit révélée assez tardivement chez les professionnels québécois du livre, puisqu'encore aujourd'hui, plusieurs admettent ne pas avoir le souci de la conservation²⁸⁶. Bref, les chercheurs québécois n'ont trop souvent d'autre choix que de se rabattre sur des sources secondaires, périodiques, annuaires et répertoires professionnels pour la période très contemporaine. Dans ces conditions, toute prétention à l'exhaustivité apparaît d'emblée téméraire, et l'idée d'entreprendre une prosopographie des gens du livre peut sembler illusoire.

Le projet dont il est ici question, le *Dictionnaire historique des métiers du livre au Québec et au Canada français (DHML)* s'inscrit dans la lignée des recherches menées au Québec depuis trente ans. À défaut d'entreprendre un inventaire exhaustif, les responsables ont opté pour la production d'un outil intermédiaire, une recension des principaux acteurs assez complète pour susciter une réflexion nouvelle sur l'ensemble des métiers du livre au Québec. En ce sens, le *DHML* peut être compris comme une autre étape de l'historiographie québécoise, opportune sans doute en attendant la réalisation d'une prosopographie. Nous nous arrêterons bientôt sur les divers aspects de ce projet mais d'abord, une présentation rapide des chercheurs qui y participent s'impose.

Le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec et l'équipe du *DHML*

²⁸⁵ Ayant peu de comptes à rendre à l'administration publique, les hommes du livre n'en seront pas moins soumis aux pouvoirs religieux, comme l'illustrent bien les travaux de Pierre Hébert déjà cités.

²⁸⁶ Une enquête menée par Frédéric Brisson auprès de trente éditeurs québécois, à l'hiver 2002-2003, révélait que seulement huit d'entre eux (soit 27 %) ont conservé leurs archives de façon systématique à partir de leur date de fondation. Voir F. Brisson, J. Michon, « Les archives de l'édition : un état des lieux », dans *Archives*, vol. 35, n^{os} 3-4, 2003-2004, p. 43-55.

Le GRÉLQ a été créé en 1982, par Richard Giguère et Jacques Michon, tous deux professeurs de littérature québécoise à l'université de Sherbrooke. À une époque où peu de littéraires s'intéressaient à l'histoire du livre, leur but n'en était pas moins de rassembler une équipe de chercheurs, et d'ouvrir un vaste chantier de recherche sur l'édition au Québec. Des collègues de l'université de Sherbrooke, auxquels de nouveaux professeurs se sont joints au fil du temps, ont répondu à leur invitation : rappelons ici les noms de Jacques Beaudry, Hélène Guy, Pierre Hébert, André Marquis, Suzanne Pouliot et Nathalie Watteyne. L'équipe a aussi accueilli des chercheurs rattachés à d'autres institutions : Yvan Cloutier, du CÉGEP de Sherbrooke, Jacques Paquin et Noëlle Sorin, de l'université du Québec à Trois-Rivières. Plus d'une cinquantaine de mémoires et de thèses ont été produits sous la direction de ces professeurs. En réalité, c'est toute une génération de jeunes chercheurs qui a été formée à l'école du GRÉLQ, à une époque où l'histoire du livre ne s'enseignait pas encore au Québec²⁸⁷.

Publiées aux éditions Ex Libris, une entreprise d'édition créée au sein même de l'équipe, les premiers travaux du GRÉLQ ont pris la forme de monographies portant sur des maisons d'édition, réalisées à partir de catalogues reconstitués, d'entrevues et de dossiers de presse. La période faste de la Seconde Guerre mondiale fut la première à être traitée : sous la direction de Jacques Michon et de Richard Giguère parurent plusieurs ouvrages collectifs tels *L'Édition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, *L'Édition de poésie*, et *Éditeurs transatlantiques*²⁸⁸. Les recherches furent ensuite conduites en amont, afin de relater les origines d'une profession née au lendemain de la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que l'on en est venu à identifier le moment charnière qui voit la naissance de l'éditeur, au début des années 1920²⁸⁹. Puis, les chercheurs se sont tournés vers la Révolution tranquille, poursuivant l'histoire de l'édition jusqu'à nos jours²⁹⁰. La somme de ces travaux a conduit à la réalisation des deux premiers volumes de *l'Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, le troisième volume étant en préparation. Notons ici que la plupart des membres du GRÉLQ ont également contribué à la réalisation de *l'Histoire du livre et de l'imprimé au Canada/History of The Book in Canada*, en particulier au troisième volume codirigé par Jacques Michon et Carole Gerson, qui couvre le XX^e siècle. Au terme de vingt-cinq ans de recherches, l'équipe du GRÉLQ est donc parvenue à amasser un ensemble de données considérable, tout en développant une expertise unique.

²⁸⁷ Certes, des séminaires de bibliographie et d'histoire du livre étaient offerts à l'occasion à l'univ. McGill et à l'univ. de Montréal, les deux institutions québécoises abritant des écoles de bibliothéconomie. C'est cependant à l'univ. de Sherbrooke que des programmes d'enseignement ont été développés et offerts à tous les cycles universitaires.

²⁸⁸ GRÉLQ, *L'Édition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Faculté des arts, 1985 ; *L'Édition de poésie*, dir. Richard Giguère, Sherbrooke, Ex Libris, 1989 ; *Éditeurs transatlantiques*, dir. J. Michon, Sherbrooke, Ex Libris/Montréal, Triptyque, 1991.

²⁸⁹ À ce propos, voir notamment *L'Édition littéraire en quête d'autonomie: Albert Lévesque et son temps*, dir. J. Michon, Sainte-Foy, Presses de l'univ. Laval, 1994.

²⁹⁰ Josée Marcoux, *Littérature jeunesse au Québec. Médiaspaul Éditions Paulines. 1947-1995*, Montréal, Médiaspaul, 2000.

Malgré tout, il semble bien que tout n'ait pas encore été dit sur l'histoire du livre au Québec, et c'est à l'heure même où se termine la rédaction de ces grands ouvrages de synthèse qu'il apparaît nécessaire de relancer les travaux. C'est dans cette perspective qu'a été créé le projet du *DHML* en 2004, par une nouvelle équipe de chercheurs formée au sein du GRÉLQ. Celle-ci réunit huit chercheurs principaux, chacun étant chargé de superviser l'un des grands axes de la recherche. De l'université de Sherbrooke, mentionnons d'abord les directrices du projet, Marie-Pier Luneau, spécialiste des questions rattachées à l'auteur et à la réception, et Josée Vincent, responsable des politiques du livre, des associations professionnelles et de la librairie. Jacques Michon, titulaire de la chaire de recherche du Canada en histoire du livre et de l'édition, s'occupe du volet « Édition » hormis certains secteurs – notamment l'édition francophone hors-Québec, l'édition anglophone et allophone au Québec et l'édition de poésie, placées sous la direction de Patricia Godbout, spécialiste de la traduction. Pierre Hébert supervise quant à lui les questions liées à la censure et à l'illustration. L'équipe compte également des chercheurs rattachés à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'université de Montréal, en l'occurrence Éric Leroux, qui étudie les imprimeurs et les typographes, et Marcel Lajeunesse, historien des bibliothèques. Pour terminer, nommons Paul Aubin, membre du Centre interuniversitaire d'études québécoises rattaché à l'université Laval, spécialiste de l'édition scolaire. Plusieurs étudiants de 2^e et 3^e cycles participent également aux travaux. En tout, ce sont plus d'une vingtaine de chercheurs qui collaborent aujourd'hui à ce grand projet.

Outre la diversité des champs d'expertise, la complémentarité des membres de l'équipe se mesure à leur interdisciplinarité. Pour mieux traduire l'évolution des métiers du livre au Québec, les chercheurs ajoutent à l'approche historique leurs connaissances en bibliothéconomie, en littérature et en sociologie²⁹¹. Il s'agit là d'un atout important pour rendre compte de l'éventail des secteurs de la chaîne du livre. Enfin, pour pallier les manques, l'équipe prévoit bien entendu de faire appel à des collaborateurs, tant au Québec qu'à l'étranger.

Le *DHML* : un nouvel outil de réflexion pour l'histoire du livre au Québec

Le projet du *DHML* repose d'abord sur l'imposante documentation rassemblée par le GRÉLQ depuis 1982, et dont une partie n'a pas encore été exploitée. Les chercheurs puiseront de la même manière aux sources qui ont servi à la réalisation de *l'Histoire du livre et de l'imprimé au*

²⁹¹ À cet égard, une première publication issue de ce projet montre bien les champs couverts par les membres : Éric Leroux, Marie-Pier Luneau, Josée Vincent, « Les métiers du livre au Québec », dans *Documentation et bibliothèques*, vol. 51, n^o 2, avril-juin 2005.

Canada, ainsi qu'aux analyses produites dans le cadre de projets individuels menés au sein du GRÉLQ, sur des domaines connexes tels l'imprimerie, les associations professionnelles et le statut de l'auteur²⁹². Le *DHML* entend également servir de cadre au lancement de nouvelles recherches. On sait par exemple que peu de choses ont été écrites sur la bibliophilie au Québec et en ce sens, la contribution de Marcel Lajeunesse sera déterminante. De la même façon, on connaît peu l'histoire de la librairie au XX^e siècle, une lacune que les travaux de Frédéric Brisson viendront combler²⁹³. Enfin, de nouvelles fouilles seront menées dans les fonds documentaires publics et privés, notamment dans les archives des congrégations religieuses qui ont connu une activité foisonnante dans le monde du livre, mais dont on a encore bien du mal à mesurer la portée. À moyen terme, ces recherches permettront de produire de nouveaux outils de travail – index de périodiques, inventaires de fonds et autres –, qui seront mis par la suite à la disposition de la communauté des chercheurs, via le site Internet du GRÉLQ²⁹⁴. À cet égard, le GRÉLQ dispose d'ailleurs déjà d'un certain savoir-faire, et de plusieurs banques de données informatisées (notamment des catalogues de libraires et d'éditeurs) produites depuis 1982.

Le *DHML* se veut à la fois un outil de référence et une œuvre d'érudition, qui pose un regard neuf sur les métiers du livre au Québec. Le modèle retenu ici est celui du *Dictionnaire encyclopédique du livre*²⁹⁵, publié en France au Cercle de la librairie. L'objectif consiste à retracer le parcours des principaux individus qui interviennent dans le système-livre, de la Nouvelle-France à nos jours. Au-delà de l'inventaire, il s'agit de cerner leur rôle spécifique, rattaché au contexte dans lequel ils évoluent, et de suivre leur parcours individuel afin de mieux comprendre comment chacun participe à sa manière à la définition de sa profession. Le *DHML* contiendra également des informations sur des entreprises et des institutions associées au monde du livre, ainsi que des notions et des concepts propres à l'histoire du livre au Québec.

Quatre types d'entrées donc, dont les premières, consacrées aux « Individus » qui ont œuvré sur la scène du livre au Québec. Le *DHML* présentera des portraits de traducteurs, d'éditeurs, d'imprimeurs, de typographes, de relieurs, de distributeurs, d'agents littéraires, de libraires, de bibliothécaires, etc. Seuls les auteurs qui disposent par ailleurs de leur propre dictionnaire ont été écartés, exception faite de figures particulières. Le *DHML* permettra par exemple de mieux connaître les Roland Giguère et Michel Beaulieu, pour ne nommer que ceux-là, poètes consacrés

²⁹² Voir notamment *La Fabrication de l'auteur*, dir. M.-P. Luneau, J. Vincent, Québec, Nota Bene, à paraître.

²⁹³ Étudiant en doctorat à l'univ. de Sherbrooke, Frédéric Brisson prépare une thèse sur la librairie au Québec, sous la direction de Jacques Michon.

²⁹⁴ Voir <http://www.usherbrooke.ca/grelq/>.

²⁹⁵ *Dictionnaire encyclopédique du livre*, dir. Pascal Fouché, Daniel Péchoin, Philippe Schuwer, Paris, Éd. du Cercle de la librairie, 2002-2005, 2 vol. (vol. III à paraître).

par l'institution littéraire, mais dont le travail de typographe, d'éditeur et de directeur de collection reste à certains égards méconnu.

Pour mieux rendre compte de la dynamique du monde du livre, aux individus s'ajouteront des entrées « Entreprises ». Malgré la précarité du marché québécois, plusieurs d'entre elles ont tout de même survécu à leur fondateur, telle la librairie Beauchemin dont l'histoire traverse le XX^e siècle comme l'a démontré François Landry²⁹⁶. Pour éviter la redondance, un système de renvois sera mis en place, qui permettra au lecteur de naviguer d'une notice à l'autre, entre les individus, les entreprises et les autres catégories.

Une troisième catégorie contiendra les notices portant sur les associations professionnelles, les écoles et les organismes gouvernementaux, c'est-à-dire toutes les « Institutions » qui participent de près ou de loin à la vie du livre. Nous voulons aussi produire des entrées portant sur les lois, les politiques du livre et les commissions d'enquête qui encadrent l'évolution du système. Ces institutions, on le sait, jouent un rôle déterminant dans le système-livre. Comment expliquer, par exemple, le succès du livre d'artiste dans les années 1950, sans évoquer le rôle déterminant de l'École des arts graphiques ? Comment retracer le développement du métier de bibliothécaire, sans établir un lien direct avec l'histoire des bibliothèques institutionnelles ? Ces questions sont d'autant plus importantes que de tout temps, l'État sinon l'Église demeurent omniprésents dans l'histoire du livre au Québec.

Une dernière catégorie clôt l'inventaire, celle des thèmes et des notions. Il ne s'agit pas ici d'adopter une perspective généraliste, ce qui équivaldrait à reproduire le travail des éditeurs du *Dictionnaire encyclopédique du livre*. Il s'agit plutôt de s'en tenir à des thèmes qui, dans le contexte québécois, prennent une coloration particulière. Il en est ainsi, par exemple, de la notion d'« incunable canadien », qui désigne les imprimés produits avant 1800, ou encore de la question des « rééditions » et des « réimpressions », que l'on ne peut évoquer sans faire référence à la situation très particulière de l'édition québécoise pendant la Seconde Guerre mondiale. On le voit, le fait d'inclure ce type d'entrées contribue à l'originalité du projet, qui mettra en évidence les multiples facettes de la vie du livre au Québec. Cela confère également au *DHML* un caractère encyclopédique qui ajoute à la richesse de l'ouvrage.

À travers les descriptions, plusieurs questions générales rattachées à la problématique des métiers du livre seront soulevées. Quelles fonctions sociales assument les hommes du livre dans la société ? Dans quelles conditions parviennent-ils à accumuler du capital social ? Comment la valeur symbolique associée à ces métiers se déplace-t-elle de l'un à l'autre au fil du temps ? Comment

²⁹⁶ François Landry, *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle. 1840-1940*, Montréal, Fides, 1997.

interfère-t-elle avec le capital économique de chacun ? Sur ces questions fondamentales s'en greffent d'autres, intimement liées au contexte québécois. Quel rôle particulier incombe au traducteur dans une société bilingue ? Quelle part revient au libraire-grossiste dans le développement de l'édition locale ? L'éditeur est-il toujours un moteur dans le processus d'autonomisation du littéraire ?

L'histoire du livre ne pouvant être dissociée de l'histoire politique et sociale, il importera de prendre en considération les grands mouvements idéologiques qui ont façonné l'évolution de la nation. En quoi les métiers du livre ont-ils pu servir les nationalismes, de l'époque des premiers imprimeurs formés aux idées de Benjamin Franklin, à celle des éditeurs de la Révolution tranquille ? Jusqu'à quel point les libraires ont-ils pu se soustraire à la *doxa* catholique omniprésente ? Tirillés entre les exigences de l'art et celles de la production industrielle, coincés entre modernité et tradition, à quelles sources ont puisé les illustrateurs québécois ? Voilà quelques questions qui permettent de saisir l'évolution particulière des métiers du livre, en regard de l'histoire politique, religieuse, économique et littéraire du Québec.

Le regard que pose le *DHML* sur les agents de la chaîne du livre entend également mettre en évidence les points de rupture et de convergence qui ont marqué le processus de la professionnalisation des métiers du livre au Québec. L'étude des collaborations et des concurrences pourra faire ressortir la nature et l'intensité des liens entre les différents secteurs. À cet égard, l'étude des sociabilités professionnelles et informelles mettra en évidence les jeux de luttes et d'alliances entre les éditeurs, les libraires, les distributeurs et les auteurs. On s'intéressera notamment à l'analyse des moments forts qui jalonnent leur histoire, que l'on pense, à titre d'exemple, à la querelle « La France et nous » qui suit la Seconde Guerre mondiale, ou à l'« affaire Hachette » de la fin des années 1960.

Le *DHML* embrasse un objet large et complexe, celui des métiers du livre au Québec et au Canada français, des origines à nos jours. D'emblée et pour des raisons évidentes, il a été convenu d'ouvrir la recherche à toutes les composantes professionnelles du milieu du livre. Les travaux menés au GRÉLQ, au cours des années 1990, avaient déjà suivi cette tendance, d'aucuns s'intéressant à l'auteur²⁹⁷, à l'exportation²⁹⁸, à l'illustration²⁹⁹ ou au mécénat, dans les rapports qu'ils entretiennent avec l'édition. Quant à la période, elle s'est imposée d'elle-même dans la mesure où pour chaque métier, de larges pans de l'histoire restaient à écrire – que l'on pense ici à la circulation du livre en Nouvelle-France encore largement méconnue, mais que la thèse de François

²⁹⁷ M.-P. Luneau, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003.

²⁹⁸ J. Vincent, *Les Tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*, Québec, Nuit blanche, 1997.

²⁹⁹ Silvie Bernier, *Du texte à l'image. Le livre illustré au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'univ. Laval, 1990.

Melançon³⁰⁰ saura démythifier, ou au métier d'imprimeur qui subit des transformations radicales au XX^e siècle et dont on ne sait à peu près rien, sinon ce qu'en ont révélé les travaux récents d'Éric Leroux³⁰¹.

Le territoire couvert par l'enquête constitue probablement l'une des dimensions les plus originales du projet. Faut-il rappeler ici que le livre se soucie rarement des frontières géopolitiques ? La question linguistique apparaît déjà plus contraignante, bien qu'elle ne soit pas incontournable elle non plus. L'ensemble formé par la francophonie du Canada a été retenu dans un premier temps, incluant le Québec, les provinces maritimes, le Manitoba, l'Ontario, etc. Les relations que des individus, des entreprises et des institutions ont entretenues de tout temps à travers ces provinces ont justifié ce choix. Toutefois, l'histoire du Québec étant aussi celle d'une ancienne colonie française passée aux mains de l'Angleterre, celle d'une terre d'accueil pour de nombreux immigrants juifs, italiens, haïtiens et sud-américains, le fait de ne pas tenir compte de la production et de la diffusion de livres anglophones et allophones en sol québécois aurait été une erreur : au-delà de la langue, c'est la réalité socio-historique qui a prévalu. De même, il a été convenu d'accorder une large place aux échanges internationaux, en particulier aux rapports que le Québec entretient avec plusieurs pays de la francophonie – la France s'accaparant, on s'en doute, la part du lion –, mais également avec d'autres marchés. Certes, il serait difficile de rendre compte autrement d'un système-livre où dominant les importations et, de plus en plus comme partout ailleurs, les *best-sellers* américains disponibles tant en traduction que dans leur édition originale. Mais il apparaît tout aussi important de rendre compte des stratégies développées par les entreprises québécoises, dans leur désir de percer sur les marchés étrangers. Après tout, « dictionnaires visuels » et livres de *psycho-pop* ne sont-ils pas d'abord des spécialités bien québécoises³⁰² ?

Voilà donc en quelques mots ce qu'est, ou plutôt ce que sera le *Dictionnaire historique des métiers du livre au Québec et au Canada français*. Au terme de cette présentation, sans doute importe-il de rappeler l'importance de ce projet qui permettra de poursuivre les travaux menés au GRÉLQ depuis 1982, tout en développant de nouvelles approches, de nouveaux champs de recherche. Le projet du *DHML* s'inscrit en effet dans une progression des connaissances sur le livre et ses métiers au Québec, dont les retombées dépasseront certainement les limites de la discipline. Que l'on se situe du point de vue de l'histoire des idées, de l'histoire culturelle ou de l'histoire

³⁰⁰ À ce sujet, voir François Melançon. « La circulation du livre au Canada sous la domination française », dans *Papers of The Bibliographical Society of Canada/Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. 37, n° 2, (automne 1999), p. 35-58.

³⁰¹ É. Leroux, *Histoire de l'imprimerie au Québec. Portraits d'ateliers 1938-1967*, Sherbrooke, Ex Libris, 2005.

³⁰² Nous faisons ici référence aux dictionnaires visuels publiés chez Québec/Amérique, et aux traductions américaines d'ouvrages de psychologie populaire parues aux Éditions du Jour, qui ont connu un succès international dans les années 1980.

sociale, tout reste à gagner d'une meilleure compréhension de l'imprimé, de ses acteurs, de ses supports, de sa diffusion et de sa réception.

Enfin, notons en terminant que le *DHML* se présentera en deux versions, l'une imprimée et l'autre informatisée. Dans la mesure où le travail d'inventaire pourra toujours être poursuivi, il importe de concevoir dès maintenant un outil qui puisse facilement être mis à jour et éventuellement, faire l'objet de rééditions. Ainsi en arriverons-nous à mieux faire connaître ces gens du livre qui ont œuvré au Québec et au Canada français, de la première congrégation religieuse ayant traîné avec elle catéchismes et abécédaires pour éduquer les colons, aux dirigeantes des éditions Chouette, prêtes à conquérir le monde avec des « bébés-livres » !

Index nominum et locorum

Adamoli (Pierre)
Aguesseau (famille d')
Aguesseau (Henri-François d')
Alicy (Pierre)
Allart (Maurice-Gérard)
Allier de Hauteroche (Marie-Jeanne), ép. Duplain
AMSTERDAM
Arnauld (Antoine)
Arnauld d'Andilly (Angélique), mère Angélique de Saint-Jean
Arnauld d'Andilly (Robert)
Arnauld de Luzancy (Charles-Henry)
Aubin (Paul)
Aumont (Hilaire)
AVIGNON
Ayguals de Izco (Wenceslao)
Bachelu (Claude)
Bachelu (Constance), ép. Duplain
Bachelu (famille)
Bachelu (Laurent)
Baillièrè (Jean-Baptiste Marie)
Baillièrè (Jean-Baptiste)
Bailly (François Jean-Baptiste)
Bailly-Baillièrè (Enrique)
Bailly-Baillièrè (famille)
BÂLE (Basel)
Baltard (Louis-Pierre)
BANAT (Bánság/Bánát)
Bance (Albert)
Bance (Balthazar)
Bance (Charles), dit Bance le jeune
Bance (Jacques-Louis), dit Bance l'aîné
Bance (Julie), ép. Caillard
Bánfi (Szilvia)
Barbier (Marie-Julie), ép. Bance
Barbier d'Aucour (Jean)
Barbier du Bocage (Jean-Denis)
BARCELONE (Barcelona)
Barjac de Roccoules (Louis de)
Bauche (Claude Jean-Baptiste)
Beaudry (Jacques)
BERLIN
BESANÇON
Betskoï (Ivan Ivanovitch)
Billaud-Varenne (Jacques-Nicolas)
Bod (Péter)

Boileau (Nicolas)
Boilly (Louis Léopold)
Bonaparte (Napoléon)
Borsa (Gedeon)
Bouchardeau (famille)
Bousson de Mairret (Emmanuel)
Bouvat (Jean)
Bragance (Don Juan, duc de)
BRATISLAVA (Pozsony/Preßburg/Presbourg)
Brindley (James)
Brisson (Frédéric)
Brown (William)
Brune (Guillaume Marie-Anne)
BRUXELLES
Bruyset (famille)
Bruyset (Madeleine), ép. Duplain
Bruyset-Ponthus (Pierre)
Bugnet (Dominique)
BURGENLAND
CADIX (Cádiz)
Cailleau (André Charles)
Calliat (Victor)
Čaplovič (Ján)
Carnot (Lazare)
Cassas (Louis-François)
Catherine II (Russie)
CELJE (Cilli)
Chambeau (Louis *ou* Jean-Louis)
Charmet (Jean-Félix)
Charpentier (Jean-Baptiste Jude)
Chateaubriand (François René, vicomte de)
Châtelain (Jean)
Chéreau (famille)
Chouvalov (Andreï Petrovitch)
Cipariu (Timotei)
Clairval [p. i.]
CLAVILLE
Clerc (Nicolas Gabriel)
Cloutier (Yvan)
Coignard (Jean-Baptiste)
Colbert (Jean-Baptiste)
Collot d'Herbois (Jean-Marie)
COLOGNE (Köln)
Coltellini (Marco)
COPENHAGUE (København)
Courtener (Antoine Georges Louis)
Courtener (Élisabeth), ép. Gautier-Dufayer
Courtener (famille)
Courtener (François)
Courtener (François-Pierre)

Courtener (Marie)
Courtener (Théodore)
Couthon (Georges)
Cramer (Gabriel & Philibert)
Cramoisy (Sébastien)
Crébillon (Prosper Jolyot de)
Crébillon, dit Crébillon fils (Claude Prosper Jolyot de)
Crémazie (Joseph & Octave)
CSÁKTORNYA (Čakovec/Tschaktum)
Czittinger (David)
Dachkova (Ekaterina Romanovna)
Daly (César)
Danton (Georges Jacques)
DANTZIG (Gdańsk/Danzig)
David (Jacques-Louis)
Debucourt (Philibert Louis)
Debure (Guillaume François)
Delaroche (Aimé)
Demény (Lajos & Lidia)
Depeuille (famille)
Desaint (Jean)
Desaint (Vve de Jean)
Desmarets (François)
Desprez (Guillaume)
Desprez (Paul-François)
Deville *ou* Déville *ou* De Ville (Jean)
Diderot (Denis)
DIEPPE
DIJON
Dolgorouki (Youri Vladimir)
DRESDE (Dresden)
Dreyer (Henriette Marie Anne)
Du Flo (Marie), ép. Savreux
Dumesnil de La Tour (Jean-Baptiste)
Duplain (Andrée), ép. Rosset
Duplain (Benoît Alexandre Genest)
Duplain (Benoît)
Duplain (Emé Louis Joseph)
Duplain (famille)
Duplain (Genette), ép. Barjac de Roccoules
Duplain (Joseph-Benoît)
Duplain (Marcellin)
Duplain (Pierre)
Duplain (Pierre-Jacques)
Dupront (Alphonse)
Durand (Laurent)
Duverger (Jean-Étienne)
Ecsedy (Judit)
Eggimann (Charles-Jean)
Élisabeth (Russie)

Elzevier (famille)
Espasa (famille)
Estivals (Robert)
ESZÉK (Osijek/Eßegg)
Euler (Johann Albrecht)
Fabre d'Églantine (Philippe Nazaire François Fabre, *dit*)
Fauche (Samuel)
Fauconnier (Léonard)
Fauteux (Ægidius)
Fe (Fernando)
Febvre (Lucien)
Ferland (Rémi)
Firmin (Thérèse), ép. Bance
Fitz (József)
Fleming (Patricia)
FLORENCE (Firenze)
Floriot (Pierre)
Fontaine (Nicolas)
Fontpertuis (Angélique Crespin du Vivier, vicomtesse de)
Fouquier-Tinville (Antoine Quentin Fouquier, *dit*)
Frank (Peter R.)
Fréret (Nicolas)
Fülöp (Géza)
Furet (François)
Gagnon (Jean)
Galarneau (Claude)
Gallichan (Gilles)
Gaston (Marie Joseph Hyacinthe, chevalier de)
Gaudain (Jeanne), ép. Gautier-Dufayer
Gaudain (Léopold)
Gautier (famille)
Gautier (Jean)
Gautier (Jean)
Gautier (Nicolas)
Gautier (Vve) → Voir Courtener (Élisabeth).
Gautier (Woldemar)
Gautier-Dufayer (Jean-Marie)
Gay (Jacques & Jean-Dominique)
GENÈVE
Georges III (Angleterre)
Germain (Marie-Claudine), ép. Rozet
Gerson (Carole)
Giguère (Richard)
Gili (Gustavo)
Gilmore (Thomas)
Godbout (Patricia)
Gonnelieu (Jérôme de)
Grabit (Joseph-Sulpice)
Grandjean de Montigny (Auguste-Henri de)
Guibal (Dieudonné-Barthélemy)

Guillyn (Pierre)
Gulyás (Pál)
Guy (Hélène)
HAARLEM
Halász (Margit)
HAMBOURG (Hamburg)
HANOVRE (Hannover)
Hare (John)
Harlay (famille)
Hébert (Pierre)
Hérissant (Jean-Thomas)
Hernando (famille)
Hittorff (Jacques Ignace)
Holbach (Paul-Henri Thiry, baron d')
Hubert d'Orléans
Humblot (Denis)
IÉNA (Jena)
Iglesias (Pablo)
Issaly (Jean)
Iványi (Béla)
Jiménez (Juan Ramón)
Joly (Edme-Joseph)
Joly de Fleury (famille)
Josset (Élie)
Joubert (François-Étienne)
Joyant *ou* Joyaut (Louis-Julie), ép. Bance
Juttet (Louis)
Klaudi *ou* Claudius (Christophor)
Klostermann (Johann ?)
Knapen (André François)
Kókay (György)
KOŠICE (Kassa/Kaschau)
Krafft (Jean-Charles)
Kuzmich (Ludwig)
LA HAYE (Den Haag)
La Haye (Mlle de), ép. Barbier du Bocage
Laborde (Alexandre de)
Lacombe (Jacques)
Lajeunesse (Marcel)
Lalande (Joseph Jérôme François)
Lambert (Michel)
Lamonde (Yvan)
Lance (Adolphe Étienne)
Landry (François)
Langlet-Du Fresnoy (Nicolas)
Langlois (Denis)
Laurent (Daniel) : auteur
Le Maistre (famille)
Le Maistre de Sacy (Isaac-Louis)
Le Monnier (Pierre)

Le Nain (famille)
Le Petit (Pierre)
Lecœur (Louis)
Legendre (Louis)
Legrand (Louis)
LEIPZIG
Lemoine (André)
LENINGRAD → Voir Saint-Pétersbourg.
Léonard (Frédéric)
Leroux (Éric)
Lesdiguières (Paule-Marguerite de Gondi, duchesse de)
Levesque (Pierre-Charles)
Liancourt (Jeanne de Schomberg, duchesse de)
LILLE
LIMOGES
Lions (famille)
Lipták (Dorottya)
LISBONNE (Lisboa)
LIVOURNE (Livorno)
LLEIDA
LONDRES (London)
Longueville (Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de)
LORCA
Lucas (Jean)
Luneau (Marie-Pier)
LYON
MADRID
MAGDEBOURG (Magdeburg)
Mandiot (Claudine), ép. Duplain
Marat (Jean-Paul)
Marie-Thérèse d'Autriche
Marmontel (Jean-François)
Marquis (André)
MARTIN
Martin (Gabriel) : libr. Paris
Martin (Henri-Jean)
Maurin de Pompigny
Maÿ (Jean Otto)
MEMMINGEN
Merlin (Joseph)
Michel (Jean)
Michon (Jacques)
Molin (famille)
Mongin (Antoine)
Monighetti (Frédéric)
MONTROUGE
Morancé (Albert)
Morato (Juan José)
Morel (Auguste Jean)
MOSCOU (Moskva)

Müller (Gerhard Friedrich)
Müller (Johann H.)
Müller (Wilhelm Konrat)
Münnich (Johann Ernst [Sergueï Khristoforovitch] von)
Muguet (François)
MUNICH (München)
MURAKÖZ (Međimurje)
Murillo (Mariano)
Naigeon (Jacques André)
Narychine (Alekseï Vassilievitch)
NEUCHÂTEL (Société typographique)
NICE
Nicolai *ou* Nicolay (Ludwig Heinrich von)
Nicole (Pierre)
Normand (Charles)
Novikov (Nikolai)
Panckoucke (Charles Joseph)
Panine (Nikita Petrovitch)
Paquin (Jacques)
PARIS
Pascal (Blaise)
Paul I^{er} (Russie)
Pavercsik (Ilona)
Pelbárth (Jenő)
Péréfixe (Jules Hardouin de Beaumont de)
Périer (famille)
Périer (Gilberte)
Petrik (Géza)
Pierre I^{er} le Grand (Russie)
Pierre III (Russie)
PIERRE-BÉNITE
Plessis (Henri de Guénégaud, comte du)
Pluchart (Alexandre)
Popp (Vasile)
Portes (Marie-Félice de Budos, marquise de)
Pouliot (Suzanne)
PRAGUE (Praha)
Pralard (André)
Prieur de la Côte d'or (Claude-Antoine Prieur, *dit*)
Quatremère de Quincy (Antoine Chrysostome Quatremère, *dit*)
QUÉBEC
Quesnel (Pasquier)
Racine (Jean)
Réchetnikov (Andreï Gordeïevitch)
Renault (Raoul)
Repčák (Josef)
Rey (Marc-Michel)
Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de)
Riss (François)
Roannez (Artus Gouffier, duc de)

Robert (Lucie)
Robespierre (Maximilien de)
Rollin (Jacques)
ROME (Roma)
Rondelet (Jean-Baptiste)
Rospini (Antonio)
Rosset (Louis)
ROUEN
Roulland (Lambert)
Rozet (Benoît)
Rüdiger (Christian)
Saillant (Charles)
Sainte-Beuve (Jérôme de)
Sainte-Foix (Philippe-Auguste de ~, chevalier d'Arcq)
Saint-Just (Louis Antoine de)
SAINT-PÉTERSBOURG (Sankt-Peterburg/Leningrad)
SAINT-QUENTIN
Salluste
Salvá (famille)
Salvat (famille)
Sándor (István)
SARAGOSSE (Zaragoza)
Savreux (Charles)
Scher (Tibor)
SCHLESWIG
SCHLÜSSELBURG
Schnor (Johann Karl)
Selivanovski (Semione Ioannikievitch)
Semen (Auguste)
Simmelweis (Karl)
Shakespeare (William)
Singlin (Antoine)
Sorin (Noëlle)
Sossay (Joseph)
Soumarokov (Alexandre)
Stackelberg (Otto Magnus, comte de)
Stählin (Jakob [Iakov Iakovlevitch] von)
STRASBOURG
Strekalov (Stepan Fedorovitch)
Stuart (James)
Szabó (Károly)
SZE BEN (Sibiu/Hermannstadt)
Taignier (Claude)
TEMESKÖZ → Voir Banat.
Terrasse (Catherine Sophie), ép. Duplain
Thomas du Fossé (Pierre)
TRANSYLVANIE (Ardeal/Erdély/Siebenbürgen)
TRIESTE
TROUS, auj. Boullay-les-Troux
TURIN (Torino)

TVER
Urbain (Charles)
Urbain (Charles)
VAISE
VALENCE (Valencia)
Vallée (Charles)
VARASD (Varaždin/Warasdin)
VARSOVIE (Warszawa)
Vaudoyer (Léon)
Vautier (famille)
Vertus (Catherine-Françoise de Bretagne, comtesse de)
VIENNE (Wien)
Vincent (Josée)
Vincent (Philippe)
Viollet-le-Duc (Eugène)
Vitré (Antoine)
VOÏVODINE (Vojvodina/Vajdaság)
Voltaire (François-Marie Arouet)
Vsevoljski (Nikolaï Sergueïevitch)
Vyard *ou* Viard (Jean-Guillaume)
Wallot (Jean-Pierre)
Walpole (Horace)
Watteyne (Nathalie)
Weitbrecht (Johann Jacob)
Wever *ou* Weber [?] (Christian Ludwig)
Wolfganck *ou* Wolfgang (Abraham)
Yxart (Josep)
Zinzendorf (Karl von)
Zinzendorf (Ludwig von)
Zinzendorf (Nikolaus Ludwig von)
ZURICH (Zürich)